BRUCE WILLIS • PIERCE BROSNAN • JET LEE





MARS ATTACKS!

Les coulisses de l'invasion



Belgique : 180 FB - RCI : 2800 CFA
Canada : 7,50 $ - Espagne : 700 Pts
Suisse : 8 F

M 3226 - 66 - 25,00 F - RD

AUX FRONTIÈRES DU RÉEL

Les quatre vérités de CHRIS CARTER

SOMMAIRE





AUX FRONTIÈRES DU RÉEL : P. 20.

IMPACT 66, une publication **Jean-Pierre PUTTERS/MAD MOVIES** 4 rue Mansart, 75009 Paris
directeur de la publication Jean-Pierre Putters **rédacteur en chef** Marc Toullec
secrétaire de rédaction Vincent Guignebert **comité de rédaction** Marcel Burel - Guy Giraud - Damien Granger - Vincent Guignebert - Jean-Pierre Putters - Marc Toullec **collaborateurs** John Choumchoum - Hervé Dante - Alexis Dupont-Larvet - Bill George - Cyrille Giraud - David Martinez - Jack Tewksbury **correspondants** Olivier *Los Angeles* Albin - Didier *Los Angeles* Allouch - Emmanuel *Los Angeles* Itier
maquette Vincent Guignebert
composition Mansart Attacks ! **photogravure** Beauclair **impression** SIEP **distribution** NMPP **dépot légal** mars 1997 **commission paritaire** n°67856 **n°ISSN** 0765-7099 **n°66** tiré à 60.000 exemplaires
remerciements Michèle Abitbol-Lasry - Michel Burstein - Agnès Chabot - Carole Chomand - Jean-Marie Cuvilier - Nathalie Dauphin - Cécile de Lavenère - Françoise Dessaigne - Edith Filipacchi - Christophe Gans - Jérôme Jouneaux - Sandrine Lamantowicz - Christophe Lunn - Olivier Marchal - Cédric Ménier - Sandrine Meunissier - Christine Nicolaÿ - Jean-Pierre Vincent - Laurence Zylbermann

ÉDITO



MARS ATTACKS ! : P. 8.



LA TRILOGIE STAR WARS : P. 16.

Cet édito ne saurait s'ouvrir sans une petite escapade du côté des carnets mondains du tout Paris. Notre collaborateur Julien Carbon, un peu paresseux côté piges ces temps derniers, convole en justes noces. Tous nos vœux de bonheur et plein de scénarios pour Tsui Hark et Wong Kar Waï pour lesquels il se torture les méninges.

Une transition idéale pour enchaîner sur Hong Kong qui n'existera plus en tant qu'enclave britannique dès juillet 1997. La Chine engloutira ce petit bout de terre et ses cinq millions d'habitants. Et le cinéma là-dedans ? A moins de posséder la machine à voyager dans le temps de H.G. Wells, difficile de lui prédire tel ou tel avenir. Une chose est sûre pourtant ; les talents, plus que les capitaux tranquillisés par l'affairisme sauvage de Pékin, s'évadent vers les Etats-Unis. Les metteurs en scène les plus cotés, les vedettes les plus plébiscitées mettent les bouts vers la Californie. Vers Hollywood qui leur déroule le tapis rouge de rigueur. Jackie Chan accumule les projets américains, Chow Yun Fat hésite entre plusieurs scripts... Tandis que les propositions affluent, Tsui Hark, chef de file du nouveau cinéma de Hong Kong, finit **The Colony** avec un Van Damme très inquiet sur son irrésistible descente vers les profondeurs du box-office. Ringo Lam maudit la *Columbia* d'avoir remonté **Risque Maximum** à son insu, mais ne dirait pas non à un deuxième film américain. Les producteurs bombardent Kirk Wong (**Gun-Men**, **Crime Story**) de propositions juteuses. Ronny Wu (**Jiang-Hu**, **L'Héritier de la Violence**) met la dernière main à son gigantesque **Warriors of Virtue**. John Woo boucle **Face-Off**, conforté par le succès de **Broken Arrow** dans le monde entier, à l'exception de la France...

Très bien qu'Hollywood s'enrichisse de nouveaux talents, de cinéastes à forte personnalité. Très bien si ces hommes ne s'y appauvrissent pas, au rythme de l'accroissement de leur compte en banque. Un gros chèque et vous faites là on vous ordonne de faire : c'est trop souvent le cas. Contre le confort, la sécurité de l'emploi, la présence de stars au générique... Tant s'y sont laissés prendre. Regardez donc, récemment, ce pauvre Lee Tamahori. En Nouvelle-Zélande, il tourne **L'Ame des Guerriers**, formidable méli-mélo maori arrosé de bière et de larmes. A Hollywood, il rentre par la grande porte et commet **Les Hommes de l'Ombre**, un sacré nanar plein de thunes que n'importe quel tâcheron aurait pu signer. Aujourd'hui, il termine **Bookworm** avec Anthony Hopkins et Alec Baldwyn. Pas de procès d'intention, mais il y a fort à parier que le film ne sera pas à la hauteur du script de David Mamet, l'un des plus talentueux dramaturges contemporains. Comme tant d'autres avant lui, Lee Tamahori se laisse séduire par les sirènes du lac aux requins. Peter Jackson est plus malin. Aux studios qui lui font les yeux doux, il répond : «Ok, je trime pour vous, mais chez moi et en toute liberté». Le poisson mord à l'hameçon. Peter Jackson obtient de tourner **Fantômes contre Fantômes** à quelques kilomètres de son domicile. Bien que le film n'ait pas rencontré son public, son auteur demeure en état de sainteté, puisque le deuxième remake de **King Kong**, il le réalisera en Nouvelle-Zélande. A l'autre bout de l'île, mais chez lui. N'est-ce pas beau ? Les piscines, les réceptions et les courbettes, très peu pour lui. Offrez-lui d'emballer une nouvelle version de **Lawrence d'Arabie** et il parviendra à vous convaincre que la Nouvelle-Zélande recèle un petit coin perdu de désert !

Un exemple à suivre ce Peter Jackson, l'un des rares, sinon le seul, à avoir su se préserver, travailler dans le système tout en se tenant à l'écart, autonome et protégé par un producteur puissant, Robert Zemeckis. Mais il est aussi vrai que la Nouvelle-Zélande ne ralliera pas la Chine dès juillet prochain, que le sieur ne risque pas de purger une peine dans un Laogaï, un camp de rééducation par le travail, pour avoir osé en dire trop long sur la société à l'occasion d'un magnifique **Heavenly Creatures**.

Marc TOULLEC

EXPRESSO

■ par Jack Tewksbury & Emmanuel Itier ■

L'ami des coffres

Maintenant qu'il a versé toutes les larmes de son corps, fendu tous les cœurs y compris ceux de pierre, via le bouleversant **Sur la Route de Madison**, Clint Eastwood revient au film d'action. Pour un nouveau rôle de flic, d'instructeur militaire ou de pistolero ? Non. Le grand Clint, bientôt 67 ans, interprète aujourd'hui dans **Absolute Power** un voleur d'élite, une sorte d'Arsène Lupin américain. Particulièrement porté sur les valeurs des riches, cet ancien agent des services secrets cambriole une villa luxueuse de Washington. La routine pour celui par qui les coffres les plus résistants s'ouvrent miraculeusement. Mais dans ce dernier casse, les choses ne se déroulent pas précisément comme prévu. Le voleur assiste au meurtre de la maîtresse du Président des Etats-Unis. Témoin malgré lui, il met les bouts. Que faire ? Dénoncer les coupables ? Difficile sans se dénoncer lui-même et risquer sa peau. Alors qu'il gamberge, des tueurs essaient de l'éliminer. Des tueurs commandités par quelques-uns des locataires les plus influents de la Maison Blanche. Le truand ne trouve donc pas d'autre choix que de révéler l'assassinat au public. Mais que vaut la parole d'un truand face à celle de puissants politiciens ?

Absolute Power est donc le dernier film en date de Clint Eastwood, un thriller qui se réclame ouvertement de l'école Hitchcock. A la fois devant et derrière la caméra, le réalisateur d'**Impitoyable** et de **Chasseur Blanc Cœur Noir** recrute une belle brochette de comédiens. Ce sont le très productif Gene Hackman (dans le rôle du Président des Etats-Unis), le buriné Scott Glenn, le dégarni Ed Harris et la délicate Judy Davis. Egalement un nom prestigieux au scénario, celui de William Goldman dont le palmarès inclut **Les Hommes du Président** et **Marathon Man**. La garantie d'un scénario solide. A peine avait-il achevé **Absolute Power** que Clint Eastwood se mettait déjà au thriller occulte **Midnight in the Garden of Good and Evil**, dont les comédiens se nomment Kevin Spacey et Edward Norton (le fada de **Peur Primale**). L'ex-Homme sans Nom de Sergio Leone s'abstient d'y jouer la comédie. Quant à **Absolute Power**, sa sortie en France est prévue le 21 mai prochain.

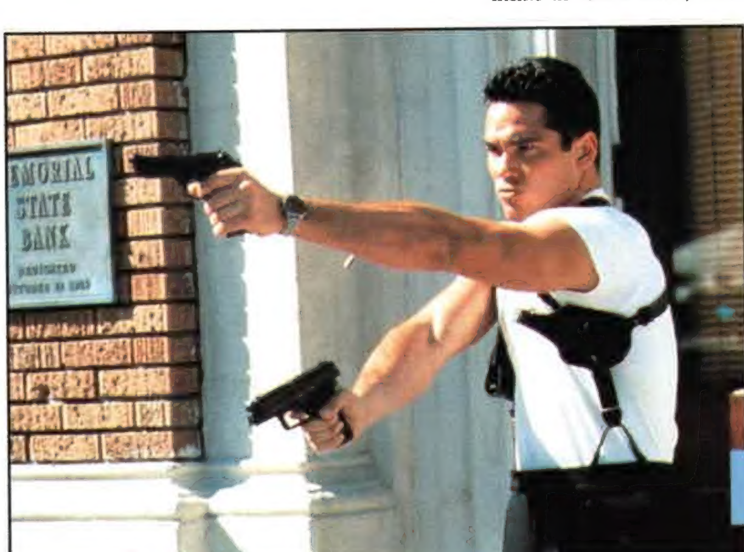
■ *Clint Eastwood dans ABSOLUTE POWER* ■

Le siège d'Hamlet

Dean Cain, c'est le gentil et très fleur bleu Superman de la série *Loïs & Clark*. Sean Patrick Flanery, c'est Harrison Ford avec trente ans de moins dans la série *Les Aventures du Jeune Indiana Jones*. Dean Cain et Sean Patrick Flanery se retrouvent aujourd'hui dans **Independence**, un polar teinté d'humour noir signé Tamra Davis, fâcheuse réalisatrice du remake de **Guncrazy**.

«Film de garçons», de l'aveu même de Tamra Davis, **Independence** met en scène cinq copains d'université renouant à l'occasion du mariage de celle qui les fit si cruellement languir, la jolie Hope (Drew Barrymore). Jesse sort de prison, Buzz crapahute chez les Bérets Verts, Teddy pense beaucoup à Dieu, Sol mène une fructueuse carrière d'avocat et Billy galère à devenir comédien. Après leurs retrouvailles, les cinq potes prennent la route. Brusquement, Billy sort de la voiture pour attaquer une banque, son sport favori. Il le pratique sous ce nom de scène : Hamlet. Il aurait très bien pu choisir Robin des Bois car l'argent volé est aussitôt distribué aux nécessiteux. Malheureusement, le casse ne se déroule pas précisément comme prévu. Billy Hamlet et les noceurs sont désormais assiégés dans la banque, auprès d'une dizaine d'otages parmi lesquels un vétéran du Vietnam particulièrement secoué (Brad Dourif). A l'extérieur, la foule grossit autour du shérif (Fred Ward) qui se révèle être le père de Billy. Les médias traitent les assiégés en héros tandis qu'un agent du FBI particulièrement vicelard envisage de mettre un terme au siège par des moyens on ne peut plus musclés.

Independence, ce n'est ni **Un Après-Midi de Chien** ni **Killing Zoé**, mais un polar nettement plus décontracté qui ne saurait s'achever dans un bain de sang. ■



■ *Dean Cain dans INDEPENDENCE* ■

EXPRESSIMO

● Après la comédie satirique **An Alan Smithee Film** dont il partage l'affiche avec Jackie Chan, Whoopie Goldberg et Eric Idle (!), Sylvester Stallone ajoutera trois projets à un palmarès déjà nourri. Il s'agit de **Yellow Handkerchief** de Michael Corrente, une histoire de prison qui n'a rien à voir avec **Haute Sécurité**. Elle s'inspire d'un fait divers, le drame d'un homme qui, à sa libération, découvre que son épouse vit en compagnie d'un autre homme. Il demande à celle-ci de placer un foulard jaune à sa fenêtre si elle accepte de revivre avec lui. Un rôle qui, plus que les autres, marque la rupture de Stallone avec son passé d'action-star. Suivent deux films plus proches du Sly que nous connaissons. Ce sont **The Negotiator** et **One-Free Murder**. Dans le premier, la star en pleine reconversion pourrait interpréter un spécialiste des négociations en vue de la libération d'otages. Dans le second, il pourrait incarner Michael Franzese, un gangster des sixties envoyé en prison pour une série de cambriolages de banque ayant fait des victimes. Le doute subsiste quant à sa culpabilité, et le film fonctionne justement sur ce doute. S'il vient de refuser un scénario dans lequel des mains mal intentionnées lâchent un virus mortel dans les couloirs de la Maison Blanche, Stallone manifeste sa volonté de tourner un drame religieux. Rambo dans les ordres ? Pourquoi pas après tout !

● Qui sera le méchant du dix-huitième **James Bond** ? Booké pour 1997, Anthony Hopkins vient de décliner l'offre. Sean Connery laisse circuler la rumeur selon laquelle il pourrait interpréter ce vilain. Terence Stamp figure également sur la liste des adversaires possibles à Pierce Brosnan. Côté contingent féminin, les choses sont à un stade plus avancé. La francophone Monica Belluci (bientôt dans le **Dobermann** de Yan Kounen) trinquera avec l'agent 007 et la Chinoise Michelle Khan (flic d'élite des deux premiers films de la série **Le Sens du Devoir** et partenaire de Jackie Chan dans **Police Story** 3) mettra ses talents de combattante au service du mal. Concernant **Warhead 2000 AD**, deuxième remake d'**Opération Tonnerre** et concurrent de l'officiel **James Bond 18**, la production cherche toujours un successeur à Sean Connery. Peut-être son propre fils, Jason (interprète du créateur de l'espion dans le semi-parodique **La Vie Secrète de Ian Fleming**) ou alors George Clooney...

● Sharon Stone espionne ? Ce sera le cas dans **The Enemy Within**, un thriller où la blonde torride incarnera un agent de la CIA jouant les taupes en Russie. A la suite d'une erreur administrative, le Kremlin la prend pour une des leurs, pour un agent double en somme.

● Son **Jack l'Eventreur** moderne, avec Anthony Hopkins, prenant du retard, William Friedkin réunit notamment Jack Lemmon, George C. Scott, Karl Malden, Edward James Olmos, Kathy Baker, William Petersen, Armin Mueller-Stahl et Ossie Davis pour le téléfilm *Showtime* **Douze Hommes en Colère**. Il s'agit du remake d'un classique du film de procès, tourné en 1957 par Sidney Lumet, et racontant la longue délibération de douze jurés sur une condamnation à mort.

● Entre divers projets, dont un remake du **Cercle Rouge** de Jean-Pierre Melville, Kirk Wong (**GunMen, Crime Story**) choisit **The Big Hit**, un polar avec Wesley Snipes. Son héros : un tueur impliqué dans un kidnapping et dans une guerre des gangs. John Woo et son fidèle associé, Terence Chang, en sont les producteurs. Acteur fétiche de John Woo, Chow Yun Fat fait lui aussi ses débuts à Hollywood. Il succède d'abord à Yul Brynner dans une nouvelle version du **Roi et Moi**. Arrive ensuite **The Replacement Killers** d'Antoine Fuqua, au sujet d'un tueur à gages aidant une femme-flic à empêcher le meurtre d'une haute personnalité. La très carrossée Mira Sorvino (**Maudite Aphrodite**) donne la réplique au comédien de **The Killer** et **A Toute Epreuve**.
Autre Chinois à Hollywood : Jackie Chan. Il sera sous peu la vedette de **The Bee** de John Hugues (**Breakfast Club**) qui, après avoir fait fortune avec la série **Maman, j'ai Raté l'Avion**, revient à la réalisation. **The Bee** raconte les déboires d'un architecte spécialisé dans les bâtiments agricoles et que persécute un essaim d'abeilles très rancunières.

● Parmi les centaines de scénarios que ses agents reçoivent, John Travolta en sélectionne trois. **Primary Colors** de Mike Nichols d'abord, dans lequel il interpréterait un politicien. **A Civil Action** ensuite, qui lui permettrait d'incarner un avocat affrontant le crime organisé comme Don Quichotte affronte les moulins. **Snake Eyes** enfin, un thriller racontant le meurtre du ministre américain de la défense, assassiné durant un combat de boxe à Atlantic City et alors qu'un gigantesque ouragan menace la cité. Brian De Palma devrait le mettre en images au lieu de **Mission : Impossible 2** dont il souhaite visiblement s'écarter au maximum, malgré la signature de William Goldman au scénario. De Palma vient d'achever le tournage de **Crocodile Tears** avec Karen Allen, dont l'ascension stoppa aussi brutalement qu'inexplicablement après **Les Aventuriers de l'Arche Perdue**.

Ô mon bateau !





■ Jason Patric & Sandra Bullock dans SPEED 2 - CRUISE PATROL ■

On prend les mêmes et on recommence ? Pas vraiment. Car si le réalisateur Jan de Bont et la comédienne Sandra Bullock répondent à l'appel de **Speed 2 - Cruise Control**, Keanu Reeves brille par son absence. Officiellement, il souhaiterait prendre ses distances avec le film d'action malgré les 11 millions de dollars offerts par *20th Century Fox*. Officieusement, le beau Keanu ne serait plus en mesure d'assurer dans un projet physiquement essorant. Keanu Reeves ne tient pas la forme et préfère contempler sa bedaine naissante que de se remettre à l'entraînement. Jason Patric le remplace, une substitution vaguement expliquée par sa partenaire dans le préambule ; leur liaison n'était pas faite pour durer. On tourne la page.
Jason Patric, c'est le jeune tankiste soviétique de **La Bête de Guerre**. Egalement remarqué dans **Génération Perdue** et, récemment, dans **Sleepers**. A lui d'incarner un certain Alex en vacances aux Caraïbes auprès d'Annie (Sandra Bullock). Un autre détournement de bus ? Les scénaristes préfèrent au bitume l'élément liquide. Lors d'une croisière, des pirates détournent le gigantesque paquebot genre le rafiot de ***La Croisière s'Amuse***. A son bord, nos deux héros et des centaines de passagers pris en otages sur le mode des films catastrophes des seventies et de **Piège de Cristal**. **Piège de Cristal** qu'il fait bon citer car, à une époque, il était question que l'actuel **Une Journée en Enfer** se déroule sur un paquebot. Pas question de persister dans cette direction après la sortie de **Piège en Haute Mer**.
Auprès de Sandra Bullock et Jason Patrick, **Speed 2** mobilise Temuera Morrisson (le mari-cogneur de **L'Ame des Guerriers**) et Willem Dafoe dans le rôle du chef des vilains, celui qui détourne, via l'électronique, le paquebot de sa trajectoire.
Speed 2 sortira en France le 23 juillet prochain. ■

On the road again...

Cela devait être Bigas Lunas, mais c'est ce fada d'Alex de la Iglesia, le cinglé d'**Action Mutante** et du toujours inédit **El Dia de la Bestia**, qui réalise cette séquelle à **Sailor & Sula**, un road-movie apocalyptique inspiré, comme le film de David Lynch, d'un récit de Barry Gifford. Une histoire pas piquée des hannetons, se déroulant entre la frontière mexicaine et Las Vegas. Ses protagonistes : Romeo Dolorosa et sa compagne Sarah, coupables d'un récent massacre, et la trouble Perdida Durango, étrange aventurière incarnée par Isabella Rossellini dans **Sailor & Lula**. Engagé par la Mafia, le trio transporte un chargement de fœtus humains vers la capitale du jeu. Chemin faisant, ils kidnappent un couple d'adolescents dont les parents sont en mesure de leur verser une forte rançon. Quoi de plus logique que les trois comparses soient poursuivis par une cohorte de flics véreux, de tueurs à gages, de satanistes délirants et de tordus de toutes natures ? Quoi de plus logique que ce soient des chansons de Screamin J. Hawkins qui les accompagnent dans leur folle cavale ?
*«**Perdida Durango** est le choc entre deux manières de concevoir l'existence, des façons de voir la vie irrémédiablement inconciliables mais cependant contraintes de cohabiter. D'un côté, il y a les Hispaniques, attachés à la religion, à la passion et au destin. De l'autre, les Américains, condamnés à une existence heureuse, protégés par une armure de plastique et par les écrans de télévision»* commente Alex de la Iglesia, féroce caricaturiste de l'American Way of Life. Si féroce qu'il fait de Perdida Durango (Rosie Perez remarquée dans **Les Blancs ne Savent pas Sauter** et **Etat Second**) le cauchemar des yankees, ce que Freddy Krueger est aux adolescents d'Elm Street. Un monstre. A elle la bonne idée d'enlever quelques gringos, de les violer, de les tuer et, ensuite, de les manger ! L'ordinaire de **Perdida Durango**, *«un cocktail explosif d'humour, d'amour, de sexe, de violence et d'action»* dixit Alex de la Iglesias, visiblement heureux de jeter de l'huile sur le feu, de rôtir l'Amérique dans un gigantesque barbecue qui risque fort de déplaire aux fines gueules. ■



■ Rosie Perez dans PERDIDA DURANGO ■



■ Javier Bordem & Alex de la Iglesia ■

EXPRESSIMO

● Un projet plutôt exaltant chez *MGM* : une énième version de **L'Homme au Masque de Fer** d'après un roman d'Alexandre Dumas. Mis en scène par Randall Wallace (scénariste de **Braveheart**), **L'Homme au Masque de Fer** raconte comment l'héritier au trône de France se retrouve emprisonné à La Bastille, le visage couvert d'un masque d'acier. Nécessaire car il est le jumeau du roi en poste. Les interprètes du film se nomment Leonardo Di Caprio (**Roméo & Juliette**), John Malkovich et Jeremy Irons. Tournage prévu en France dès le printemps prochain.

● Révélation de **Little Odessa**, le cinéaste James Gray prend son temps pour enchaîner sur son deuxième film, **The Yards** qui, à l'instar du premier, s'appuie sur des souvenirs d'enfance. **The Yards** se déroule ainsi dans l'univers du métro new-yorkais dont le père de James Gray comptait parmi les ouvriers. Toujours à l'image de **Little Odessa**, **The Yards** pimente l'évocation du passé d'une intrigue policière, mêlant sabotage, corruption et meurtre.

● Ce n'est qu'avec patience que l'on attend le prochain film de l'ex-producteur Irwin Winkler (**La Liste Noire**, **Traque sur Internet**), **Day of the Rope**, un thriller politique dans lequel un agent du FBI (Woody Harrelson) s'infiltre dans les milieux fascistes américains, alors que leurs plus fanatiques éléments préparent une action d'envergure.

● Un nouveau thriller médical après **Mesure d'Urgence** : **Critical Care**, plus précisément axé sur les pratiques de chirurgiens peu scrupuleux. Sidney Lumet tient le poste de réalisateur et James **Crash** Spader mène l'enquête après que Michael J. Fox ait pris ses distances avec le projet.

● Après le western **Mort ou Vif** avec Sharon Stone, Sam **Evil Dead** Raimi s'intéresse à un genre dont il n'avait jamais tiré les ficelles, le polar. Via **CrossRoaders**, une production *Columbia* décrite comme le croisement de **Casino** et de **L'Arnaque**, l'ex-enfant terrible du gore suivra les aventures d'un jeune arnaqueur bien décidé à couler l'un des établissements de jeu les plus rentables de Las Vegas, avec la complicité d'une poignée d'anciens compagnons de cellule.

Duel en Alaska

Deux hommes isolés dans un environnement hostile. Deux hommes également hostiles l'un à l'autre. Il n'en faut pas plus au dramaturge David Mamet, cinéaste à ses heures (**Homicide**, **Parrain d'un Jour**, **Engrenages**) et scénariste (***Capitaine Furillo***, **Le Facteur Sonne Toujours deux fois**, **Les Incorruptibles**) pour élaborer un véritable survival, un suspense situé dans l'une des régions les plus inhospitalières de l'Alaska. Anthony Hopkins (qui vient de refuser le rôle de Javert dans **Les Misérables**) et Alec Baldwin interprètent ces types, des rivaux en amour. L'un incarne un intellectuel, l'autre un photographe dans cette sauvage partie de campagne. Après le crash de leur petit avion, ils se retrouvent livrés à eux-mêmes. Livrés aux nuits glaciales, aux risques du terrain, aux ours agressifs. Livrés également à leur contentieux car le photographe est l'amant de la femme (le top-model Elle McPherson) de l'intello. Pour survivre, en attendant les secours, les deux hommes doivent se serrer les coudes, ce qui ne leur vient pas naturellement... Reprenant le schéma dramatique de **Duel dans le Pacifique** (un Américain et un Japonais seuls sur une île minuscule durant la Deuxième Guerre Mondiale), **Bookworm** allie psychologie et aventure, empoignades cérébrales et coups de poing dans la gueule. Du pain béni pour un cinéaste à poigne comme Lee Tamahori. A condition bien sûr qu'il renoue avec la puissante mise en scène de **L'Ame des Guerriers**, qu'il renonce à la molle prétention des **Hommes de l'Ombre**, le nanar de luxe qui marque ses débuts aux Etats-Unis. Les premières scènes de **Bookworm** ont néanmoins conquis Robert Redford puisque celui-ci vient de lui donner les rênes du thriller **Shooter**.

Bookworm sortira en France le 21 janvier 1998. ■



■ *Anthony Hopkins & Alec Baldwin dans BOOKWORM* ■

Un tramway nommé Eddie !

Remis en scelle après le succès mondial du **Professeur Foldingue**, Eddie Murphy revient à ses premières amours, le polar qui ne se prend pas au sérieux. Dans la mouvance du **Flic de Beverly Hills**, dont il constitue le non-officiel tome 3, **Metro** montre la star telle qu'on la connaît depuis une quinzaine d'années maintenant, hilare. Il n'y a pourtant pas de quoi rire dans cette comédie d'action réalisée par un certain Thomas Carter après que David Carson (**Star Trek - Générations**) ait abandonné le poste, puisqu'un «mad bomber» terrorise San Francisco, les usagers du tramway tout particulièrement. Il s'agit de Korda (Michael Wincott, vilain dans le **1492** de Ridley Scott et dans **The Crow**), un psychopathe qui demande beaucoup à la municipalité californienne. Scott Roper (Eddie Murphy) contrarie ses plans. Négociateur dans les prises d'otages, Roper est un flic d'élite, très destructeur dans ses interventions, adepte de méthodes peu appréciées de ses supérieurs mais si efficaces qu'on lui pardonne toutes les bavures, toutes les catastrophes. Avec un nouveau partenaire de la même brigade, Kevin McCall (Michael Rapaport), Roper mène la vie dure au dingue des explosifs... Une recette action-comédie héritée du **Flic de Beverly Hills** et d'une génération de buddy-movies, une situation empruntée au préambule d'**Une Journée en Enfer**, quelque chose qui rappelle aussi **Speed**... **Metro** ne prend guère de risque. C'est du Eddie Murphy tout craché, emballé avec savoir-faire pour un public d'avance acquis. Mais n'est-ce pas ce cinéma pré-mâché qui amena la star à se remettre en question via **Le Professeur Foldingue** ? Sortie française le 2 juillet prochain.



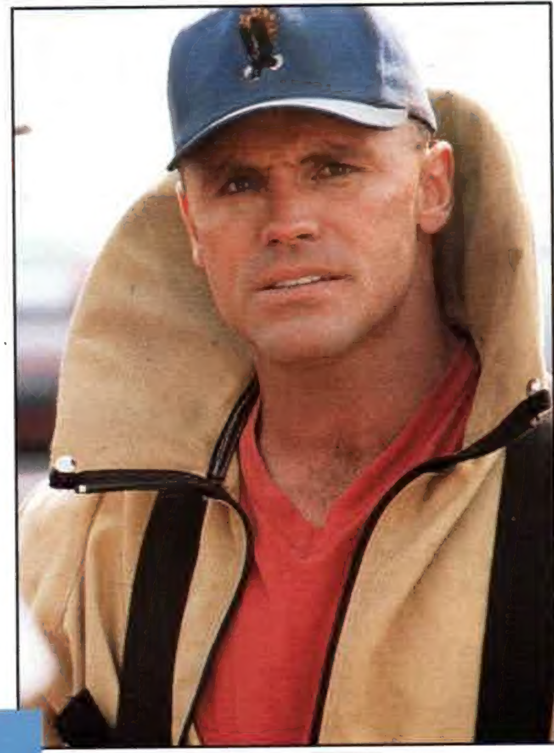
■ *Eddie Murphy dans METRO* ■

Au feu les pompiers !

Les gloires du football américain passent régulièrement des pelouses au grand écran. Il y a eu O.J. Simpson, Brian Bosworth (immédiatement relégué à la série B) et une poignée d'autres dont la célébrité se limite à l'intérieur des frontières américaines. *20th Century Fox* mise cependant gros sur Howie Long, le plus baraqué des méchants de **Broken Arrow**. Dans **Firestorm**, cette armoire normande met son imposante carrure au service de Jesse Graves, un soldat du feu, un pompier qu'un hélicoptère largue dans les brasiers. Sa dernière mission serait encore très simple si quelques forçats en cavale, justement déguisés en pompiers, ne se planquaient pas au milieu d'une forêt en flammes. Avec à leur tête un psychopathe (William Forsythe, abonné aux rôles de dingue), ils tiennent en otage une jeune femme (Suzy Amis, l'unique femme d'**Usual Suspects**). Pendant que son ami et mentor Wynt Perkins (Scott Glenn) écume le foyer, Graves joue les Rambo pour sauver l'innocente et s'extirper d'un étau torride de plus en plus serré...

Dans la mouvance actuelle du revival du cinéma catastrophe des seventies, **Firestorm** marque les débuts à la mise en scène du directeur de la photographie Dean Semler, lauréat d'un Oscar pour **Danse avec les Loups** et, par ailleurs, responsable des images de **Mad Max 2** et **Razorback**. Il illustre ici une histoire signée Graham Yost, scénariste de **Speed**.

Firestorm sortira en France le 19 novembre prochain.



■ *Howie Long dans FIRESTORM* ■

L'ACTION A L'ETAT PUR

TRAVOLTA

SLATER

BROKEN ARROW

SKYROCK

UN FILM DE JOHN WOO

La rencontre événement de John Travolta (Pulp Fiction), John Woo (Chasse à l'Homme, The Killer) et Christian Slater (True Romance) : immanquable !

Explosif ! (VIDÉO 7) / Spectaculaire ! (LE PARISIEN)



EN VENTE EN VIDEO DES LE 23 JANVIER 1997



Les effets spéciaux de MARS ATTACKS !

Pas question pour Tim Burton de se mesurer à **Independence Day**. Son **Mars Attacks !** sera une vision très cartoon de l'invasion extraterrestre, directement inspirée des trading cards *Topps* de 1962. Grand admirateur des monstres mythologiques de Ray Harryhausen, spécialiste de l'animation image par image, Burton décide de suivre le même chemin et fait appel à deux Anglais, Peter Saunders et Ian MacKinnon, pour s'occuper des effets spéciaux. Le duo se met immédiatement au travail, construisant des marionnettes de Martiens, des maquettes miniatures de vaisseaux, jusqu'à produire un test plutôt encourageant. En septembre 95, la production demande à *Warner Bros Imaging Technology*, puis à *ILM*, de venir prêter main forte aux Britanniques afin d'incruster digitalement les marionnettes animées image par image dans un décor live.

LA TECHNIQUE AU SERVICE DU RÉTRO-KITSCH

Après sa biographie d'Ed Wood, Tim Burton décide de tourner un film comme l'aurait fait le réalisateur de PLAN 9 FROM OUTER SPACE aujourd'hui. Des Martiens au vocabulaire aussi étriqué que leur cerveau est hypertrophié, transforment donc notre planète en terrain de jeu et en jeu de massacre. Différence notable avec la carrière de feu Ed Wood : les 80 millions de dollars investis dans MARS ATTACKS ! permettent les effets spéciaux les plus fous. Mais les techniques de pointe utilisées par les génies d'ILM peuvent très bien servir les ambitions rétro-kitsch de Tim Burton. Résultat : une orchestration magistrale d'effets spéciaux modernes, qui n'écrasent jamais le côté vieille série B que MARS ATTACKS ! revendique fièrement.

«Lorsque nous sommes arrivés sur le projet» explique le producteur des effets visuels d'ILM Mark Miller, *«notre tâche se résumait à incorporer les personnages animés dans le décor, sans aucun contrôle sur ces deux éléments. On a alors pensé que si les Martiens étaient intégralement créés et gérés par ordinateur, cela nous permettrait de superviser au maximum l'ensemble. Un procédé qui offrait également à Tim Burton la possibilité de changer certains plans sans avoir à les retourner. Nous en avons discuté avec le producteur Larry Franco, avec qui nous venions de travailler sur* **Jumanji**, *et il nous a donné son accord pour tourner un petit film-test afin de lui montrer ce dont nous étions capables»*. Ce bout d'essai parvient à convaincre Tim Burton qu'entre de bonnes mains, les images de synthèse qu'il jugeait trop fluides et donc en décalage avec l'esprit de **Mars Attacks !**, pouvaient parfaitement fonctionner. Le réalisateur de **Beetlejuice** ne tarde pas à retourner sa veste, d'autant que l'abandon de l'image par image au profit des effets digitaux permet d'avancer la sortie du film, prévue au printemps 97, à Noël 96. *«Nous avions besoin d'énormément de Martiens»* confesse Tim Burton. *«Les animer image par image aurait pris un temps fou»*.

En novembre 95, *ILM* et *Warner Bros Imaging Technology*, rebaptisé *Studio Warner Digital*, se mettent au travail. Ils ont un peu plus de huit mois pour concevoir quelques 450 plans d'effets spéciaux, sans bénéficier du luxe d'une période de pré-production. *ILM* se charge de la création des Martiens, tandis que *Warner Digital Studios* s'attache à celle des soucoupes volantes. A la demande de Larry Franco, Peter Saunders et Ian MacKinnon restent dans la course : ils sculptent quinze



■ *Natalie Lake (Sarah Jessica Parker) perd la tête dans les mains de Martiens farceurs* ■



■ Le Général Casey (Paul Winfield) souhaite la bienvenue à l'Ambassadeur martien : le calme avant la tempête ■

Martiens grandeur nature pour des scènes d'autopsie et les cadavres encombrant les rues.

Si la tâche qui incombe au *Studio Warner Digital* peut paraître minime, elle n'en est pas forcément la plus simple. Comme en témoigne d'entrée la séquence générique, où de nombreuses soucoupes décollent de Mars en direction de la Terre. *«Tim Burton avait une idée très précise de la scène, mais nous avons dû quelque peu la modifier pour aboutir au résultat final»* se rappelle Mike Fink, superviseur des effets visuels. *«Il y a désormais au générique une véritable progression, à la fois dramatique et visuelle. Les soucoupes partent de Mars de façon assez désordonnée puis, durant leur voyage vers la Terre, elles se mettent progressivement en formation d'attaque selon un rite bien spécifique»*. Pour la réalisation de cette scène, le *Studio Warner Digital* combine des images réelles pour les plans de la planète, un décor créé en studio par *Acme Models* et des images de synthèse pour les vaisseaux martiens.
Le résultat est un véritable ballet aérien où des centaines de soucoupes volantes fondent inexorablement sur la planète bleue. *«Nous n'avons utilisé aucune technologie de pointe pour réaliser ce générique»* avoue le superviseur des effets spéciaux numériques Guy Williams. *«Nous avons juste développé des idées créatrices pour manipuler la technologie. Par exemple, il y ce plan où 700 soucoupes progressent par groupes triangulaires de huit. Plutôt que de les animer une par une, nous avons adopté une méthode de déplacement de masse afin que chaque soucoupe ait des répercussions sur le comportement des autres, permettant ainsi à l'animateur de traiter les vaisseaux par groupes de huit. On avait également une soucoupe principale que l'on a animée selon un cycle très long, de manière à ce que chaque vaisseau dupliqué d'après ce modèle se trouve à un point différent du cycle lors de la formation d'ensemble. Ce qui crée l'apparence de mouvements individuels au sein de chaque formation»*. Une chorégraphie qui n'aurait pu aboutir à une telle fluidité si le *Studio Warner Digital* n'avait pas revu le look des soucoupes, proches de l'oiseau dans leur conception initiale. Car si Tim Burton abandonne l'esprit années 50 dans la technique utilisée, il tient à la conserver dans le design. *«Nous devions concevoir des soucoupes semblables à celles des grands classiques, tout en faisant en sorte qu'elles s'intègrent parfaitement dans l'environnement d'un film moderne»* avoue Chris Waegner, chef infographiste pour la création des OVNIs. *«Si nos soucoupes restent fidèles à l'imagerie martienne traditionnelle, elles en diffèrent dans leur déplacement. Plutôt que de les faire voler en ligne droite, nous leur avons donné une personnalité propre, caractérisée par de petits mouvements oscillatoires»*. Un mariage entre l'aspect kitsch des enjoliveurs de **Plan 9 from Outer Space** et la volupté d'une technique de pointe adaptée pour l'occasion, qui permet aux soucoupes de s'intégrer instantanément dans l'univers de Tim Burton. Un univers haut en couleur, excentrique, jusque dans les moindres détails du décor intérieur des soucoupes, comme le souligne le superviseur des modèles d'*ILM* Charlie Bailey. *«Tim voulait un énorme poulpe dans un bocal, et un réservoir rempli de chaussures de* ■■■


■ Le Président James Dale (Jack Nicholson) et une main extraterrestre aussi entreprenante que dangereuse ■


■ Le jour où Big Ben s'arrêta. Encore un coup des Martiens ! ■

■ La tête du chihuahua Poppy greffée sur le corps de sa maîtresse Natalie Lake : une chirurgie esthétique martienne, bien loin des canons hollywoodiens ! ■

■■■ *femmes, afin de mieux dépeindre le caractère des Martiens : ils vont sur Terre et y prélèvent quelques objets qui retiennent leur attention. Il trouvait ça fun. C'est pour cette raison qu'on trouve également dans ce bric-à-brac un clown, un cerveau géant ou encore des yeux dépareillés !».*

Si les Martiens sont créés par ordinateur, ils évoluent dans un décor qui n'est autre que la maquette initialement prévue pour accueillir les figurines animées image par image. Une maquette trop petite pour y installer les deux pièces principales de la soucoupe, la salle de contrôle et la salle d'opération. Toutes les séquences se déroulant dans la salle de contrôle seront donc tournées à la suite, avant que la maquette soit maquillée en salle d'opération. Des scènes très difficiles à visualiser et à filmer, dans le sens où la caméra doit suivre des Martiens pas encore intégrés au décor. Afin de guider le caméraman et les responsables d'*ILM*, le chef opérateur des modèles réduits, Patrick Sweeney, s'empare de Martiens miniatures et, comme dans une maison de poupées, les positionne suivant les instructions scéniques de Tim Burton. *«Pour chaque plan, les animateurs pouvaient ainsi prendre en compte la position des Martiens, leur attitude, leurs déplacements, leur interaction avec les éclairages du décor. C'était un bon point de départ pour les responsables des effets digitaux, qui pouvaient ainsi déterminer la taille et la vitesse des Martiens».*
Une fois le décor installé, les envahisseurs se livrent à quelques expériences aussi curieuses que gratuites, dont, cerise sur le gâteau, une intervention chirurgicale inédite sur la personne de la journaliste Nathalie Lake (Sarah Jessica Parker) et de son chien Poppy. *«En terme d'animation, on doit avoir un réel souci de continuité. Tous les éléments doivent parfaitement s'insérer dans la séquence sans la dénaturer. Ici, nous voulions créer un effet de curiosité par rapport aux agissements des chirurgiens martiens, et retarder au maximum la vue du résultat de l'expérience, avec la tête du chien Poppy greffée sur le corps de la journaliste. Les personnages devaient conserver un caractère menaçant, se mouvoir de façon inquiétante»* déclare Chris Armstrong, qui supervise la scène. Pour la réaliser, les animateurs d'*ILM* ont recours au bon vieux procédé du «blue screen», décomposé en quatre étapes, et à un mélange d'images réelles et de synthèse. *«La partie la plus difficile»* ajoute le superviseur des séquences infographiques Ben Snow, *«était de synchroniser les aboiements de la tête de Poppy avec les mouvements du corps de Sarah, préalablement filmée devant l'écran bleu. Tim Burton aimait tellement la scène qu'il voulait l'allonger. J'ai donc dû étirer le plan de manière à ce qu'il dure quelques secondes de plus, ce qui rendait la synchronisation encore plus compliquée».* Nathalie Lake, réduite à l'état de tête baignant dans un bocal, découvre avec stupeur la greffe machiavélique. Quelques hurlements plus tard, ce qui reste d'elle se trouve à son tour greffé sur le corps du chien. La «créature» entame une discussion avec Donald Kessler (Pierce Brosnan), scientifique à la Maison Blanche, lui aussi démembré. *«Nous avons filmé les deux acteurs en «blue screen», très proches l'un de l'autre car nous pensions qu'il y aurait ainsi une meilleure interaction entre eux. Pour faciliter la phase digitale, nous avons habillé Pierce Brosnan d'un large collier métallique et avons ensuite effacé tout ce qui se trouvait en dessous pour créer l'effet de tête suspendue dans le vide. Concernant Nathalie Lake, nous avons longuement débattu pour savoir si nous devions attacher digitalement la tête de Sarah à un vrai corps de chien, ou bien créer ce dernier par ordinateur. Lorsque nous nous sommes rendus compte qu'il était impossible de collaborer avec un chihuahua, nous avons opté pour la seconde solu-*



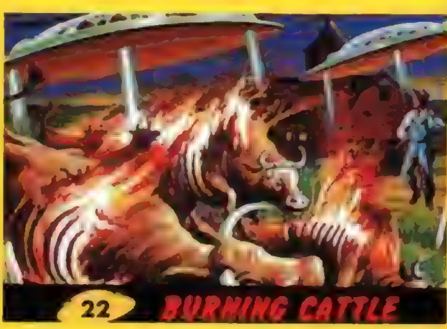
■ L'Empereur martien face au Président américain : une poignée de main mémorable ■

tion !» Une opération que ne renierait pas le Dr Moreau.

Pour Tim Burton, une chose est claire, les Martiens devront être traités comme des personnages à part entière. Leur caractère, sournois, c'est le scénariste Jonathan Gems qui se charge d'en dresser les grandes lignes. Le mot d'ordre semble être identique concernant leur aspect physique, comme le souligne Jim Mitchell, responsable des effets infographiques du film. *«Lorsque nous sommes arrivés sur le projet, Tim nous a demandé de considérer les Martiens bien plus comme des acteurs que comme de simples effets spéciaux»*. Quelque 70 personnes attachées au studio *ILM* s'empressent alors de créer sept modèles différents de Martiens qui serviront tout au long du film, répliques innombrables à l'appui. Si l'animation image par image est définitivement abandonnée au profit de créatures entièrement définies et gérées par ordinateur, les marionnettes conçues par les Anglais Peter Saunders et Ian MacKinnon constituent une aide précieuse pour *ILM* qui s'en inspire ouvertement. La morphologie de base des Martiens ayant été modelée, *ILM* s'attache ensuite à leur donner des caractéristiques bien précises, désirées par le réalisateur. Les soldats seront en slip (rouge !) à l'intérieur du vaisseau-mère, et habillés d'un scaphandre lors de leurs visites dévastatrices sur notre planète. Leurs supérieurs hiérarchiques, l'Empereur et l'Ambassadeur, revêtent une cape dont seule la couleur, respectivement bleue et rouge, permet de les distinguer. Un look que les nombreuses et quotidiennes instructions de Tim Burton viennent affiner. *«Tim nous a guidés durant toute la période de préparation»* confie Dave Andrews, superviseur des effets visuels. *«Il avait une idée très précise de l'apparence des Martiens, directement inspirée des* ■ ■ ■

TIM BURTON abat ses cartes





La peur de l'arme atomique et la tension engendrée par la guerre froide sont à l'origine de l'émergence d'une flopée de films d'invasion extraterrestre. Des B-movies de SF très terre à terre, reflétant parfaitement l'état d'esprit de la majeure partie de la population à cette époque. C'est durant cette période que le jeune Len Brown débute sa carrière. En 1962, alors qu'il travaille pour *Topps*, compagnie basée à Brooklyn et réputée pour ses nombreuses collections de trading cards traitant aussi bien d'Elvis que des Présidents américains, en passant par les drapeaux à travers le monde, il décide d'exploiter la paranoïa de la fin des années 50 à travers une nouvelle série de cartes titrée «Mars Attacks !» *«Nous venions juste de terminer une collection à succès qui se concentrait sur les atrocités de la guerre civile»*, se rappelle-t-il. *«C'est alors que nous avons pensé entamer une nouvelle série au concept totalement ancré dans la science-fiction. Dans les années 50, il y avait cette ligne de comic-books éditée par* E.C. Comics (*«Tales from the Crypt», «Crime SuspenStories»...) qui frisait l'interdiction parce que certaines personnes la trouvaient trop gore. Leurs couvertures ont été une grande source d'inspiration»*.

Après avoir discuté de l'idée avec son manager Woody Gelman, Len Brown et son acolyte Wally Wood, un animateur pour Max Fleischer et *Paramount*, tracent les grandes lignes de la série, puis forment leur équipe : Bob Powell, un artiste très réputé dans le domaine du comic-book, s'occupe des dessins tandis que Norm Saunders, après son flamboyant travail sur les cards du centenaire de la guerre civile, reprend les pinceaux. Len Brown, alors âgé de 22 ans, rédige les descriptions de rigueur qui font office de scénario au dos des cartes, ainsi que les intitulés résumant l'illustration de la scène, comme «Les lanceurs de flammes» ou encore «L'invasion commence». Un souvenir qui restera à jamais gravé dans la mémoire de Brown. *«Je me rappelle qu'à cette époque, aller travailler était un véritable plaisir. Je n'en dormais pratiquement plus. J'étais pressé que le soleil se lève pour rejoindre Woody et réfléchir avec lui aux cartes à venir, tout en voyant nos idées se concrétiser par les dessins de Bob et Norm. Quel incroyable moyen de gagner sa vie !»*.

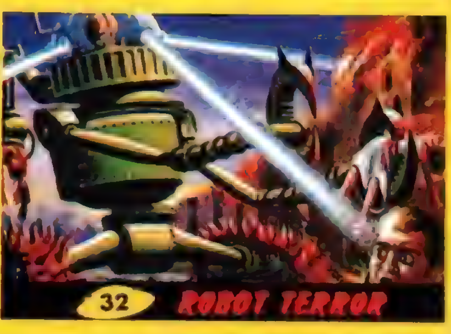
Mais l'enthousiasme n'est pas partagé par tout le monde et certains magasins refusent de vendre la collection, la jugeant violente et provocante. Les cards «Mars Attacks !» ne tardent donc pas à être retirées du marché. En toute logique, la cote grimpe et l'objet commence à se faire rare. Trente ans plus tard, en 1994, les responsables de *Topps* retentent leur chance ; ils mettent sur le marché une toute nouvelle série de cartes «Mars Attacks !». Un succès immédiat, logiquement prolongé par une collection de comic-books très populaires. Déjà attiré par les cards «Dinosaurs Attacks !» éditées par *Topps* à la fin des années 70, Tim Burton se passionne soudainement pour les cards «Mars Attacks !» de 1994, avant de se rabattre sur celles de 1962, plus kitsch, plus proches de son univers.

■ D.G. ■









■ *Le troupeau de vaches en feu, le robot géant, le rayon rétrécissant... Des trading cards* Topps *de 1962 fidèlement adaptées à l'écran par Tim Burton* ■

■ Un cas de combustion spontanée ? Non, un rayon laser martien particulièrement efficace ■

■■■ *cartes sorties en 1962. Il avait également en tête leur comportement, leurs mouvements. Il désirait que les soldats se déplacent par petits mouvements vifs et saccadés, un peu à la manière d'un lézard, au contraire des chefs qui devaient glisser sous leur cape, comme si un coussin d'air les portait».*

Puisqu'il est impossible de dissocier physiquement les extraterrestres, les responsables d'*ILM* apportent à chaque Martien un comportement très autonome, des expressions et une gestuelle précises. Un procédé nouveau, nommé «Caricature» et développé pour les besoins de **Cœur de Dragon**, permet cette petite prouesse. *«Cette nouvelle technique fait gagner énormément de temps. On peut ainsi incruster et animer une vingtaine de personnages à l'arrière-plan dans une même scène, tout en modifiant et personnalisant le comportement de chacun. C'est un pas de géant dans l'animation. Vous pouvez montrer votre travail au réalisateur dès la première étape, et apporter ainsi les modifications nécessaires avant même de l'avoir peaufiné»* se réjouit Ellen Poon, superviseur adjoint des effets spéciaux. *«On a fait appel à cette technique lors du combat de boxe entre Jim Brown et l'Ambassadeur. Ils sont entourés de cinquante soldats martiens qui réagissent chacun différemment à la scène. Certains trépignent, d'autres se passionnent pour l'action, un autre souffre des coups reçus par son supérieur. Ce procédé permet de gérer les personnages, indépendamment ou en masse, de manière beaucoup plus simple et rapide. Malheureusement, on ne peut pas encore excéder les 50 personnages dans un même plan».* Une technique qui n'est pas prête de faire regretter l'abandon de l'animation image par image si chère au réalisateur.



■ Le Congrès : un stand de tir pour les Martiens, un affront pour les Etats-Unis ■

«Nos martiens sont comme des enfants terribles et anarchistes. On ne saisit jamais leurs objectifs ni leurs motivations. Ils se conduisent simplement comme de sales gosses surexcités» dixit Tim Burton. Une bande de gosses farceurs et cruels qui n'hésitent pas à décimer la majeure partie de l'armée américaine, des pacifistes et autres curieux venus les accueillir lors de leur arrivée sur Terre. Puis, dans une tentative très humoristique de réconciliation, c'est aux membres du Congrès de tester ces rayons lasers aussi colorés qu'efficaces. Le pilonnage des valeurs continue quand les Martiens visent délibérément les monuments nationaux, de la tour Eiffel au Taj Mahal, en passant par l'implosion de Big Ben, un effet pyrotechnique sur une miniature à deux faces de la fameuse horloge.

Sur le continent américain, une soucoupe réécrit l'histoire en effaçant les visages des présidents des Etats-Unis qui ornent le Mont Rushmore. Un effet réalisé par le *Studio Warner* qui digitalise une photo de la montagne, puis crée un matte-painting, complété avec des débris de poussière synthétiques. Dans le même esprit, une autre soucoupe se paye une partie de bowling avec les statues de pierre d'Easter Island. *«Pour réaliser cette scène»* explique le superviseur des effets spéciaux numériques de *Warner Digital*, Guy Williams, *«nous avons créé un vaisseau duquel sort un bras mécanique. Celui-ci propulse une énorme boule de métal qui dégomme les statues comme des quilles ! Cela n'a rien de réaliste : une boule de cette taille ne renverserait pas les statues comme de vulgaires épingles ; elle creuserait un sillon et les pulvériserait. Mais c'est un plan qui s'inscrit parfaitement dans la logique du film. Une scène complètement cinglée».*

La majeure partie de la destruction de la Terre, et la plus impressionnante, se déroule à Las Vegas où le casino du promoteur et arnaqueur Art Land (Jack Nicholson) s'effondre sous les multiples tirs d'une soucoupe. Un bâtiment fictif pour une destruction on ne peut plus réelle, puisqu'il s'agit d'un stock-shot de l'effondrement du Landmark Hotel, fermé par ses propriétaires depuis quelques temps et voué à une démolition certaine. *«Lorsque je suis arrivé sur le projet»* se souvient le producteur Larry Franco, *«la destruction du Landmark Hotel perturbait Tim, qui aimait beaucoup cet édifice incroyable. Il a insisté pour être là le jour de l'explosion et la filmer»*. Une petite touche de nostalgie qui vient servir un film déjà riche en clins d'œil. Michael Lantieri, superviseur des effets spéciaux, prend la séquence en main. *«En décembre 95, au début de la pré-production, nous nous sommes rendus sur place et avons essayé d'imaginer un moyen pour couvrir cette destruction sous tous les angles possibles. J'ai discuté avec les responsables de l'entreprise de démolition, car nous voulions que le building bascule vers le sol plutôt qu'il ne s'affaisse comme c'est habituellement le cas»*. Pour la seconde partie de la scène, qui se déroule dans la pièce principale du casino où Art Land est en pleine réunion, Lantieri travaille en collaboration avec le *Studio Warner Digital*, responsable de la soucoupe volante et des tirs de rayon laser à l'origine du crash. L'intérieur de la pièce est reconstruit en studio à Los Angeles. A décor unique, prise unique. Six caméras sont donc réquisitionnées pour filmer les vitres voler en éclats, les colonnes s'effondrer, le sol se fissurer. *«Cette scène fut très complexe à mettre en place»* continue Lantieri, *«puisque Tim voulait absolument que les acteurs soient présents et continuent à jouer pendant le cataclysme. J'ai donc dû clairement expliquer le déroulement de la séquence à Jack Nicholson pour qu'il ne soit pas déstabilisé par tout ce qui se produit autour de lui»*. Les responsables des effets infographiques se chargeront plus tard de mixer les plans de destruction extérieurs et intérieurs. ■ ■ ■

WYNN THOMAS
designer sous influence



■ *Mamie Norris (Sylvia Sidney) dans la ligne de mire des Martiens : une arme conçue par Tim Burton* ■

Excité à l'idée de travailler sur un projet lui permettant de s'en donner à cœur joie dans la confection des costumes et l'utilisation des couleurs, le chef décorateur attitré de Spike Lee, Wynn Thomas, ne cède pas devant les trading cards, pourtant à l'origine de **Mars Attacks** !. *«Avec Tim Burton, nous avons rapidement réalisé qu'il serait très difficile de respecter scrupuleusement les décors illustrés sur les cartes. Le travail d'un chef décorateur est de faire en sorte que le look du film ait une continuité visuelle. Et il était impossible, par exemple, d'éclairer de manière si étrange la Maison Blanche dans le seul but de rappeler les trading cards»*. Si l'approche envisagée par Burton et Thomas diffère quelque peu de l'ambiance des cartes, ces dernières restent malgré tout une source d'inspiration incontournable. *«Nous avons décidé de construire chaque décor du film en tenant compte du graphisme très primaire des cartes»*, explique Wynn Thomas. *«Nous avons beaucoup travaillé pour aboutir à ces décors minimalistes, afin de faire ressortir l'aspect graphique de chacun d'eux, renforcé par des couleurs agressives lorsque cela était possible»*.

En plus de s'inspirer des cartes, Burton et Thomas étudient de nombreux classiques de la science-fiction, comme **Le Jour où la Terre s'Arrêta** et **Les Survivants de l'Infini**, afin d'en capturer l'essence stylistique. *«Les intérieurs du vaisseau-mère martien proviennent davantage d'un film comme* ***Planète Interdite*** *que de* ***2001****. Je me suis énormément documenté, m'inspirant également de documents des années 30 et 40 afin de retrouver le même esprit»*, continue Thomas, dont la tâche consistait également à atténuer la violence des attaques extraterrestres. *«Les rayons mortels envoyés par les Martiens n'ont rien à voir avec les scènes de destruction, beaucoup plus sérieuses, d'****Independence Day****. Nous avons essayé de les rendre belles, très colorées»*. Résultat : des rayons-laser vert et rouge, propulsés par des armes plus proches du jouet *Mattel* que des pétoires chères à James Cameron. Un armement qui incombe une fois encore à Wynn Thomas, peu aidé par un scénario assez vague sur le sujet. *«Nous devions inventer plusieurs armes, pour finalement n'en utiliser que deux. Le scénario n'offrait que très peu de détails concernant l'artillerie martienne. Nous avons donc laissé libre cours à notre imagination, nous écartant encore un peu plus des cartes tout en essayant de garder en tête leur esprit très particulier. Pour l'arme gigantesque qui menace la vieille dame, par exemple, nous avons repris des croquis conceptuels de Tim Burton»*.

Guidé par les cartes, les visions répétées de classiques de la SF et les dessins de son réalisateur, Wynn Thomas abat un travail titanesque dont la partie la plus ardue consiste à harmoniser les différentes sources d'inspiration tout en leur donnant une consistance visuelle. *«Ça a toujours été ma plus grande hantise. Vous ne pouvez jamais deviner si tous ces éléments rapportés formeront à l'arrivée un ensemble visuel cohérent. Je connais les choix que j'ai faits, et je sais ce que j'en attends. Mais c'est quelque chose dont vous ne pouvez pas vous rendre compte concrètement tant que vous n'avez pas vu le projet finalisé»*. Plus de crainte à avoir. Vous pouvez dormir tranquille, Mr Thomas : la réussite est sans précédent.

■ D.G. ■



■ *Dans la salle de contrôle du vaisseau-mère, un soldat prend une pause bien méritée* ■



■ Le robot géant sur le point de perturber la tranquillité d'un caravaning ■

■■■ **B**ien décidés à ne laisser aucun survivant, les Martiens dépêchent leurs troupes dans le Kansas et dévoilent leur arme fatale : un somptueux robot géant qui prend vie de manière très mécanique lorsqu'un soldat extraterrestre, situé dans un cockpit, actionne deux simples manettes. Une nouvelle idée qui capture l'ambiance kitsch et simpliste en rappel du charme des séries B si prolifiques dans les années 50. Pour la concrétiser, *ILM* et le *Studio Warner Digital* unissent leurs efforts. Ils accaparent respectivement l'animation du pilote Martien et la création du robot. «*Nous avons dû construire le robot de manière à ce qu'il soit crédible vis-à-vis de l'esthétique du film. On s'est permis quelques excentricités, tout en restant suffisamment réalistes pour qu'il ne détonne pas aussitôt inséré dans un décor réel*» confie le superviseur des effets spéciaux numériques Guy Williams. «*Tim voulait qu'il se déplace rapidement, ce qui était très compliqué si nous voulions conserver un minimum de crédibilité. Un robot de ce poids et de cette taille ne peut se déplacer aussi vite. De manière à ce que le raccord soit parfait, on a eu recours à quelques petites astuces qui se résument à des secousses digitales ainsi que de la poussière et des débris de bitume synthétiques*». Entre autres carnages, le Goldorak martien investit un camping et pulvérise des caravanes. «*Dans les pinces du robot, les caravanes sont des créations infographiques. Lorsque le robot les écrase, la taule se froisse et les vitres volent en éclats. C'est un travail considérable pour un plan qui ne dure que quelques secondes, mais il était impossible de le réaliser avec des miniatures. A la vision du film, il est impossible de faire la différence entre les vraies caravanes et nos images de synthèse. C'est à ce moment que notre travail est récompensé*» annonce fièrement Mike Fink.

■ Le robot se lance à la poursuite d'une voiture et défonce la route sous son poids ■

En produisant un nombre invraisemblable d'effets spéciaux qui, malgré leur technologie très développée, respectent scrupuleusement la nature intentionnellement très série B de **Mars Attacks !**, *ILM* et le *Studio Warner Digital* prouvent que quantité peut être synonyme de qualité. Des effets spéciaux qui participent pleinement au bon esprit du film et renforcent d'autant plus son côté jovial, comme le souligne Jim Mitchell. «*On a essayé de rester très simples en utilisant des couleurs primaires, comme le vert et le rouge en ce qui concerne les rayons lasers. De ce fait, des scènes comme le troupeau de vaches en feu ou les nombreuses victimes qui se transforment en squelettes participent pleinement à l'ambiance surréaliste du film. Ce qui permet aussi de lui ôter toute touche de violence : Tim n'a jamais voulu faire de* **Mars Attacks !** *un film gore*». Non, plutôt une grosse farce où des personnages animés par ordinateur volent la vedette aux véritables acteurs. Les tours de magie de Tim Burton, doublés de ceux des animateurs qui ont apporté leur talent au film, montrent définitivement qu'amour du kitsch et performances techniques peuvent s'engager dans la même direction.

■ Damien GRANGER ■

Warner Bros. présente Jack Nicholson dans ***MARS ATTACKS !*** (USA - 1996) avec Glenn Close - Annette Bening - Pierce Brosnan - Danny DeVito - Martin Short - Sarah Jessica Parker - Michael J. Fox - Rod Steiger - Tom Jones - Lukas Haas - Natalie Portman - Jim Brown - Lisa Marie - Sylvia Sidney **photographie de** Peter Suschitzky **musique de** Danny Elfman **effets spéciaux de** ILM (martiens) & Warner Digital (soucoupes) **scénario de** Jonathan Gems d'après «Mars Attacks !» de Topps **produit par** Tim Burton & Larry Franco **réalisé par** Tim Burton

26 février 1997 **1 h 45**



■ *Un soldat martien dégomme tout ce qui bouge avec son fusil laser en forme de jouet : l'artillerie lourde de l'armée américaine n'y changera rien* ■

Très attendue, la saga new look de George Lucas pose néanmoins problème...

La trilogie STAR WARS Edition Spéciale

La «licence STAR WARS» se porte bien, merci pour elle. Vingt ans après le succès planétaire de LA GUERRE DES ETOILES, George Lucas offre des habits de luxe à sa chère trilogie : séquences additionnelles, son THX, pellicule restaurée, plans originaux «boostés» par des effets digitaux... Un anniversaire dignement fêté via une sortie en salles dans un circuit qu'envieraient bien certaines grosses productions hollywoodiennes. En attendant les trois nouveaux épisodes de la saga, il faudra donc obligatoirement aller pointer à cette EDITION SPÉCIALE, rencontre entre le marketing direct et la révolution cinématographique.

On ne compte plus le nombre de carrières qu'a connues **La Guerre des Etoiles** (salles, vidéo, laserdisc), mais la dernière fera date. Sorti le 31 janvier aux Etats-Unis, **La Guerre des Etoiles** «special edition» vient d'engranger 36 millions de dollars au terme de son premier week-end d'exploitation. Des chiffres qui laissent songeurs pour un classique de vingt ans d'âge, quand on pense que **Mars Attacks !** ne dépassera pas la barre des 30 millions US. Véritable corne d'abondance qui a permis à George Lucas de bâtir le seul empire capable de concurrencer *Disney* sur son propre terrain mercantile, **La Guerre des Etoiles** n'en finit donc pas de battre des records. L'argumentaire du réalisateur-producteur, justifiant cette reprise, est ténu, mais il se vaut : «*Un cinéaste fameux a dit un jour que les films n'étaient jamais terminés, qu'ils étaient seulement abandonnés. Plutôt que de continuer à vivre avec mes films «abandonnés», j'ai décidé d'y revenir et de les achever*». L'histoire ne dit pas si le «cinéaste fameux» en question n'est pas George Lucas lui-même !
A tous ceux, et ils sont nombreux même parmi les fans de la première heure, qui ne comprendraient pas cette démarche, il faut savoir que George Lucas est un paradoxe à lui tout seul. Créateur total de la saga la plus populaire à travers le monde, et donc monument incontournable de l'histoire du cinéma, Lucas est également bien connu pour sa hantise de la mise en scène (1). Depuis **La Guerre des Etoiles**, il y a vingt ans, il n'a d'ailleurs pas touché une caméra, se contentant d'un rôle de producteur très variablement inspiré, chapeautant les activités de sa société d'effets spéciaux, *Industrial Light and Magic*, et exploitant son fonds de commerce via des produits dérivés inépuisables. Le fait qu'il ait tant retardé la mise en chantier des trois nouveaux épisodes de **Star Wars** et qu'il revienne aujourd'hui au point de départ, est très révélateur de la complexité du personnage, entre pure naïveté et plan de carrière blindé. Car avec la prolifération récente en laserdisc des versions complètes, director's cut, et autres coffrets luxueux, on sait qu'une «édition spéciale», même de **Star Wars**, ne constitue pas en soit un événement. Au mieux, un complément, un gadget... Un collector.

Mais George Lucas possède avec **Star Wars** l'art de transformer le charbon en diamant, de communiquer son enthousiasme débordant, et de masquer, éventuellement, les véritables enjeux d'une entreprise de grande envergure. «*Il y a plusieurs années de cela, nous avons commencé à nous demander ce que nous ferions pour le vingtième anniversaire*» se souvient Lucas.



■ *L'attaque de l'Etoile Noire par des vaisseaux de la Rébellion plus nombreux qu'en 1977* (**La Guerre des Etoiles**) ■

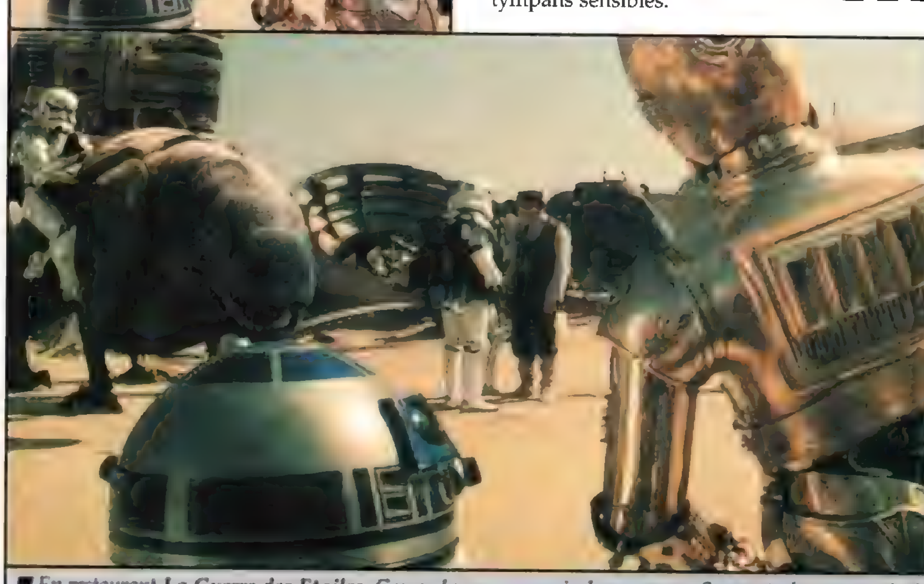

■ Les blindés de l'Empire sous le feu de la Rébellion : des lasers retouchés digitalement (**L'Empire Contre-attaque**) ■

«J'ai suggéré de ressortir les trois films, comme une vraie trilogie, l'un après l'autre à quelques semaines d'intervalle, ce qui permettrait au public de les découvrir dans leur ensemble, un peu comme les serials que nous suivions chaque semaine dans les cinémas de quartier. Mes films ne sont pas très éloignés de cet esprit. J'avais toujours imaginé la trilogie comme une seule histoire épique, une saga au premier sens du terme, et les sortir sous cette forme me semblait la manière idéale de célébrer cet anniversaire. De plus, ***La Guerre des Etoiles, L'Empire Contre-attaque*** *et* ***Le Retour du Jedi*** *ont été conçus pour être vus en salle, sur grand écran. Des millions d'adolescents à travers le monde ont découvert la trilogie à la télévision, en vidéo ou laserdisc. Ils n'ont pas vécu l'excitation, le frisson qui court dans le public. C'est le même genre d'expérience de groupe, de sentiment commun qui naît lorsqu'on assiste à un match de football ou à un concert de rock».* Parce qu'il fait preuve d'exigence et de perfectionnisme, George Lucas est souvent confronté à un fort sentiment d'insatisfaction. Le tournage harassant de **La Guerre des Etoiles**, en Tunisie et aux studios Elmstree de Londres, le laisse exsangue. *«Il y a plusieurs choses dont je n'ai jamais été content : des prises de vues inachevées d'effets spéciaux, des scènes que je n'ai pas pu inclure à l'époque par manque d'argent et de temps».* Une raison supplémentaire pour soumettre sa trilogie à un lifting complet.

Mais avant de se lancer dans la réalisation proprement dite de cette **Edition Spéciale**, Lucas tombe sur un os : le négatif original de **La Guerre des Etoiles**, pourtant conservé dans des conditions royales eu égard à sa valeur, a pris du plomb dans l'aile. Rayures, salissures, couleurs délavées... Les sociétés productrices, *Lucasfilm Ltd.* et *Twentieth Century Fox* se rendent à l'évidence : le vestige est inutilisable, il faudra le restaurer. Un travail de longue haleine. *«Ce fut la phase la plus délicate et celle qui nécessita la plus étroite collaboration»* confie le producteur de l'**Edition Spéciale** Rick McCallum. *«Et c'est aussi, même si elle est discrète, la plus belle réussite. Une trentaine de personnes ont travaillé pendant trois ans pour nettoyer le négatif avec une éponge spéciale, image par image. Ce sont eux les héros inconnus, parce que sans la restauration, rien n'aurait pu être entrepris par la suite».* Pendant que la pellicule est toilettée, traitée par ordinateur et couchée sur un nouveau négatif jusqu'à obtention d'une matrice neuve, les responsables de la restauration restent perplexes devant un problème a priori insoluble : en 1977, Lucas avait utilisé quatre variétés de pellicule, dont le procédé *Technicolor*, bien connu pour son rendu inégalable de couleurs. Mais cette technique de tirage a été abandonnée depuis de longues années, si bien que les laborantins ne savent plus l'utiliser. Heureusement, Lucas vole au secours de son **Edition Spéciale** en brandissant l'un des tirages originaux en *Technicolor* de **La Guerre des Etoiles**, qu'il avait conservé chez lui. On n'est jamais trop prévoyant !



Parallèlement à cette restauration de l'image, Lucas tient à s'occuper des oreilles de son nouveau public : il puise également à la source en fournissant aux équipes compétentes les enregistrements originaux. Ceux-ci, transférés sur des copies propres, sont ensuite remastérisées en digital. *«La sortie de* ***La Guerre des Etoiles*** *en 1977 précédait la mise en place de notre système THX dans les salles de cinéma. Je souhaitais que tout le monde puisse redécouvrir les films avec les apports de la technologie actuelle en matière de son».* Adepte du toujours plus, Lucas ne s'arrête pas à ce changement de support et modifie le relief et les ambiances sonores de certaines scènes. *«Avec ce nouveau mixage, vous avez l'impression que les vaisseaux spatiaux passent au-dessus de votre tête»* s'enthousiasme le «Monsieur Bruit» de l'**Edition Spéciale**, Ben Burtt. *«Nous avons également ajouté des basses fréquences qui vous secouent littéralement durant les scènes d'explosion et lorsque les vaisseaux se dirigent vers le public».* Un feu d'artifice de décibels à déconseiller aux tympans sensibles. ■ ■ ■


■ *En restaurant* ***La Guerre des Etoiles****, George Lucas a commis deux erreurs. Sauras-tu les trouver ?* ■



■ *Cloud City : quand la synthèse remplace le matte painting* (**L'Empire Contre-attaque**) ■

■ ■ ■ Une fois les problèmes d'image et de son réglés pour répondre aux exigences du public d'aujourd'hui, George Lucas s'attelle à la tâche la plus excitante et la plus révolutionnaire de l'entreprise : non seulement il réintègre des scènes inachevées dans le métrage de **La Guerre des Etoiles**, mais surtout il corrige sa trilogie comme on corrigerait une copie. *«George a créé* ILM *pour pouvoir réaliser les effets visuels de* **La Guerre des Etoiles**. *Et aujourd'hui, après tous ces films extraordinaires sur lesquels a travaillé la compagnie, la nouvelle technologie développée depuis par* ILM *sert... au film original»*, ironise Rick McCallum. Dans l'**Edition Spéciale** de la trilogie, les ordinateurs, les logiciels d'*Industrial Light and Magic*, sous la direction de Dennis Muren, lauréat de plusieurs Oscars, interviennent directement sur les scènes de la version originale, sans jamais en modifier ni la durée, ni le montage. *«Le vrai défi fut d'inclure nos éléments de synthèse dans les images tournées par George Lucas vingt ans plus tôt, d'améliorer le film mais pas de le dénaturer»*, explique le superviseur des images de synthèse John Berton. Sachant, par exemple, que Lucas avait tendu des bas sur l'objectif de la caméra pour filtrer le soleil tunisien et éviter la surexposition, on imagine que les responsables d'*ILM* ont dû faire preuve de patience pour retrouver la lumière et la texture exactes de ces prises. Les corrections majeures de **La Guerre des Etoiles** portent sur l'entrée dans Mos Eiley. *«Il a fallu beaucoup de travail pour améliorer cette scène»* se souvient George Lucas. *«Il y a vingt ans, je n'ai pas pu faire de la ville le spatioport fourmillant d'activité que je souhaitais. Je n'avais à ma disposition qu'une demi rue pour tourner, et aucun véritable effet, pas de peinture sur verre pour faire illusion. A présent, on se déplace dans la ville, on se rend compte de ses vastes dimensions, qu'il s'agit d'un véritable spatioport... Cela permet une approche tout à fait nouvelle de la scène»*. Pour gonfler cette bourgade égarée en plein désert en imposant complexe urbain, les ordinateurs d'*ILM* ajoutent dans le plan nombre de bâtiments, créatures, androïdes et autres citoyens extravagants. De même, le vol sur coussin d'air du Landspeeder de Luke Skywalker devient plus fluide après retouche digitale masquant les effets artisanaux d'il y a vingt ans. D'autres séquences de **La Guerre des Etoiles** subissent le même traitement : le désert de Tatooine est habité par des gros lézards désormais mobiles, les Dewbacks ; on comprend mieux pourquoi et comment Han Solo abat froidement Greedo dans la scène de la Cantine ; et l'affrontement final dans l'espace voit les croiseurs se multiplier comme des petits pains, pulvérisant les vaisseaux de l'Empire grâce à leur tout nouveau rayon laser digital.

L'Empire Contre-attaque, le meilleur film de la trilogie, nécessite forcément moins de corrections. Elles consistent en majeure partie à rectifier les transparences, à masquer totalement les contours des blindés de l'Empire et des vaisseaux de la Rébellion, lors de la bataille d'ouverture sur Hoth, la planète enneigée. Selon le même procédé discret, le Wampa, cette vilaine peluche blanche hantant la grotte des glaces, devient plus féroce grâce à quelques expressions faciales de synthèse plaquées sur les plans originaux. Seule modification de taille, Cloud City, la ville en apesanteur où habite Lando Calrissian. Peinture sur verre très laborieuse, sans aucun relief, dans la version originale, Cloud City est recréée en trois dimensions dans l'**Edition Spéciale** par le biais des ordinateurs. *«Nous avons ajouté des fenêtres dans plusieurs des salles élaborées du palais de Lando»*, explique le superviseur des effets visuels Dave Carson. *«Grâce aux modifications que nous avons apportées, on perçoit beaucoup mieux l'existence de la ville. On a davantage l'impression que les personnages se trouvent au cœur d'une cité»*.
Sur **Le Retour du Jedi**, George Lucas et les techniciens d'*ILM* se laissent légèrement aller : ils injectent dans l'**Edition Spéciale** une scène totalement inédite, tournée pour l'occasion. Dans le palais de Jabba the Hut, sorte de cour des miracles extraterrestre, des musiciens et des chanteurs mijotent un blues sur lequel l'assistance se trémousse. Une séquence de «musical» filmée à la fois en prises de vues réelles et en images de synthèse. Détail : Femi Taylor, interprète de Oola, l'esclave eurasienne à peau grise, est appelée pour reprendre son rôle, quatorze ans après sa prestation dans **Le Retour du Jedi** !
Les logiciels d'*ILM* s'occupent également du Sarlaac, le monstre glouton attendant dans un puits de sable que Luke, Leia et Han Solo fas-



■ *L'entrée dans Mos Eiley, une bourgade transformée en spatioport par l'ajout de décors et de personnages digitaux* (**La Guerre des Etoiles**) ■

LA CURE DE JOUVENCE DE JABBA



■ Han Solo (Harrison Ford) et le gros Jabba dans une scène de **La Guerre des Etoiles** réintégrée par George Lucas ■

Présent dans **Le Retour du Jedi**, la gargantuesque limace Jabba the Hut devait à l'origine apparaître dès **La Guerre des Etoiles**, pour une scène le montrant en compagnie de Han Solo. En 1976, George Lucas tourna cette séquence avec Harrison Ford et un acteur, censé être ultérieurement remplacé par une animation image par image, dans le rôle du monstre. Mais la pénurie de temps et d'argent contraignit Lucas à abandonner cette rencontre à la table de montage. *«J'ai vraiment voulu revenir à cette scène»*, explique Lucas, *«parce qu'elle a une profonde signification pour expliquer ce qui arrive à Han Solo à la fin du film et dans* ***L'Empire Contre-attaque*** *et* ***Le Retour du Jedi****. Je désirais relier le premier film à ses suites, de la façon dont cela avait été prévu au départ»*. Ayant bien sûr précieusement gardé ces chutes, Lucas les fournit à *ILM* qui substitue à l'acteur un Jabba the Hut entièrement conçu en images de synthèse. Pour que cette (re)création s'intègre harmonieusement dans la trilogie, Jabba est légèrement rajeuni, et tient davantage du bébé précocement libidineux que du vieux pervers-pépère que l'on connaît.

A l'exception des dialogues d'Harrison Ford, tout l'environnement sonore de la scène doit être inventer. A commencer par la voix de Jabba, remplaçant celle de l'acteur-doublure. *«Nous nous sommes beaucoup amusés en créant la nouvelle voix de Jabba et ce son unique»*, raconte l'ingénieur du son Ben Burtt. *«J'étais sur le plateau de bruitages, et j'ai rempli une poubelle de serviettes mouillées, avec lesquelles j'ai produit un son glissant, poisseux, pour les déplacements de Jabba quand il rampe et gesticule en parlant avec Han Solo»*. Animé mécaniquement sur les plateaux, ou généré entièrement par ordinateur, Jabba the Hut reste donc bien une créature tout à fait répugnante !

■ V.G. ■

sent un faux pas. *«Dans la version originale, on ne voit que très peu la créature»*, dixit Dave Carson. *«Nous avons renforcé son aspect repoussant en le dotant de nouveaux tentacules et d'un bec au fonds du puits dans toutes les prises où il apparaît. Cela rend la scène encore plus forte, encore plus effrayante»*. Quant au final où la Rébellion fête avec les Ewoks la destruction de l'Etoile de la Mort, il s'étend désormais sur Tatooine, Cloud City et Coruscant.

Une célébration interplanétaire concluant donc une trilogie revisitée selon des principes aussi excitants qu'inquiétants. Car avec son **Edition Spéciale**, George Lucas fait entrer le cinéma dans l'ère de la perfection à portée de main, où il ne s'agit plus pour un réalisateur d'imposer, via un «director's cut» par exemple, sa version de l'œuvre face au charcutage d'un producteur ou d'un distributeur. Par son travail sur la trilogie, Lucas touche en fait directement à l'intégrité artistique et technique des films, les coupant de l'époque à laquelle ils ont été réalisés. On sait que le cinéma est un art impur, le plus commerçant des arts (ce qui fait aussi sa beauté). On imagine grosso modo les applications possibles de cette technique sur des classiques amputés ou massacrés au montage, où la volonté du metteur en scène serait enfin respectée. Mais on imagine également le **King Kong** de 1933 colorisé, avec un singe en images de synthèse, des voix et des dialogues adaptés aux années 90, des scènes de comédie additionnelles... Aaargh...

Sachant que l'expérience tentée en 1984 par Giorgio Moroder sur le **Metropolis** de Fritz Lang (colorisation et «score» disco) n'a pas connu de suite, on espère que cette **Edition Spéciale** restera une récréation technico-commerciale dans la carrière de George Lucas et qu'il reviendra rapidement au cinéma, au vrai. A commencer par le premier épisode de la saga, prévu en 1999.

■ Vincent GUIGNEBERT ■

(1) *«Tourner un film est pour moi une expérience terriblement douloureuse, une véritable torture. Dès que je réalise, ça me rend malade, je tousse, je suis enrhumé... Je n'ai jamais su si c'était psychosomatique ou pas»*, avouait George Lucas au *New York Times* après la sortie de **La Guerre des Etoiles** !

Sortie en salle de l'**Edition Spéciale**
19 mars 1997 : **La Guerre des Etoiles**
9 avril 1997 : **L'Empire Contre-attaque**
23 avril 1997 : **Le Retour du Jedi**



■ Un Stormtrooper chevauche un Dewback dans le désert de Tatooine (**La Guerre des Etoiles**) ■

Rencontre avec l'homme grâce auquel le fantastique est devenu la coqueluche de la télévision...



■ Duane Barry : une manifestation du troisième type qui n'a rien à voir avec les gentils aliens de Steven Spielberg ■

AUX FRONTIERES DU REEL

Les quatre vérités de CHRIS CARTER

Avant AUX FRONTIÈRES DU RÉEL, il n'était qu'un inconnu, un des anonymes qui bossent dans les clapiers des sociétés de production TV. Un type a priori condamné à une carrière sans relief. La trentaine bien entamée, Chris Carter n'avait effectivement pas particulièrement brillé dans les secteurs où il avait roulé sa bosse. A moins de considérer que la rédaction en chef d'un magazine de surf constitue le sommet de la réussite ! Parce que sevré aux séries fantastiques et de science-fiction des sixties et seventies, parce que doué d'un imaginaire effervescent, Chris Carter crée un beau jour X-FILES, alias AUX FRONTIÈRES DU RÉEL. Une idée qui ne rencontre guère d'obstacles pour prendre l'aspect d'une série. La télévision américaine, grande consommatrice de programmes, demande de la matière première. De l'eau, il en faut pour que le moulin tourne. Même recyclée, même croupie. Qu'importe, pourvu que chaque épisode fasse 45 ou 50 minutes. Si ça ne fonctionne pas dans les normes, un autre prétendant se jettera sur le créneau horaire. Quatre ans après, Dana Scully et Fox Mulder sont toujours là, solidement installés au sommet de l'audimat par un Chris Carter encore surpris de sa longévité.



■ *Chris Carter* ■

Lorsqu'en 1992, vous avez imaginé les grandes lignes d'*Aux Frontières du Réel*, vous doutiez-vous de l'ampleur du succès à venir ?

Bien sûr que je savais qu'**Aux Frontières du Réel** allait obtenir un succès phénoménal à travers le monde ! Bien sûr que je savais que j'allais me remplir les poches ! (*rires*) Non, plus sérieusement, j'étais très loin de soupçonner ce triomphe. A l'origine d'**Aux Frontières du Réel**, il y a ma fascination pour les films de genre, les séries fantastiques. Dans les années 70, je portais un véritable culte aux *Envahisseurs*, à la *Quatrième Dimension*, à *Au-Delà du Réel*... Toutes ces séries m'ont considérablement influencé, *The Night Stalker* tout particulièrement. *The Night Stalker* et son détective convaincu de l'existence des vampires et d'autres monstres stimulaient mon imagination. Bien qu'aujourd'hui je sois totalement incapable d'en raconter un épisode, je reste sur cette impression : cette série me faisait vraiment peur quand je n'étais pas plus haut que trois pommes. Je pense que c'est justement à cette époque que l'idée d'**Aux Frontières du Réel** commença à germer en moi. Je l'ignorais encore. Voici un peu plus de huit ans aujourd'hui, les choses ont pris forme plus sérieusement. J'ai donc imaginé ces deux agents du FBI enquêtant sur des affaires occultes, liées aux extraterrestres et à certains phénomènes paranormaux. Une idée, cela ne suffit pas. Il faut savoir l'exploiter, lui donner forme. A ce moment-là, je n'étais pas fichu de pondre un scénario intéressant, intriguant. Rien de consistant ne sortait de ma tête. A vrai dire, je passais le plus clair de mon temps à surfer sur les vagues du Pacifique. Je me suis dit que j'avais largement profité de ce sport, qu'il était enfin temps de passer aux choses sérieuses. J'ai rangé ma planche de surf, ma combinaison au vestiaire pour me consacrer à l'écriture du pilote d'*Aux Frontières du Réel*. Je n'ai rencontré aucune difficulté à vendre mon concept à la branche TV de la *20th Century Fox*. Aujourd'hui, *Fox Cinema* m'encourage à boucler au plus vite le scénario de la version grand écran d'*Aux Frontières du Réel*. Une pression énorme. J'y résiste de mon mieux car je ne tiens pas à ce que mon film connaisse le sort de *Twin Peaks*. Partir d'une popularité si forte à la télévision pour arriver à une aussi faible audience au cinéma, quel douloureux échec !

Difficile de croire que la popularité incroyable de la série soit le fait du hasard, un accident...

Je n'ai rien planifié du tout, sinon que la série ne dépassera pas les cinq saisons, et que le film à venir fera la lumière sur les zones d'ombre. Que ce soit aux Etats-Unis, ■ ■ ■

■ ■ ■ en Asie, en Europe, tout le monde m'en demande toujours plus. Même en Roumanie ! En fait, je mène une existence qui n'a plus rien à voir avec celle des autres créateurs de séries TV. Généralement, lorsque vous travaillez pour ces programmes, vous n'êtes absolument pas en contact avec le public. Vous travaillez seul ou en compagnie de quelques collaborateurs. Voilà tout. Moi, je suis la personne la plus exposée dans ce métier. Peut-être qu'une partie du succès d'*Aux Frontières du Réel* provient de mon expérience ultérieure à la télévision. Mes trois années d'expérience chez *Disney*, à l'élaboration de nouvelles séries, m'ont probablement été bénéfiques. Dans ce cadre, vous aiguisez votre instinct, vous le développez. Vous apprenez à faire la différence entre ce qui fonctionne ou pas. Vous savez comment une séquence fonctionnera, comment un comédien doit réciter ses dialogues, comment il doit bouger face à la caméra... Inconsciemment, vous cultivez une sorte de sixième sens pour cette pratique. Vous apprenez à savoir. De plus, si vous êtes atteint du virus de la dramaturgie, vous commencez à ériger la charpente de scénario, à construire des récits, qualité dont vous ne soupçonniez pas l'existence jusque là. En fait, *Aux Frontières du Réel* est né de mon intérêt pour le fantastique pour l'inspiration, et de mon expérience professionnelle à la télévision pour la mise en forme.



■ *Mulder dans un mini-goulag perdu dans la forêt sibérienne (Tunguska)* ■

Comment se répercute la série sur vous, en tant qu'homme ? L'influence sur votre personnalité a-t-elle été bénéfique ?

Aux Frontières du Réel a, d'emblée, bouleversé mon existence. D'un coup, je n'ai plus eu de vie privée, de vie de famille. L'intégralité de mon temps était consacrée à Scully et Mulder. J'ai ainsi perdu des amis. J'ai dû modifier mon attitude à l'encontre des gens. Je ne suis pas d'un naturel dur, mais j'ai dû virer certaines personnes, en engueuler d'autres. Une série comme *Aux Frontières du Réel* change un homme. A dire vrai, j'ai immédiatement placé la barre très haute. Je ne manifestais pas le désir de produire une série standard, inodore, incolore, sans saveur. Je tenais à un programme qui puisse rivaliser avec le cinéma, ce qui demande des efforts autrement plus probants qu'une série ordinaire, qu'un soap-opera. Je tenais à ce que chaque épisode d'*Aux Frontières du Réel* soit un petit film à lui seul. En fervent admirateur de Brian De Palma, Martin Scorsese et Francis Coppola, je ne pouvais décemment pas me satisfaire d'une réalisation conventionnelle. J'ai en quelque sorte pris exemple sur **Raging Bull** de Scorsese, un film que j'ai revu un nombre incalculable de fois. Quelque chose de sombre, brutal et réaliste : j'adore cette façon de concevoir l'art cinématographique. Une référence pareille ne vous autorise pas à la médiocrité. Cela me donne bonne conscience lorsque je serine mes collaborateurs, lorsque je leur tape sur le système. Mais je suis ainsi ; je veux toucher au plus près de la perfection. Je veux être parfait. Je veux savoir si l'histoire est la meilleure que nous pouvons écrire, s'il s'agit de la meilleure façon de la raconter, si c'est la meilleure façon de la mettre en scène, si les comédiens correspondent étroitement à leur rôle... Tout cela ne facilite pas la vie, aux autres et à moi, mais permet à *Aux Frontières du Réel* de conserver un haut niveau de qualité. Je dois également veiller à préserver mon énergie intacte. Tellement de créateurs, de producteurs sont partis sur les chapeaux de roue pour, ensuite, se fatiguer et abandonner tout intérêt pour leur série.

■ *Dana Scully (Gillian Anderson) : médecin reconverti désigné à la surveillance du turbulent Fox Mulder* ■

En France, le Front National prétend que certaines thèses défendues par *Aux Frontières du Réel* font également partie de son programme, notamment le mystère autour de ce qui se déroule dans les hautes sphères du pouvoir. Comment réagissez-vous ?

C'est absolument intolérable. De quel droit ces gens-là s'approprient-ils *Aux Frontières du Réel* ? Je ne connais pas le code civil français mais la loi américaine ne permettrait pas que l'on récupère ainsi une œuvre, que ce soit une série ou un film, sans l'aval de son créateur. Que l'extrême droite prenne à son actif le contenu d'*Aux Frontières du Réel* me révolte au plus haut point. Il faudrait vraiment que le service juridique de *20th Century Fox* se penche très sérieusement sur cette affaire. Je ne peux décemment pas fermer les yeux sur ce point. Je serais réellement contrarié que des gens viennent à voter Front National par l'intermédiaire d'*Aux Frontières du Réel*.

Actuellement, les copies d'*Aux Frontières du Réel* pullulent sur les écrans de télévision. Cela ne vous irrite-t-il pas d'être l'objet de tant de plagiats ?

Même David Hasselhoff essaie de donner à ***Alerte à Malibu*** un petit côté ***Aux Frontières du Réel***. D'autant plus curieux qu'il critique ouvertement ma série en prétendant qu'elle manque cruellement d'action et que ses personnages n'y font que causer ! C'est exactement ce que je reproche à ***Alerte à Malibu*** ! Beaucoup de blabla et rien de bien intéressant sur les plages. Je répondrais à Mr. Hasselhoff en lui disant que si nos protagonistes parlent, c'est parce qu'ils ont quelque chose à dire. Il faut bien que ce soit le cas, sinon comment expliqueriez-vous la complexité des intrigues ? Je n'ose pas imaginer un épisode d'***Aux Frontières du Réel*** essentiellement composé d'action. Il serait impossible d'y comprendre quoi que ce soit ! Quant à savoir si je vois d'un sale œil les séries fantastiques qui débarquent actuellement et qui ressemblent un peu à ***Aux Frontières du Réel***, je répondrai par NON. J'admets que j'ai relancé le genre, que j'ai pris une certaine direction et que d'autres me suivent, mais le fantastique, la science-fiction ne m'ont pas attendu. Heureusement d'ailleurs ! Sinon, je ne serais pas là aujourd'hui. De toute manière, tout fonctionne par cycle. Actuellement, c'est le surnaturel qui rallie tous les suffrages, mais le polar, le western ont également été les chouchous des téléspectateurs. Et ceux-ci y reviendront probablement dans un proche avenir.

A travers la presque totalité des épisodes d'*Aux Frontières du Réel*, on devine que les hommes politiques ne vous inspirent pas une confiance aveugle, que vous les soupçonnez même de graves compromissions, d'alliances souterraines...

J'étais adolescent lorsqu'est survenue l'affaire du Watergate, cette histoire de micros placés par les services secrets, sur ordre de Richard Nixon, chez les Démocrates. Jusque là, comme l'immense majorité des Américains, j'avais confiance dans les institutions, dans le gouvernement. La révélation des magouilles de Nixon m'a fichu un choc. Tous les gens de ma génération ont été marqués par cet épisode de l'histoire des Etats-Unis, particulièrement ceux qui étaient alors au stade de l'adolescence. Aujourd'hui, nous sommes viscéralement incapables d'accorder la moindre confiance à ceux qui tiennent les rênes. Je suis devenu un véritable paranoïaque. ***Aux Frontières du Réel*** le reflète bien, non ? La série reflète également ma méfiance envers la bureaucratie. Cela m'intrigue toujours de constater à quel point l'appareil d'Etat, les services peuvent s'auto-paralyser. Au départ pourtant, la bureaucratie avait pour vocation de faciliter l'existence, les démarches administratives. Mais c'est tout le contraire qui se produit encore aujourd'hui ; elle emprisonne le citoyen. Elle prend possession de ce citoyen, de l'individu au point de le contrôler, de tout compliquer. Je suis tout particulièrement intéressé par les abus qu'amène le pouvoir, la corruption et tout ce qu'on nous cache.

■ *Fox Mulder (David Duchovny) : agent du FBI, fin limier, ufologue et empêcheur de tourner en rond* ■



■ *Scully appelée à comparaître devant une commission d'enquête sous influence (Tunguska)* ■

En fait, vous dénoncez des individus qui, en toute impunité, commettent le mal...

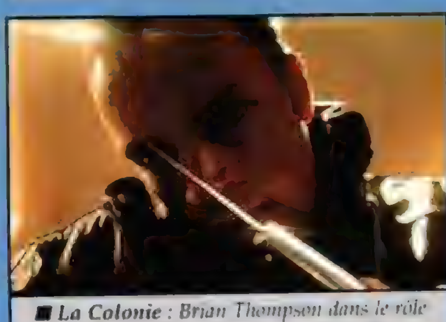
Qu'est-ce que le mal ? Il adopte différentes formes. Dans ***Aux Frontières du Réel*** et dans ***Millennium***, ces formes sont différentes l'une de l'autre. Dans ***X-Files***, le mal est très souvent extérieur à l'espèce humaine, à notre planète. Il provient de l'au-delà, d'ailleurs. Il nous agresse. Dans ***Millennium***, je montre un autre aspect du mal, plus intimement lié à nous tous. Le mal naît d'un conflit intérieur, d'un état de grande confusion, de chocs psychologiques passés qui se traduisent plus tard par des phobies criminelles. Il s'agit là de l'une des différences essentielles entre les deux séries. On ne peut les confondre. Et jamais vous ne trouverez d'extraterrestres dans ***Millennium***. Les extraterrestres, c'est l'exclusivité d'***Aux Frontières du Réel***.

***Aux Frontières du Réel* franchit actuellement le cap des cent épisodes. Pourtant, vous ne semblez pas encore avoir touché le fond du réservoir d'idées ! D'où vient cette si fertile imagination ?**

Je ne sais vraiment pas. Disons que je suis quelqu'un de curieux, qui lit beaucoup de journaux, qui se tient au courant, qui se documente à fond sur des sujets ■ ■ ■

■ ■ ■ aussi différents que les progrès scientifiques, les guerres, les énigmes criminelles. En fait, je me comporte comme une gigantesque antenne parabolique ; je capte l'inspiration de partout. Ensuite, l'essentiel est de canaliser, d'organiser les idées. Dès que je suis devant mon ordinateur, tout coule de source. Je crois que les choses se mettent en place d'elles-mêmes, que l'imaginaire puise un peu partout. Dans les rêves notamment. Et dans le souvenir des quelques aventures remontant à l'enfance. A ce titre, je me souviens encore qu'à l'âge de huit ans, mon père m'a flanqué une sacré frousse. Ce jour-là, à Bellflower en Californie, je suis rentré très tard à la maison, bien après l'heure du dîner. Mes parents étaient évidemment morts d'angoisse. Mon père, pour que cela me serve de leçon, m'a traîné dans la rue alors que je tenais encore mon assiette. Il m'a ordonné de m'asseoir là, en plein milieu de la chaussée et de finir mon repas. Remarquez, il n'y avait guère de chance pour qu'un véhicule me fauche dans la mesure où nous habitions une impasse. De plus, je me trouvais sur une bouche d'égout, et cela n'a rien fait pour me rassurer. Je n'ai jamais compris pourquoi mon père a préféré cette punition saugrenue à une bonne fessée. Mais l'expérience m'a condisérablement marqué. Peut-être devrais-je l'intégrer à un épisode d'*Aux Frontières du Réel* ? Beaucoup d'épisodes découlent de choses qui me font peur. **L'Hôte** par exemple. Si j'ai écrit cette histoire, c'est parce qu'enfant, j'avais une peur bleue des toilettes portables, qu'on branche n'importe où. Adulte, j'ai encore peur de tout ce que recèle l'océan, de ce qui se cache dans les profondeurs. J'ai aussi peur de la souffrance, des contractions d'une douleur terrible, des morts violentes... Mais je ne suis pas seul à bord d'*Aux Frontières du Réel*. C'est aussi une entreprise collective dont la réussite dépend des idées apportées par toutes les personnes impliquées. Elles sont les bienvenues même si j'ai toujours le dernier mot. Je ne suis pas un tyran ; je dois simplement veiller à ce que les histoires ne dévient pas de la ligne directrice.


■ ***Autosuggestion*** *: un nouveau cas de combustion spontanée* ■


■ ***La Colonie*** *: Brian Thompson dans le rôle d'un véritable Terminator alien* ■

En voyant avec quel sérieux vous traitez des phénomènes les plus bizarres, on peut penser que vous croyez aux extraterrestres, aux fantômes, aux manifestations de l'au-delà...

Il y a une différence notable entre «je crois» et «je veux croire». A l'image de Mulder, je veux croire. Dire «je crois» implique que vous êtes crédule, que vous prenez tout pour argent comptant. Que vous croyez aveuglément à tout, sans jamais faire fonctionner votre intellect. Si vous réfléchissez, si vous êtes sujet au doute et au scepticisme, les certitudes viennent difficilement. C'est valable pour l'existence des extraterrestres et la foi. Je me décris souvent comme un athée en quête d'une expérience religieuse. Dans ce sens, je veux croire en quelque chose ! Si je porte tant d'intérêt aux visiteurs en provenance d'une autre galaxie, ce n'est pas non plus parce que je suis prêt à avaler des couleuvres. Les études très sérieuses de John Mack, un chercheur de Harvard, m'ont influencé, littéralement fasciné. De manière très scientifique, John Mack a analysé tous les témoignages de ces gens prétendant avoir été kidnappés par des extraterrestres. Ses méthodes d'investigation, d'une rigueur absolue, m'ont indiqué le chemin à suivre dans l'élaboration d'***Aux Frontières du Réel***, dans l'exploration du paranormal. Si Scully et Mulder sont crédibles auprès des téléspectateurs, c'est justement parce que nous avons pris au sérieux les phénomènes inexpliqués, que nous les avons abordés avec autant de scepticisme que des chercheurs, en envisageant toutes les possibilités, toutes les réponses. J'ai rassemblé une documentation énorme sur les extraterrestres, les ovnis, sur le FBI même. Sur ce dernier point, mes renseignements ne proviennent que rarement d'informateurs internes. J'ai tout appris, ou presque, en piochant à droite et à gauche !

■ Propos recueillis et traduits par **Emmanuel ITIER** ■

■ *Mulder face à l'objet de toutes ses obsessions, un OVNI dont le gouvernement nie farouchement l'existence (**Gorge Profonde**)* ■

DU PÉTROLE ET DES IDÉES

Quatre nouveaux épisodes d'AUX FRONTIÈRES DU RÉEL, des troisième et quatrième saisons, pour en savoir un peu plus sur la présence des extraterrestres ici bas. Un peu plus mais pas tout...



■ *L'alien liquide s'évade du corps où il avait élu domicile* (**L'Epave**) ■

Chris Carter n'est pas homme à se conformer aux règles d'usage. Ses extraterrestres, il les veut différents des humanoïdes traditionnels, des formes classiques. Pourquoi ne se présenteraient-ils pas sous l'aspect liquide d'une petite flaque de pétrole ? Pourquoi ne se cacheraient-il pas à l'intérieur de roches ? Le danger n'en est que plus grand. L'extraterrestre s'introduit à loisir dans les corps humains qu'il contrôle à loisir. Le locataire indésirable change de victime dès qu'il a besoin d'une nouvelle enveloppe. Le liquide s'écoule par la bouche, les orbites, les oreilles et attend un prochain hôte. Il possède également la propriété d'irradier mortellement ceux qui lui compliquent la vie. Des radiations mille fois supérieures aux retombées de la bombe atomique sur Hiroshima. Il possède également la capacité de maintenir en vie celui qui aurait dû mourir depuis une cinquantaine d'années. Un pilote enfermé dans le cockpit de son chasseur à plusieurs centaines de mètres sous les eaux du Pacifique par exemple. C'est ce que découvre Gauthier, scaphandrier du navire français Piper Maru dont l'équipage disparaît dans des circonstances aussi cruelles que celui du submersible Zeus Faber, envoyé repêcher une bombe atomique peu après le crash de l'appareil. Survivre dans des conditions aussi extrêmes ? Impossible, à moins d'abriter ce parasite. La découverte ne prête cependant pas à l'optimisme. D'un corps à l'autre, l'hôte indétectable voyage à l'œil. Jusqu'à Alex Krycek, transfuge du FBI recherché assidûment par Scully, parce qu'il aurait tué sa sœur, et Mulder, puisqu'il aurait abattu son père.
L'opacité et le double-jeu comptant parmi les spécialités de Krycek, les clefs de l'énigme paraissent hors de portée. Krycek ne serait lui-même qu'un rouage dans un complot dont les ramifications s'étendent jusqu'aux salons cossus de la Maison Blanche. De bonne ou de mauvaise foi, il suit Mulder en Russie, dans les profondeurs de la Sibérie, à Tunguska, là où au début du siècle une prétendue comète rasa 2000 m2 de forêt. C'est du moins la version officielle, une manière prudente d'écarter les curieux. Curieux, Mulder l'est assurément au point de s'introduire dans une zone interdite protégée par des barbelés et une milice montée. Un véritable goulag dont les prisonniers, quand ils ne cassent pas du caillou, subissent le sort des animaux de laboratoire. Drogué et immobilisé, il voit une matière huileuse leur couler dans la bouche, le fameux Cancer Noir, l'extraterrestre du Piper Maru. Pendant que Krycek fraternise avec les geôliers, Mulder endure ce calvaire. Juste avant de s'évader au volant d'un camion, son compatriote dans la benne.

En quatre épisodes, deux par cassette, **L'Epave** et **Tunguska** enrichissent la mythologie *X-Files* de personnages comme Jerri Kallenchuk, une spécialiste du recel juteux des informations convoitées par les gouvernements. Comme cet ex-agent du FBI, contraint de reprendre du service afin, notamment, d'éliminer les pensionnaires d'une maison de retraite. Comme également le patron du goulag, un tortionnaire chauve qui évoque irrésistiblement les savants nazis. Comme les hommes de ce groupuscule d'extrême droite où se réfugie Krycek, miraculeusement échappé d'un silo nucléaire... De nouveaux protagonistes qui sont autant de pièces à un puzzle dont nombre d'éléments manquent encore. Mais quelques rayons de lumière commencent à percer le mur de la conspiration. L'Homme à la Cigarette et son supérieur trépignent de ne pouvoir arrêter Mulder et Scully, de ne plus pouvoir manœuvrer Skinner à leur guise. Skinner lui-même contrarié par la police depuis qu'un homme s'est jeté du balcon de son domicile...
Directement liés, **L'Epave** et **Tunguska** apportent la preuve (en avions-nous encore besoin ?) de la puissance de l'inspiration des scénaristes et réalisateurs d'*Aux Frontières du Réel*, sous la tutelle vigilante de Chris Carter. Les coups de théâtre succèdent aux coups de théâtre, les retournements de situation aux fausses pistes. Toutes les pistes mènent à ce salon, genre club british, où se réunissent clandestinement les cerveaux du complot, aujourd'hui menacés par la chose dont ils dissimulaient l'existence en usant de méthodes empruntées à la pègre. Passionnants, **L'Epave** et **Tunguska**, tout produits de la télévision qu'ils sont, se parent de l'étoffe des meilleurs films fantastiques.

■ M.T. ■



■ *Mulder : cobaye humain dans un pseudo goulag* (**Tunguska**) ■

PFC Vidéo et **20th Century Fox Entertainment** présentent *L'EPAVE* (épisodes **Piper Maru** de Rob Bowman & **Apocrypha** de Kim Manners) & *TUNGUSKA* (épisodes **Tunguska** de Kim Manners & **Terma** de Rob Bowman) (USA - 1995/96) avec David Duchovny - Gillian Anderson - Mitch Pileggi - William B. Davis - John Neville - Fritz Weaver - Nicholas Lea

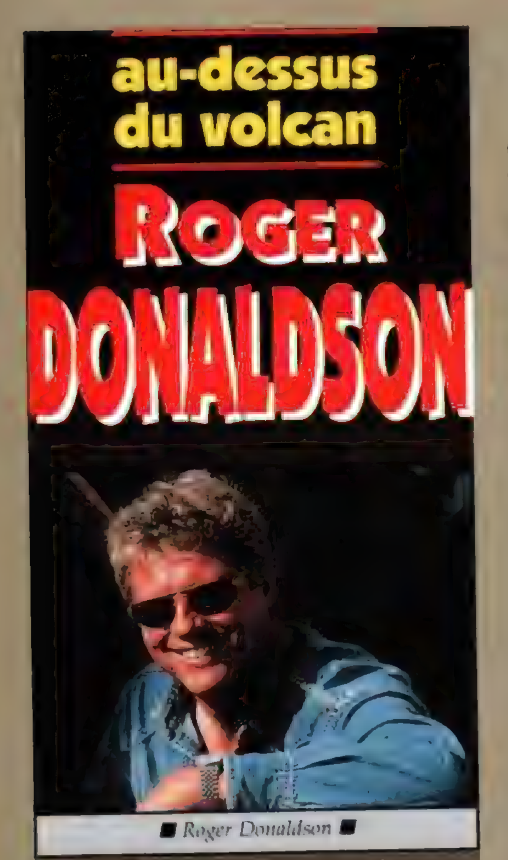
Tunguska actuellement disponible à la vente, **L'Epave** par correspondance exclusivement

Dans l'écume de TWISTER, un cas de suspense géologique à la sauce hollywoodienne...

LE PIC DE DANTE

au-dessus du volcan

ROGER DONALDSON



■ Roger Donaldson ■

Néo-zélandais, Roger Donaldson est de l'espèce des routiers hollywoodiens qui virevoltent allégrement d'un genre à l'autre, du coq à l'âne. De la science-fiction horrifique (LA MUTANTE) à la conspiration dans les hautes sphères du pouvoir (SENS UNIQUE) en passant par l'aventure maritime (LE BOUNTY à bord duquel bronze Mel Gibson), la vente de voitures (CADILLAC MAN), un remake qui ne s'imposait pas (GUET-APENS avec Kim Basinger), il mange à tous les râteliers. Généralement les plus généreux, rarement ceux qui plaident l'économie de moyens et des budgets mesquins. Mais il y a des sujets qui le passionnent plus que d'autres, la volcanologie par exemple. Une passion qui ne l'incite pas à tous les sacrifices. Pas question de jeter ses personnages dans le cratère du grand spectacle et des effets spéciaux coûte que coûte...

Qu'est-ce qui vous a motivé dans la réalisation du *Pic de Dante* ? Le désir de voir des cascades de lave en fusion déferler sur un petit bourg paisible ?

C'est tout simplement la passion des volcans qui m'a conduit à réaliser **Le Pic de Dante**. Il fut un temps, avant que je me lance dans la photographie puis le cinéma, où l'étude des roches, de l'écorce terrestre, des phénomènes géologiques, me passionnait plus que tout. A travers l'étude de cet aspect de la nature, je recherchais en fait les réponses à bien des questions que nous nous poserons encore longtemps. Je cherchais ainsi à percer les secrets de la vie. A une époque, j'étais même prêt à franchir le cap, à devenir géologue ou volcanologue. Il est vrai qu'un volcan en éruption me fascinait. Je sais que c'est un spectacle effrayant en soit, quelque chose de formidablement destructeur, mais mon regard ne pouvait s'en détacher. Finalement, une autre passion a pris le dessus au fil des années, celle du cinéma. C'était encore la meilleure façon de parcourir le monde sans prendre de grands risques. Je me suis donc mis à raconter des histoires par l'intermédiaire des films, oubliant un temps les cratères, les coulées de lave et le reste. En fait, les volcans sont venus peu après la sortie de **La Mutante**. Du fait de son succès, j'ai reçu des piles de manuscrits dont, justement, celui du **Pic de Dante**. Je l'ai aussitôt dévoré. Dès les premières pages, mon intérêt pour les volcans s'est réveillé. Au fur et à mesure que je le lisais, mes souvenirs scientifiques remontaient à la surface. Bref, j'étais obnubilé par le sujet. De plus, je recherchais à ce moment-là un projet destiné à une large audience, un film qui puisse s'adresser à toute la famille, ce qui n'est pas le cas de La Mutante. J'ai sauté sur l'occasion.

En sautant sur l'occasion, n'avez-vous pas exprimé quelques réserves ? Il est rare qu'un scénario suscite une adhésion inconditionnelle...

Le scénario original du **Pic de Dante** ne correspondait pas exactement à ce que j'attendais. Il me plaisait par ses possibilités, mais il lui manquait quelque chose de fondamental, des personnages dignes de ce nom. Dans le récit initial, l'accent portait sur la catastrophe elle-même, les effets spéciaux, la destruction de la ville et toute l'artillerie lourde d'une superproduction hollywoodienne. Si je n'avais écouté que ma passion pour la volcanologie, je n'aurais rien changé. Toutefois, en tant que conteur d'histoires, ce sont avant tout les protagonistes qui m'intéressent. J'ai donc repris le scénario du **Pic de Dante** de manière à accentuer la présence des comédiens, à étoffer la psychologie des intervenants, à exposer, explorer leurs émotions. Ce fut un boulot assez considérable car, au départ, le facteur humain n'occupait que la portion congrue de l'intrigue. Tout le travail de réécriture a porté sur ce point précis. La dimension grand spectacle avait d'ailleurs tout à y gagner. Comment voulez-vous vous passionner pour un film si vous vous fichez totalement des personnages noyés sous des torrents de magma en fusion ? De l'efficacité des effets spéciaux dépend le reste. J'insiste : **Le Pic de Dante** n'est pas seulement un parcours de montagnes russes. C'est principalement un drame humain solidement enraciné dans la réalité.



■ *Hors-d'œuvre de la catastrophe : un séisme. Le pire est encore à venir...* ■

■ *Harry Dalton (Pierce Brosnan) : un volcanologue sur la soufrière* ■

Qu'est-ce qui, selon vous, différencie le volcan du *Pic de Dante* des volcans vus au cinéma jusqu'à présent ?

Généralement, au cinéma, les volcans ne sont pas là que pour amuser la galerie. Il s'agit juste d'un prétexte à effets spéciaux ou d'un moyen parfait d'achever une aventure exotique. D'ailleurs, beaucoup de films d'aventures ou fantastiques se terminent sur une éruption. Dans **Le Pic de Dante**, nous prenons nos distances avec ces clichés ; des grondements de la terre dépendent la progression dramatique et les réactions des protagonistes. De plus, je tenais à mettre les choses au point au sujet de toutes les balivernes que le cinéma colporte au sujet des volcans. Avant même qu'il ne crache le feu, des signes avant-coureurs font leur apparition : la température de l'eau des sources voisines grimpe en flèche, des arbres meurent... Il existe de nombreux dangers en amont de l'éruption d'un volcan, des dangers dont le public n'a absolument pas conscience. Ils constituent en outre l'un des moteurs essentiels de l'action. J'ai veillé à ce que tout corresponde le plus étroitement possible à la réalité scientifique. D'ailleurs, pour éviter toute erreur ou approximation, j'ai demandé à un éminent volcanologue, Norman McLeod, de nous rappeler à l'ordre en cas de bêtise. Pour plus d'authenticité encore, nous avons visionné de nombreux documentaires. Nous avons épluché des dizaines d'ouvrages sur le sujet, étudié des photos, longuement discuté avec des géologues présents lors des dernières grandes éruptions. Je pense d'ailleurs qu'à ce niveau, **Le Pic de Dante** s'avère nettement plus crédible que **Volcano**. Une totale fantaisie ! La situation que nous décrivons ici n'est pas une simple vue de l'esprit, une fiction sans fondement. Il existe aux Etats-Unis et à travers le monde, y compris dans les régions très peuplées, des volcans inactifs. On ne peut jamais dire s'ils sont vraiment éteints. Endormis est plus proche de la vérité. Tout peut donc arriver dans un avenir plus ou moins proche. **Le Pic de Dante** vous donne une idée assez précise de ce qui risque de survenir si les autorités ne réagissent pas à temps. Un nouveau Pompéi est toujours possible.

Comment justifiez-vous le choix des comédiens ? Est-ce dû à votre volonté d'additionner James Bond et la Sarah Connor des *Terminator* à un même générique ?

Les interprètes idéaux ne sont pas imposés aussi facilement. Bien que Pierce Brosnan soit un ami de longue date, j'ai hésité à lui proposer le rôle de Harry Dalton car le personnage entretenait d'embarrassantes similitudes avec une tragédie qu'il avait vécue peu de temps auparavant. Comme Harry Dalton, Pierce a perdu sa compagne dans des circonstances très douloureuses. J'ai cependant surmonté mes appréhensions car il correspondait totalement à l'acteur recherché. En fait, au cinéma, Pierce est le héros malgré lui, un James Bond malgré lui. Il est si différent des personnages qu'il incarne, si humble, si modeste, si doux. Rien à voir avec l'image qu'il peut véhiculer. Il est l'opposé. Sa nature profonde correspond à celle d'un volcanologue, à savoir une personnalité posée qui n'attend que les circonstances les plus extrêmes pour révéler tout son potentiel héroïque. Harry Dalton n'est d'ailleurs pas un héros, plutôt un homme ordinaire qui ne baisse jamais les bras. Il forme avec Rachel Wando un très beau couple, un couple crédible. C'est la pro- ■ ■ ■



■ *Des effets spéciaux grandeur nature qui cohabitent avec les ordinateurs de Digital Domain* ■


■ Le volcanologue, madame le Maire et ses enfants : livrés à eux-mêmes entre lave, fumées toxiques, eau bouillante et éboulements ■

VULCAIN CHAGRIN

Aux Etats-Unis, on n'est plus tranquille nulle-part. Même à Dante's Peak, une localité pourtant réputée pour sa quiétude, pour l'existence paisible qu'on y mène. Le dernier bastion de la douceur de vivre, de la dolce vita. Quoi de mieux pour l'affirmer que la Fête des Pionniers où se presse toute la région ? Une ombre au tableau. Une ombre qui constitue généralement une belle carte postale : un volcan surplombe la petite ville dont les rues se remplissent aujourd'hui de touristes. La même foule inconsciente qui remplissait les plages sanglantes des **Dents de la Mer**. Harry Dalton tire la sonnette d'alarme. Selon lui, le cratère donne de préoccupants signes de vitalité. Deux tourtereaux en ont déjà fait les frais. Ils cuisent encore dans une source d'eau chaude, bouillante sous l'effet de la lave brusquement venue transformer la piscine en chaudron. Mais Harry Dalton prêche dans le désert. Même son patron ne prête pas attention à ses avertissements, certain que la tragédie qu'il a vécue cinq ans auparavant, au pied d'un volcan en Colombie, lui taraude encore les méninges. Il y a perdu sa petite amie, volcanologue comme lui. Et ce qui doit arriver arrive au bout d'une heure d'enquête scientifique, d'investigations sur le terrain. En pleine conférence, la terre gronde. Quelques secondes après, les premiers bâtiments s'écroulent. Quelques minutes plus tard, le cratère explose. Panique à Dante's Peak, promise à être rayée de la carte au même titre que Pompéi sous le feu du Vésuve. Mais les caprices de l'écorce terrestre ont tout de même des côtés positifs. S'ils anéantissent des patelins peinards, s'ils provoquent des coulées de magma, des inondations et des pluies de cendres noires, ils forment aussi un couple qui ne se serait jamais formé dans d'autres circonstances. Pas par petites annonces du *Chasseur Français* en tout cas. Le beau volcanologue, encore marqué par la disparition de son ex frappée par un projectile aérien, tombe sous le charme de Rachel Wando, Madame le Maire et mère célibataire de deux gamins héroïques. La preuve : ils piquent un véhicule pour porter secours à leur mamie. Tellement attachée à sa bicoque la vieille qu'elle est prête à y rôtir comme une volaille.

Meilleur que **Twister** mais nettement en deça de **Daylight** avec qui il partage d'ailleurs le même scénariste (Leslie Bohem), **Le Pic de Dante** ne devrait guère impressionner Haroun Tazieff. Il en a vu d'autres. Nous aussi. Effectivement, les effets spéciaux du **Pic de Dante** ne sont pas aux cratères en activité ce que **Twister** est aux tornades (aux tornades seulement, pas au cinéma). Quelques maquettes mises en miettes qui renvoient directement à **Independence Day**, quelques bidouillages infographiques qui installent une montagne là où elle ne s'est jamais dressée, quelques images impressionnantes qui ramènent une ville à l'échelle d'un jeu de cartes... Franchement, on attendait mieux, surtout que *Digital Domain*, la société d'effets spéciaux de James Cameron, se charge de la catastrophe. En partie du moins, l'essentiel étant assuré par des modélistes un rien anachroniques à l'heure des performances informatiques. Faute d'assister à l'éruption la plus spectaculaire de l'histoire du cinéma, reste toujours la trop rare, la toujours craquante Linda Hamilton. L'ex-Sarah Connor des **Terminator** ravit la vedette à Vulcain et ses fourneaux.

■ M.T. ■

UIP présente Pierce Brosnan & Linda Hamilton dans une production **Universal Pictures** *LE PIC DE DANTE* (*DANTE'S PEAK* - USA - 1996) avec Jeremy Foley - Jamie Renée Smith - Elizabeth Hoffman **photographie de** Andrjez Bartkowiak **effets spéciaux de** Digital Domain & Roy Arbogast **musique de** James Newton Howard & John Frizzell **scénario de** Leslie Bohem **produit par** Gale Anne Hurd & Joseph M. Singer **réalisé par** Roger Donaldson

2 avril 1997 **1 h 52**

(lire également preview in *Impact* 65)

■ ■ ■ ductrice Gale Anne Hurd qui a manifesté le désir de demander à Linda Hamilton de l'incarner. Elles avaient travaillé ensemble sur les deux **Terminator**. Voilà justement pourquoi je voyais plutôt d'un mauvais œil sa présence. Au début du moins. Avant de la rencontrer, je voyais en Linda Hamilton le prototype de la macho-woman, de la femme-guerrière qui passe le plus clair de son temps à montrer aux hommes qu'elle en a elle aussi dans le pantalon. Elle était a priori trop forte, trop dominante pour rentrer dans la peau de Rachel Wando. Mais les choses se sont rapidement arrangées. En une seule lecture en compagnie de Pierce Brosnan, Linda Hamilton m'a bluffé. Tout son côté tendre, vulnérable, s'est exprimé en quelques lignes de dialogue.

Les effets spéciaux sont finalement assez discrets dans votre film. Comment les avez-vous abordés ?

Disons que je ne me suis pas laissé impressionner. Après **La Mutante**, cela aurait d'ailleurs été difficile ! Les effets spéciaux ne sont que des effets spéciaux, même si **Le Pic de Dante** leur doit beaucoup. Il ne s'agit que de longues heures de calcul afin de placer notre volcan synthétique au bon endroit, de veiller à son authenticité à l'écran. Non, ce volcan est une leurre, le produit des logiciels de *Digital Domain*. Si nous avons choisi de le fabriquer de toute pièce, c'est justement pour gagner encore en crédibilité. Nous aurions très bien pu tourner le film au pied d'un cratère, même émoussé par les intempéries et l'écoulement du temps. Mais, techniquement, cela aurait posé des problèmes difficiles à surmonter. La superposition entre les effets spéciaux et ce qui constitue la réalité aurait demandé un travail nettement plus long, plus coûteux. Il aurait fallu gommer digitalement les différences de couleurs, de textures de la pellicule, créer des ombres et des tas de détails, indispensables pour que le spectateur ne décèle pas la supercherie. En optant pour un cratère intégralement infographique, nous nous sommes considérablement simplifiés la vie. De plus, la course contre Volcano ne nous autorisait pas à des délais pareils.

Avez-vous le sentiment que *Le Pic de Dante* s'inscrive dans la catégorie du cinéma catastrophe hérité des seventies ?

Les films catastrophe des années 70 ne m'ont pas plus inspiré que des exemples récents comme **Twister**. Je ne suis d'ailleurs pas un grand fan du genre dans la mesure où je n'ai pas vu la plupart des films. Pour ce que je sais, ce type de cinéma mise tout sur les effets spéciaux, le spectacle de la destruction et les poncifs. **Le Pic de Dante** ne rentre pas dans cette catégorie. Ce n'était pas non plus dans mes intentions de faire plus impressionnant, plus fort. La surenchère, ce n'est pas mon truc. Si j'avais ressenti le besoin de réaliser un film destiné à écraser tous les précédents par son gigantisme, je m'y serais pris différemment. Les personnages n'auraient été que des pantins. C'est justement ce que j'ai voulu éviter à tout prix. Je tenais d'abord à raconter une histoire bien ficelée entre un homme et une femme et, seulement ensuite, à employer les grands moyens pour donner du relief au regain d'activité du volcan. Plus que de demander aux techniciens de *Digital Domain* de surcharger le film d'effets optiques, d'explosions et tutti quanti, je préfère suivre une love-story, voir aboutir une rencontre. Plus stimulant pour un cinéaste. Pour les comédiens également : ils ne sont pas sacrifiés sur l'autel du spectacle à tout prix. Pour en revenir à votre question, disons que **Le Pic de Dante** n'existe pas par rapport à un genre, mais par ma volonté de raconter une histoire qui tienne la route. Même si la mode est actuellement au film catastrophe, je ne crois pas que mon film en soit un

■ Propos recueillis et traduits par **Emmanuel ITIER** ■

■ *007 serre les dents dans un sauvetage qui tourne à l'allégresse générale* ■



■ *Rachel Wando (Linda Hamilton) et Harry Dalton : une love story sur le gril* ■

Quand le plus noble des matériaux ne débouche pas franchement sur une réussite exceptionnelle...



■ *John Smith (Bruce Willis) : au milieu du panier de crabes, il pince très fort* ■

DERNIER RECOURS

La Prohibition, deux gangs qui se tapent dessus jusqu'au génocide réciproque, une jolie maman en détresse, un saloon sordide, un shérif véreux, des sulfateuses brûlantes, un héros jouant double-jeu pour mieux planter tout le monde... Pas si héros que ça d'ailleurs le rôle de Bruce Willis dans DERNIER RECOURS. Un rôle qui succède à Toshiro Mifume et Clint Eastwood, à YOJIMBO et à POUR UNE POIGNÉE DE DOLLARS, dans le slalom entre les plus vils représentants de l'espèce humaine dépeints par le réalisateur de 48 HEURES et des GUERRIERS DE LA NUIT...

«C*'est l'un des rares scripts à la lecture duquel je me suis dit : «Ce film, je veux vraiment le faire». Il n'était pas question que je me pose des questions du genre : «Suis-je vraiment capable d'interpréter ce type ?». J'ai immédiatement signé»*. Bruce Willis ne parle pas de **Piège de Cristal**, du **Dernier Samaritain** ou de **L'Armée des 12 Singes**. Il parle de **Dernier Recours**, un titre qui risque pourtant de rester parmi les plus discrets de sa filmographie. Pourquoi le comédien flashe-t-il à ce point sur le projet ? Très facile. L'histoire a déjà fait ses preuves. Elle est simple, elle est limpide, elle est efficace, elle a servi à **Yojimbo**, alias **Le Garde du Corps**, et à **Pour une Poignée de Dollars**. Le premier ? Un classique du film de samouraï tourné par Akira Kurosawa en 1961. Le second ? Le premier grand western italien où Clint Eastwood tire sur le cigarillo en portant un poncho. Deux films en bonne place dans les encyclopédies du cinéma. Naturel que Bruce Willis s'autorise à penser que cette troisième mouture va lui aussi le combler, lui permettre d'ajouter un succès à un palmarès déjà garni et un classique à venir à sa filmographie. Malheureusement pour lui, le sort en décide autrement. Bien qu'il ronge le même os que **Yojimbo** et **Pour une Poignée de Dollars**, **Dernier Recours** aurait plutôt tendance à mordre la poussière. La valeur sûre piège la star.

Après que John Carpenter se soit un temps intéressé à ce remake de **Yojimbo**, Walter Hill l'accapare, non sans avoir demandé sa bénédiction à Akira Kurosawa en personne. Un indispensable alibi artistique. *«Je n'aurais jamais accepté ce projet si Mr. Kurosawa n'avait pas été favorable à ce qu'on en fasse une adaptation. D'ailleurs, j'ai refusé la réalisation de **Dernier Recours** à trois ou quatre reprises avant d'accepter. Je tenais impérativement à l'approbation de Mr. Kurosawa»* souligne, excessivement déférent, un cinéaste qui n'aurait pas supporté que le Maître condamne la trahison des maudits yankees de son chef-d'œuvre. *«Je tiens à insister sur ce point : **Dernier Recours** n'est pas un remake de **Yojimbo**. Il s'agit d'une adaptation»* soutient toujours Walter Hill, nourri des propos de son illustre prédécesseur.

*«**Yojimbo** parle de rivalité, d'une guerre dont les deux belligérants se valent dans l'exercice du mal. Impossible de faire le juste choix entre eux. Impossible de stopper cette lutte insensée du mal contre le mal. Voilà pourquoi le héros de **Yojimbo** est si différent de nous. Il est le seul capable de se tenir entre les deux camps, en toute neutralité, et d'arrêter ce conflit stupide»*. En quelques mots, Akira Kurosawa donne une idée précise des enjeux de la lutte du samouraï sans maître, du cow-boy errant et du gangster en fuite ; l'éradication du mal par le mal sans intervention d'un justicier tout de blanc vêtu ou d'un représentant de l'ordre boursouflé de principes.



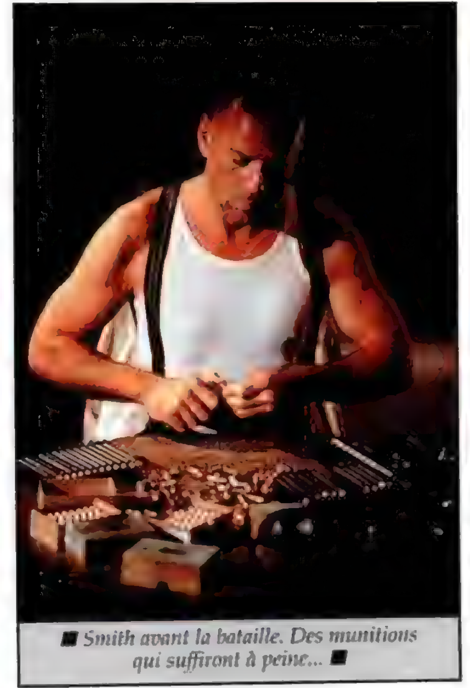
■ Walter Hill/Bruce Willis : après Kurosawa/Toshiro Mifume et Sergio Leone/Clint Eastwood ■

Mijoter **Yojimbo** à la sauce barbecue présente plusieurs possibilités. Il y a bien sûr moyen de l'adapter fidèlement, de rester dans le Japon féodal. Mais un film de samouraï à Hollywood en 1996 passerait pour un Objet Volant Non Identifié. Pourquoi pas un western lorgnant sur la copie de Sergio Leone ? Risqué car le Far West ne constitue pas une garantie au box-office. De plus, la parenté avec **Pour une Poignée de Dollars** aurait tôt fait d'appeler des comparaisons pas forcément flatteuses pour **Dernier Recours**. Quoi alors ? Les gangsters ! Depuis que Quentin Tarantino s'intéresse à leur cas, ils ont le vent en poupe auprès du public. *«Dès que quelqu'un adapte Kurosawa, il tourne un western. C'est l'option la plus évidente, la plus simple. Peut-être parce que je venais d'en faire deux, **Géronimo** et **Wild Bill**, ça m'a justement paru trop facile. J'ai préféré chercher une idée originale, à laquelle on ne pense pas immédiatement»*. Walter Hill cherche. Une quête délicate car l'histoire de **Yojimbo** ne se transplante pas n'importe où. En plein New York, à l'heure actuelle, elle ne passerait pas. *«Il fallait impérativement une époque, un endroit où l'application de la loi était quelque chose de très relatif. Toute la narration tient sur cette notion»*. Par élimination, Walter Hill sélectionne les années 30, la Prohibition. Une période où les armes causent autant que dans un western. *«De plus, l'histoire devait se situer au milieu de nulle part, dans une ville dont on s'enfuit immédiatement parce que l'ordre n'y est absolument pas assuré. Dans une ville partagée entre deux gangs rivaux. L'idée du film de gangster m'a immédiatement séduit. Toutefois, qui dit gangster dit aussi Chicago. Mais même dans une cité soumise à la violence, il existe une structure sociale, un minimum de règles. Dans ce contexte, le scénario de **Dernier Recours** ne serait pas crédible un seul instant»*.

Fort d'une implacable logique, Walter Hill installe l'intrigue de **Dernier Recours** dans le bled le plus reculé du Texas, un patelin miteux superbement ignoré par les cartes. Officiellement, Jericho n'existe pas. A moins de chercher du côté de la Jordanie, dans la Bible. Mais ce Jericho-là ■ ■ ■

■ ■ ■ n'est pas vraiment un lieu sanctifié. Plutôt un sanctuaire. Le sanctuaire des crapules, des desperados, des truands qui affluent des quatre coins du pays pour se faire oublier ou se livrer à la contrebande de gnôle. Le cas de John Smith. Enfin, c'est le nom que donne l'Etranger à qui lui demande son identité. Autant dire Mr. X. Dans **Pour une Poignée de Dollars**, Clint Eastwood ne disait carrément rien. Il était l'Homme sans Nom, Personne. Dans **Dernier Recours**, Bruce Willis marmonne ces deux anonymes syllabes. Elles en disent guère plus. «*Smith joue son propre jeu. Il ne fait confiance à personne. Dans ce jeu, on ne montre ses cartes que si c'est absolument nécessaire. En même temps, on surveille ses arrières*» prévient Walter Hill.

Si John Smith arrive à Jéricho au volant de sa guimbarde, ce n'est pas pour se livrer à la méditation au milieu d'un désert. Visiblement, des rancuniers aimeraient bien lui faire sa fête. «*Walter Hill m'a donné toute liberté pour m'amuser à incarner ce personnage. Ce qui m'a permis de tenter des choses que je n'avais jamais faites. On devine que Smith a commis, par le passé, des actes inavouables. Au cours du film, ses actions le rendent véritablement héroïques. Je voulais que ce soit un personnage qui pense, un type qui se demande tout le temps si ce qu'il fait est bien. Tout le monde connaît, dans sa vie, un moment où il doit faire le choix de se mêler d'affaires qui ne le concernent pas. Parfois, ça se passe bien. Parfois, on prend une claque. Smith doit choisir entre le bien et le mal. Ce n'est ni un héros sans reproche ni un méchant ; cette ambiguïté m'a plu*». Encore que John Smith soit nettement plus gentil, plus compatissant que son alter-ego dans le western de Sergio Leone. Avec L'Homme sans Nom, il partage néanmoins quelques points communs. Il cause peu, fait la preuve d'une habileté surnaturelle dans le maniement des armes à feu, cogne dur et navigue entre deux gangs ayant enterré la hache de guerre depuis peu. Une paix précaire. La seule présence de Smith sort de leur léthargie les gangs de l'Italien Strozzi et de l'Irlandais Doyle, candidats féroces au contrôle du trafic de whisky. Après démonstration de ses talents de tireur (des rustres lui amochent son tacot), il est l'homme de main que les ennemis convoitent, s'arrachent. Un atout considérable pour qui s'offre ses services. Parti pour ne passer qu'une nuit dans ce bled minable, Smith s'y intéresse de près, certain qu'en montant Doyle contre Strozzi, le bénéfice pourrait être substantiel. Suffit de ruser intelligemment, de mettre à profit la suspicion ambiante, de louvoyer entre les deux camps. Un sport pour serpent à sonnette pris dans un panier de crabes, et un terrain peu propice à l'expression de la noblesse humaine.



■ Smith avant la bataille. Des munitions qui suffiront à peine... ■

■ Mickey (Christopher Walken) : le plus fidèle lieutenant de Doyle, un tueur qui débute sa carrière par le meurtre de son père et l'incendie d'un orphelinat ■



«D'*une certaine manière,* **Dernier Recours** *est une fable morale. Jericho, par exemple, est un microcosme qui symbolise un monde pourri, corrompu. Celui où nous vivons aujourd'hui. C'est un film sans émotion, sans expression de sentiments. Je ne pense pas que Walter Hill ait jamais pensé en arrondir les angles, en atténuer la dureté*» explique Bruce Willis, consentant quant à la violence, l'âpreté de cet univers impitoyable. Un monde où les ennuis pleuvent comme tombent les tuiles durant une tornade. «*Tout le monde sur cette planète a des ennuis. Certains plus que d'autres. Ce sont justement ces personnages qui m'attirent plus particulièrement. C'est nettement plus drôle que d'incarner des types pour qui tout roule*». Dans **Dernier Recours**, Bruce Willis est largement servi. Si bien servi qu'il subit un passage à tabac après lequel il ressemble à Elephant Man. Quelque trente ans auparavant, Clint Eastwood traverse la même épreuve. «*Bruce affronte ce genre de situation mieux que personne. Pour le film, il fallait justement un comédien de sa stature, quelqu'un qui puisse donner l'impression de survivre à tout. La crédibilité du scénario dépend de ce sentiment. Par le passé, c'est le genre de rôle qu'aurait pu tenir un Robert Mitchum jeune. Ou encore Humphrey Bogart, John Garfield. Il me fallait un comédien qui puisse incarner un dur, faire progresser une intrigue sans verbiage, en ouvrant au minimum la bouche*» intervient Walter Hill. En bref, quelqu'un qui puisse succéder à Clint Eastwood sans se couvrir de ridicule.

Plus que succéder à Clint Eastwood, Bruce Willis lui emboîte le pas. «*Dans un sens, Bruce Willis m'a rappelé Steve McQueen*» soutient pourtant l'un des pontes de la production de **Dernier Recours**, Arthur Sarkissian. Gentil, mais la star emprunte beaucoup à l'interprète de l'Homme sans Nom. Y compris le timbre de voix doux, presque suave, à peine audible. Beaucoup trop pour qu'il sorte grandi de cette aventure aussi hasardeuse que le projet paraissait à l'origine béton. Il y a d'ailleurs des signes qui ne trom-

■ *John Smith arrive à Jericho, la ville au plus fort taux de criminalité dans le monde* ■

pent pas. Des titres aussitôt adoptés aussitôt abandonnés. Avant de s'appeler **Last Man Standing** aux Etats-Unis, le film passe par **Gundown** et **Welcome to Jericho**. «***Dernier Recours** a connu plus de titres qu'il y a de balles tirées dans les rues de Jericho*» plaisante Bruce Willis. Il exagère parce que, justement, Walter Hill répand des tapis de douilles chaudes sur la poussière et les planchers vermoulus. Le décompte des cadavres est au diapason, à savoir pas loin de battre certains records. Mais, de violence, n'en parlez surtout pas à Bruce Willis. N'allez surtout pas le chatouiller sur le sujet. «*J'ai ai plus que marre d'entendre dire que mes films sont excessivement violents. Si vous voulez voir quelque chose qui choque vraiment, qui révulse, jetez un coup d'oeil sur les informations télévisées. N'allez pas chercher les responsables là où ils n'y sont pas. Ceux qui encouragent la violence, ce sont les entrepreneurs des nouvelles chaînes câblées dont les reporters cherchent les images les plus dures, les plus choquantes possibles. Ces types sans scrupule se font de l'argent sur les malheurs d'autrui*». Pas content Bruce Willis qu'on le montre du doigt comme l'un des grands suppôts de la violence hollywoodienne. Ce n'est pourtant pas **Dernier Recours** qui va arranger son cas. Ce n'est pas non plus **Dernier Recours** qui va modifier son image, en dépit de ses espérances. «*J'ai tourné vingt-six films. J'aurais probablement pu choisir un type de rôle et l'incarner encore et toujours. Pas très intéressant. Je préfère relever de nouveaux défis, m'essayer à des personnages toujours différents. Evidemment, tous ne peuvent fonctionner comme je le souhaite, mais tenter l'aventure me motive déjà plus que tout*». Lucide, Bruce Willis devrait, à l'avenir, se rendre à l'évidence : John Smith fait partie des rôles qui ne fonctionnent pas. Oeil de velours, poings serrés, verbe rare... John Smith ressemble à un pastiche de Clint Eastwood par Bruce Willis. A moins que ce soit un pastiche de Bruce Willis par lui-même. Cherchez donc le degré idéal de lecture. Le rôle du renouveau ne se situe donc pas au générique de **Dernier Recours**. Difficile de se défaire d'une image, de se glisser dans une nouvelle peau. «*J'ai passé les dix dernières années à apprendre comment jouer la comédie, à apprendre à reconnaître une erreur d'un bon rôle*» intervient la star. «*Je crois toutefois que je n'ai pas encore donné le meilleur de moi-même*». Pas dans **Dernier Recours** assurément.

Le meilleur pour Bruce Willis ne porte pas forcément l'appellation **Die Hard 4**. Des **Pièges de Cristal**, **58 Minutes pour Vivre** et **Une Journée en Enfer**, il semble s'en être lassé, fatigué de rentrer dans les croquenots de John McClane, de fonctionner dans le même registre. «*Je ne pense pas qu'**Une Journée en Enfer** m'ait fait progresser. Si **Piège de Cristal** m'a considérablement apporté, ce n'est pas le cas de cette deuxième séquelle. **Piège de Cristal** m'a mis le pied à l'étrier. Sans lui, je ne serais probablement pas là aujourd'hui. Je serais derrière un bar quelque part, à servir des consommations. Tourner **Une Journée en Enfer** fut éprouvant à plus d'un titre. Pas uniquement sur un plan physique. Sur le plateau, je pensais sans cesse en ces termes : «Comment vais je jouer cette scène sans me répéter, en apportant un petit quelque chose de neuf ?». Je ressentais comme une impression de déjà-vu. Ce n'est rien de plus que du commerce*». Un commerce rentable puisque les producteurs d'**Une Journée en Enfer** lui signent un chèque de vingt millions de dollars. Et si Bruce Willis accepte l'amazonien **Die Hard 4, Tears of the Sun**, le cachet grimpera de cinq patates supplémentaires. Tentant, quoique Bruce Willis n'a pas répondu «affirmatif» à la proposition. Il serait plutôt tenté de prendre le large, d'en rester là. «*Je suis un peu fatigué des **Die Hard**. Je suis fatigué que les gens ne voient en moi qu'une vedette de cinéma d'action. Bien sûr, ce sont ces films qui obtiennent le plus de succès, qui font le plus de bruit. N'empêche que je suis fatigué du genre*». A 40 ans, Bruce Willis va-t-il jeter l'éponge ? Bien sûr que non. Tous les ténors d'Hollywood sont passés par là, embarrassés par l'étiquette qui scelle leur célébrité. Le temps leur apprend à composer avec elle. Ce fut le cas de Clint Eastwood, Stallone, Schwarzenegger et cie. Ce sera le cas de Bruce Willis. Quand il se sera remis de la veste de **Dernier Recours**, l'un de ces bides qui ramènent les plus grandes stars à moins d'arrogance, à davantage d'humilité. Non pas que le film de Walter Hill soit d'une abyssale nullité. Mais dans le domaine de la poussière, de la sueur et de la poudre, le cinéaste s'est montré plus efficace et surtout plus imaginatif dans le poisseux **Extrême Préjudice**, dans **Long Riders**. Ici, il entasse les cadavres, vide les chargeurs, collectionne les gnons avec une molle application qui accule le spectateur à l'indifférence polie.



■ *Smith dans le bureau du shérif Ed Galt (Bruce Dern) : l'ordre ne règne pas à Jericho* ■

■ Marc TOULLEC ■



Métropolitan Filmexport présente Bruce Willis dans une production **New Line Cinema** *DERNIER RECOURS* (*LAST MAN STANDING* - USA - 1996) avec Bruce Dern - Christopher Walken - Karina Lombard - William Sanderson - David Patrick Kelly - Alexandra Powers - Ned Eisenberg - Patrick Kilpatrick - Luis Contreras **photographie de** Lloyd Ahern **musique de** Ry Cooder **scénario de** Walter Hill d'après une histoire de Ryuzo Kikushima et Akira Kurosawa **produit par** Arthur Sarkissian et Walter Hill **réalisé par** Walter Hill

12 mars 1997 **1 h 41**

HARDMEN

Trois mauvais garçons collectent l'argent du racket pour un caïd londonien. L'un d'eux décide de prendre une retraite anticipée... Il n'en faut pas plus à J.K. Amalou pour emballer un petit polar nocturne, plein de cuites, de défonces, de gnons et de cadavres. Un petit polar tarantinesque qui donne une vision extraordinairement décapante de la capitale britannique...



■ De gauche à droite, les racketteurs Bear (Lee Ross), Tone (Vincent Regan) et Speed (Ross Boatman) ■

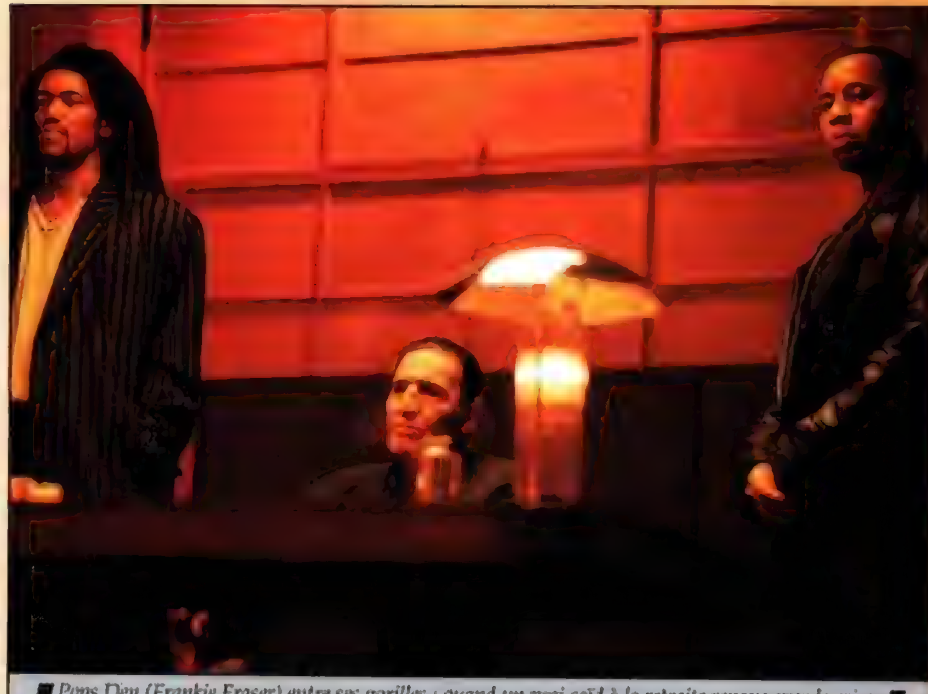
J.K. Amalou est français. Depuis une quinzaine d'années, il vit à Londres. Diplômé de la London Film School, il entre dans le monde du cinéma par la porte de service. Grouillot sur le plateau de **Oz, Un Monde Extraordinaire**, les corvées de café et de photocopie sont son lot quotidien. *«Le directeur de production, Steve Lanning, à qui j'avais montré quelques pages de scénario, m'a dit un jour que mon café était très mauvais mais que j'écrivais bien. J'ai ainsi eu ma première commande. Un film d'horreur ! Le genre était alors très en vogue mais le projet, au tout dernier moment, a capoté».* Là-dessus, J.K. Amalou se lance dans la production de documentaires, de courts métrages, ficelle une série TV basée sur un scénario de François Truffaut, ***La Belle Epoque***, exerce discrètement la fonction de script-doctor pour *Polygram Classic, Canal + Ecriture, l'Aide de la Commission Européenne au Scénario...* Une petite carrière sans histoire jusqu'à **Hardmen**, un polar sarcastique et saignant. *«En Angleterre, comme aux Etats-Unis d'ailleurs, les œuvres autobiographiques sont mal perçues par la profession. En France, par contre, c'est tout à fait normal de raconter son expérience de la vie dans un premier film. J'aspirais à autre chose, à me diriger vers un genre que j'adore, le film de gangsters. M'est ainsi venue l'idée de cet homme de main qui envisage d'abandonner le métier pour se consacrer à sa petite fille. J'y ai immédiatement vu matière à une comédie noire, grincheuse».* A une sorte de petit frère de **C'Est Arrivé près de chez vous** et **Reservoir Dogs**.



■ Tone : quand un truand aspire au confort douillet de la paternité ■

A l'image de **C'Est Arrivé près de chez vous**, les dialogues mâchent un vocabulaire particulièrement ordurier, particulièrement dégradant pour des oreilles féministes. A l'image de **Reservoir Dogs**, les malfrats ne sont pas des anges et causent de futilités plus souvent qu'ils flinguent. *«Je ne peux pas nier que **Hardmen** a quelques points communs avec Quentin Tarantino. Mais les personnages qui discutent longuement de manière très crue, qui s'interpellent sur des sujets futiles, qui parlent de sexe, de politique, de tout et de rien, ça ne date pas de **Reservoir Dogs**. C'est déjà dans les premiers Godard, au début des années 60. D'ailleurs, Tarantino ne le cache pas. Il l'avoue même à travers le nom de sa société de production,* Band Apart. *Comment ne pas y remarquer un clin d'œil à **Bande à Part** que Godard réalise en 1964 ? Je prends plutôt la comparaison avec **Reservoir Dogs** comme un compliment, mais je trouve qu'il est tout de même trop facile d'étiqueter «Tarantino» tous les films actuels de gangsters. Mes influences vont plutôt du côté de Federico Fellini pour l'univers imaginaire qui colle à la réalité, comme dans **Amarcord**. Et Billy Wilder pour l'humour noir, corrosif et décalé. Avec des références évidentes à Scorsese, plus particulièrement à **Mean Streets** dans le plan où mes trois héros arrivent dans la boîte, et aux **Affranchis** lorsque Speed tire dans le pied du patron du restaurant».* Speed est le plus nerveux du trio. De la cocaïne plein les narines, changeant de paire de lunettes toutes les dix minutes, c'est par lui que les ennuis arrivent. Il manque une misère au magot qu'un «protégé» doit verser à son «protecteur» ; il réagit en tirant dans le dos. Ses partenaires de douze ans, Tone et Bear, appuient eux aussi sur

la gâchette. Une initiative que leur boss, le parrain Pops Den, n'apprécie guère, cruellement soulagé d'un important revenu mensuel. Il apprécie encore moins que Tone, le cerveau du trio, souhaite ranger les flingues pour couler des jours paisibles avec son bébé. Il ordonne aux deux autres de l'éliminer. Pour preuve, ils doivent prélever une main sur son cadavre. Pas évident cependant de buter un copain de boulot. En tournée de racket dans le Londres nocturne, Bear et Speed hésitent à obéir aux ordres...



■ *Pops Den (Frankie Fraser) entre ses gorilles : quand un vrai caïd à la retraite renoue avec le crime* ■

« *Parce que je suis multi-culturel, on ne pas dire que* ***Hard Men*** *soit à 100 % anglais. Des britanniques m'ont avoué qu'ils y avaient trouvé quelque chose de gaulois, de rabelaisien. C'est probablement le plaisir à tout prix que recherchent les trois compères dans leur virée nocturne qui justifie ce point de vue».* Cuites-monstres à répétition, tequila frappée engloutie comme du petit lait, grandes bouffes bien grasses, drogue, petite escapade au bordel... J.K. Amalou promène ses personnages dans un Londres pour épicuriens, désireux de brûler la chandelle par les deux bouts, de se faire péter la panse, de s'éclater les sinus. Un Londres qui ne répond pas vraiment aux clichés de rigueur. *«Mes relations avec Londres mêlent amour et haine, mais je ne peux m'en passer ! La ville que je décris dans le film est outrageusement cosmopolite, une véritable Tour de Babel dont les communautés, faute de vivre en harmonie, cohabitent tant bien que mal. Je tenais à visiter le Londres des boîtes branchées où les sexualités s'épanouissent sans restriction, des petits restaurants turcs, italiens. Y'en a marre de Buckingham Palace, de Trafalgar Square, de toutes ces cartes postales pour touristes ! Quand des gens affirment que* ***Hardmen*** *est le plus londonien des films qu'ils connaissent, je suis particulièrement heureux».* N'attendez donc pas la relève de la Garde, Big Ben et tutti quanti. N'escomptez pas non plus un mets pour fine gueule car J.K. Amalou ne lésine ni sur la sauce tomate ni sur les rejets gastriques. Après une rafale de tequila frappée, quoi de plus naturel que de gerber ou de pisser ? Du haut d'un pont, ça fait toujours meilleur genre... Quoi de plus normal, également, que des gangsters arrosent de plomb ou cognent ceux qui les contrarient ? *«C'est vrai que* ***Hardmen*** *est un film violent. Il ne peut en être autrement lorsqu'on filme des sales types à l'ouvrage. En ne montrant pas la violence, je les aurais certainement glorifiés. Loin de moi cette idée. A dire vrai, Tone, Bear et Speed sont des bons-hommes assez répugnants. J'ai cependant une certaine tendresse pour eux».* Sentiment qui se manifeste assez fréquemment tout au long de cette échappée nocturne. Tone s'attendrit sur son bébé, allant jusqu'à pousser la chansonnette. Bear fait une fixation sur son poids. Speed ne se contrôle pas, surtout lorsque la musique turque lui monte aux oreilles. Le trio se trompe de night-club dans la collecte du racket, bourde dont ils s'aperçoivent après avoir tout de même copieusement rossé des innocents... L'erreur est humaine. Les personnages aussi, quoique que la conscience leur fasse très souvent défaut. Leur alibi : ils gagnent leur croûte, font du zèle pour satisfaire les exigences de Pops Den, leur patron. Un caïd incarné par un authentique ex-caïd, Frankie Fraser.



■ *Les racketteurs à l'œuvre apprennent la naissance : les embrouilles commencent* ■

Figure mythique du milieu londonien, «Mad» Frankie Fraser interprète donc Pops Den, truand tantôt paternaliste tantôt impitoyable. *«J'ai rencontré Frankie par hasard. Dans un restaurant, nous avons engagé la conversation. Il m'a invité à une séance de dédicace de son livre, une biographie sur son expérience du crime et du monde carcéral. Il a passé 35 ans dans une minuscule cellule ! Je ne savais pas à qui j'avais affaire. J'ignorais qu'il avait notamment à son actif l'attaque du rapide Glasgow-Londres, qu'il faisait partie du gang Richardson, qu'il avait été tueur à gages... Bien sûr, à 75 ans, il mène une retraite paisible. Mais quelle force de la nature ! Dans l'entrepôt où nous tournions ses scènes, il faisait un froid sibérien. Il se promenait en veste tandis que, couverts, nous grelottions. Un cas. Il était si étonné du feeling londonien de* ***Hardmen*** *qu'il m'a fait Citoyen d'Honneur de la ville !».* Et J. K. Amalou de ne pas regretter que le comédien pressenti pour le rôle, Brian Cox, n'ait pu se libérer. Et, aussi, de raconter quelques-uns des exploits de «Mad» Frankie Fraser. Le plus loufoque de tous : fraîchement libéré, Frankie se promène dans un parc. Il croise le directeur de la prison qu'il vient de quitter, un geôlier en chef qui lui a fait des misères. Sans arme mais décidé à se venger, le truand saute sur le fonctionnaire, arrache la laisse de son chien pour le pendre (le type, pas le clebs !) à l'arbre le plus proche avant que la police n'intervienne. Véridique ! *«Aux auditions, je craignais qu'il soit mauvais, qu'on doive le remercier. Nous ne savions vraiment pas comment il réagirait à un éventuel refus».* Mais Frankie Fraser, en dépit d'une mémoire qui ne retient jamais plus de quelques lignes, décroche le gros lot. Il constitue même l'une des grandes attractions de ce polar grinçant, de ce pastiche mordant, de ce mad-movie à l'échelle de Londres. *«A prendre au second degré»* avertit J.K. Amalou, contrarié que certains spectateurs n'appréhendent pas tout à fait ses parodiques intentions, aussi noires et sanglantes sont-elles.

■ Marc TOULLEC ■

Rezo Films présente une production **DACIA Films/Venture Movies/Canal +** ***HARDMEN*** (Grande-Bretagne/France - 1996) avec Vincent Regan - Lee Ross - Ross Boatman - «Mad» Frankie Fraser - Ken Campbell - Mirella d'Angello - Irene NG - Robyn Lewis **photographie de** Nick Sawyer **musique de** The Routers - Hurle - Lunaseed - Speedway - Blowfly - The Beachcomas - Baba Bakhtara - Hoop - The Strip-Kings **produit par** J.K. Amalou & George Benayoun **écrit et réalisé par** J.K. Amalou

16 avril 1997 **1 h 29**

■ *Un nez en marmelade : le tarif minimum infligé aux gêneurs* ■

Sur les traces de Bruce Lee, dans un autre registre que Jackie Chan, la dernière star des arts martiaux.

JET LEE

Le dernier empereur du Kung-Fu

Curieusement, Jet Lee n'est toujours pas connu en France alors que, depuis dix ans, son statut de superstar ne cesse de croître en Asie. Peut-être est-ce simplement parce que ses films étaient jusqu'à présent invisibles du grand public. Depuis la série des ONCE UPON A TIME IN CHINA, orchestrée par le grand Tsui Hark, Jet Lee est pourtant devenu le héros numéro un-bis du cinéma d'arts martiaux à Hong Kong, rivalisant de succès avec l'indétrônable Jackie Chan. Heureusement, vous pouvez désormais le découvrir dans la saga du TEMPLE DE SHAOLIN qui l'a révélé en Chine, il y a quinze ans de cela.

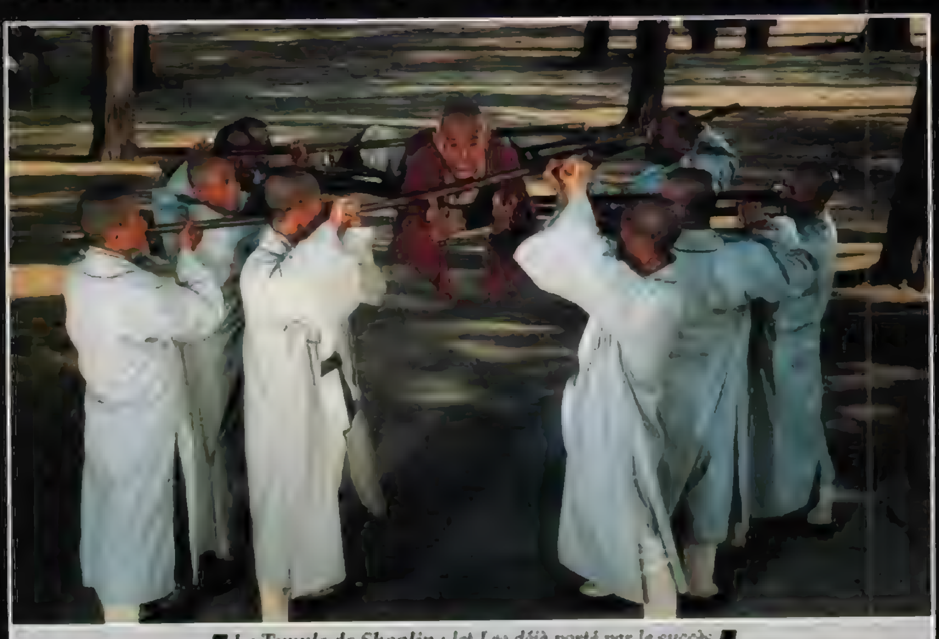
Lorsqu'il apparaît pour la première fois à l'écran en 1982 dans **Le Temple de Shaolin**, Jet Lee porte encore son vrai nom : Li Lianjie. Il n'a alors que dix-huit ans et possède déjà cinq titres de champion national de Wu Shu, l'art martial enseigné par l'école de l'Opéra de Pékin. En jeune pékinois modèle, Li porte fièrement les couleurs de la Chine Populaire dont les principaux studios de cinéma cherchent encore à rivaliser avec les films de kung-fu tournés à Hong Kong (et interdits en Chine). Avec ses nombreux titres de champion et sa grâce exceptionnelle, Li a déjà beaucoup voyagé lorsqu'il entame sa carrière d'artiste martial de cinéma. Paré d'une fierté à toute épreuve, il déclare alors que, s'il se lance dans une carrière d'acteur, il montrera le vrai visage des arts martiaux sans jamais recourir aux effets spéciaux ou aux câbles. Vœu pieux qu'il tiendra dans ses premiers films mais abandonnera sitôt arrivé à Hong Kong.

Le Temple de Shaolin se révèle être peu inspiré mais très correctement filmé et joliment photographié ; Li y fait montre de grandes capacités physiques. Les chorégraphies martiales sont un peu «molles» mais le jeune homme, entouré d'autres véritables champions d'arts martiaux, crève l'écran. Aussi charismatique que bon combattant, il offre enfin au peuple chinois un héros national digne des stars du kung-fu de Hong Kong. En Chine, les films de Bruce Lee sont, à l'époque, encore interdits et les noms du petit dragon ou de Jackie Chan restent des mythes inaccessibles. Les écoles d'arts martiaux, quant à elles, viennent à peine de réouvrir après des années d'inactivité dues aux réformes du régime communiste.

Le crâne rasé, vêtu d'habits de moine, Jet remet le couvert deux fois comme héros de la série **Shaolin**, en 1984 et 1986, dans des volets intitulés **Les Enfants de Shaolin** et **Les Arts martiaux de Shaolin**. Ce dernier opus, réalisé par un maître du genre, Liu Jialiang (**La Trente-sixième Chambre de Shaolin**) sera d'ailleurs le premier véritable grand film dans lequel apparaît Jet Lee. Il faut découvrir **Les Arts Martiaux de Shaolin** dans les meilleures conditions possibles (en salle de préférence, sinon dans une copie au format scope respecté) pour voir à quel point le cinéma de kung-fu peut être un genre noble. La beauté des décors, des chorégraphies, du découpage filmique et de la philosophie des arts martiaux qui transparaît tout au long du film, est une constante négation des critiques que l'on entend régulièrement à l'encontre du genre. Dans le rôle d'un jeune moine qui cherche vengeance, Jet Lee est superbe. Stupéfiant d'agilité, de souplesse et de candeur mêlées. Il donne, qui plus est, un nouveau visage aux arts martiaux en se distinguant nettement de ses prédécesseurs. Jet Lee est un héros gentil, timide, mais jamais «clownesque» comme peut l'être Jackie Chan.

Après ce coup d'éclat, il réalisera lui-même son quatrième film, **Born to Defence**, une histoire de baston moins glorieuse mais bourrée de scènes d'action anthologiques. C'est son premier film contemporain et Jet y est plus hargneux que dans la série des films du **Temple de Shaolin**. Il joue le rôle d'un soldat chinois qui, après s'être battu férocement contre l'invasion japonaise, rentre chez lui pour découvrir que toute la ville est sous la coupe d'affreux soldats américains. Nettement moins candide que dans ses films précédents, Jet casse des gueules et brise des os à tout ce qui bouge, et porte l'uniforme de la marine yankee. Il essaye visiblement de se rapprocher de l'image violente d'un Bruce Lee mais, pour le public chinois, il reste le gentil garçon timide de ses premiers films.

Après **Born To Defence**, l'acteur quitte la Chine Populaire pour s'installer à Hong Kong. Dès son arrivée dans la colonie, où son statut de star l'a précédé grâce au succès phénoménal qu'ont rencontré ses films, il se met à enchaîner les projets. Il apparaît d'abord dans **Dragon Fight**, un petit film sans intérêt mis en boîte lors d'un séjour aux États-Unis (il cherchait alors à acquérir la nationalité américaine), puis dans **The Master**, qui marque la rencontre du jeune prodige avec le maître du cinéma de Hong Kong :





■ *Le Temple de Shaolin : Jet Lee déjà porté par le succès* ■



■ *Jet Lee au naturel, avant passage chez le coiffeur bonze de Shaolin* ■

■ **Les Arts Martiaux de Shaolin** : *Jet Lee affirme son statut de star chinoise dans une séquelle égale à l'original* ■

Tsui Hark. Tourné en 1990 mais sorti deux ans plus tard, **The Master** est en fait un médiocre remake planqué de **La Fureur du Dragon** (de et avec Bruce Lee, 1972). Transposée à Los Angeles, l'action de **The Master** permet tout de même aux deux «génies» de trouver leurs marques. Le metteur en scène et le comédien se jaugent, s'apprécient et décident de se lancer, l'année suivante, dans une entreprise titanesque.

Il s'agit pour Tsui Hark de raviver une figure légendaire de la culture et du cinéma chinois : celle du docteur Huang Fei Hong. Personnage réel ayant vécu à la fin du dix-neuvième siècle, Huang Fei Hong était l'un des Dix Tigres de Canton, titre donné aux dix héritiers de la dynastie Shaolin. Médecin et révolutionnaire, Huang Fei Hong avait déjà fait l'objet d'une centaine d'adaptations au cinéma (dont **Le Maître Chinois** de Yuen Woo Ping avec Jackie Chan en 1978). Tsui Hark voulait en donner une nouvelle lecture, une nouvelle approche. Pour ce faire, il choisit de traiter l'histoire à la manière d'une véritable fresque historique, prenant fait et cause pour le peuple chinois contre l'invasion occidentale. Vu par de nombreux spectateurs étrangers comme un film raciste, **Once Upon a Time in China** ne faisait pourtant que *«rééquilibrer la balance en répondant à cent ans de caricature des Chinois dans les films américains. Il faut savoir qu'à l'époque à laquelle se situe le film, les pouvoirs étrangers embarquaient de force des travailleurs chinois pour les utiliser comme main d'œuvre en Australie ou aux États-Unis»*, comme le soulignera Jet Lee lui-même. On peut trouver la réponse démagogique, elle n'en est pas moins juste.

Mais on peut aussi se borner à voir **Once Upon a Time in China** comme un grand film d'aventures visuellement époustouflant. Tsui Hark, faisant preuve d'une inventivité sans limites, remodelait là tout le cinéma d'arts martiaux passé et futur, ouvrant la voie à une nouvelle série de films dont on n'a, aujourd'hui, toujours pas vu le bout. Jet Lee, quant à lui, obtient une consécration méritée et devient une légende grâce à ce seul rôle : *«Il s'est passé beaucoup de temps entre* **Le Temple de Shaolin** *et* **Once Upon a Time in China**. *Entre les deux, mes films n'ont pas obtenu le succès que* ■ ■ ■





■ *Nul besoin de doublure pour un comédien initié aux arts martiaux dès son plus jeune âge* ■

j'espérais. Mais lorsque le film de Tsui Hark est sorti, je crois que le marché hongkongais était prêt pour une nouvelle star, ainsi que pour une nouvelle vague de films de kung-fu».

Jet lee, qui a beaucoup de mal à se sortir du rôle marquant de Huang Fei Hong et surtout à trouver de nouveaux cinéastes à la mesure de son talent, cherche un second souffle dès 1993 avec **Legend of Fong Sai Yuk**, autre grand héros cantonnais ayant également fait l'objet d'une longue série de films. Mais la vision de Tsui Hark manque à l'appel. Jet apparaît alors dans une dizaine de comédies d'action contemporaines ou en costumes qui ne lui permettent malheureusement jamais vraiment de donner libre cours à ses talents physiques. Il faut attendre 1994, avec **The Tai Chi Master** de Yuen Woo Ping et **Fist of Legend** de Gordon Chan, pour retrouver le grand Jet Lee.
On peut cependant attribuer les deux films au vétéran de la célèbre famille Yuen. Non content de réaliser le premier (un vibrant hommage aux classiques de la compagnie *Shaw Brothers*), Yuen Woo Ping tourne et chorégraphie en effet les scènes de combat du second. Résultat : **Fist of Legend**, remake officiel de **La Fureur de Vaincre** (signé Lo Wei en 1971) est un pur chef-d'œuvre. Jet Lee, en étudiant chinois qui revient du Japon y est impérial. Le combat final, qui l'oppose à un géant invincible (souvenez-vous du Russe qui tord des clous dans le film original) est un morceau de bravoure totalement incroyable. Abandonnant pour un temps les câbles et trampolines qu'il s'est mis à utiliser abondamment dans les comédies qu'il tourne à la chaîne, Jet revient dans ce film à ce qu'il sait faire le mieux. Tous les combats se passent au sol et sont chorégraphiés de façon très réaliste.

On peut donc d'autant plus regretter que Jet Lee se soit un peu assagi ces deux dernières années. Le problème, c'est qu'il s'est révélé être un si bon comédien que ses rôles ont peu à peu pris le pas sur ses capacités physiques. Plus ses personnages s'étoffaient humainement (dans le sens de la comédie tant que dans celui du drame, d'ailleurs), moins Jet était spectaculaire à l'écran, jusqu'à ce que ses dons martiaux ne deviennent que très accessoires dans certains scénarios. Dans **High Risk** (1993), par exemple, Jet ne se bat quasiment pas à mains nues et en découd durant tout le film, Uzi à la main, avec une bande de terroristes. Le film est d'ailleurs un pompage éhonté de **Piège de Cristal**.
Après plusieurs projets avortés (dont un avec Jackie Chan), Jet Lee vient de se réconcilier avec Tsui Hark. Il a tourné dans **Black Mask**, l'adaptation d'un comic-book local, dans lequel il incarne un justicier masqué (à la silhouette inspirée du Kato campé par Bruce Lee dans la série ***Le Frelon Vert***). Produit par la *Film Workshop*, la compagnie de Tsui Hark, le film a connu un succès conséquent en Asie et est déjà considéré comme culte malgré une facture légèrement bâclée. Mais le plus inquiétant est que Jet Lee commence à prendre de l'âge. À trente-quatre ans, le prodige des arts martiaux n'est plus aussi souple qu'il y a dix ans. Après de nombreux accidents et des fractures multiples survenues lors de ses tournages, il n'est plus autorisé désormais à effectuer toutes ses cascades. De plus en plus doublé, il semble avoir du mal à se renouveler.
L'avenir n'est pourtant pas si sombre pour la star puisqu'il vient de tourner **Once Upon a Time in China and America**, sixième opus de la série qui marque son retour au personnage - après deux épisodes tournés sans lui. Gageons que, sous la direction de Samo Hung, fidèle partenaire de Jackie Chan, Jet retrouvera de sa superbe dans son rôle fétiche. Annoncé comme l'un des événements majeurs du nouvel an chinois 1997, cette nouvelle collaboration avec Tsui Hark devrait faire des étincelles et, on l'espère, d'autres suites. Après tout, le départ du cinéaste aux États-Unis ne devrait pas empêcher d'éventuelles collaborations futures avec la star. Déjà tenté par les sirènes d'Hollywood depuis quelques temps, Jet Lee attend son heure et le bon projet pour franchir le pas. Lorsque tel sera le cas, son parcours rejoindra alors celui de son modèle Huang Fei Hong et pourra vraiment s'intituler «Il était une fois en Chine... et en Amérique». Mais là, c'est déjà une autre histoire.

Hervé DANTE


Born to Defence : *Jet Lee, réalisateur-acteur, défend la mère patrie contre les vilains yankees*


Les quatre saisons du kung-fu : Jet Lee, moinillon en plein apprentissage dans **Le Temple de Shaolin**

FILMOGRAPHIE

1982

Le Temple de Shaolin de Chang Hsin Yen. C'est la première apparition de Li Lianjie au cinéma. Il incarne avec fougue un jeune homme qui cherche à venger son père. Produit en Chine Populaire, le film fera un carton dans toute l'Asie et surtout à Hong Kong.

1984

Les Enfants de Shaolin de Chang Hsin Yen. Après le succès du premier, on exploite le filon. Li gagne son surnom de Jet Lee grâce au public philippin (Jie ressemble à Jet).

1986

Les Arts Martiaux de Shaolin de Liu Jialiang. Le meilleur des trois et l'un des tout meilleurs films avec Jet Lee. **Les Arts Martiaux de Shaolin** est au genre ce que **La Rivière Rouge** de Hawks est au western.

1988

Born to Defence de Jet Lee. Première et unique réalisation du champion. Il y campe un soldat chinois qui se bat pour gagner sa croûte contre de méchants Américains.

1989

Dragon Fight de Billy Tang. Baston basique sortie en France en vidéo sous le titre **The Defector**. Le comédien comique Stephen Chow y apparaît dans un rôle sérieux.

1990

The Master de Tsui Hark. La rencontre avec le maître. L'action se passe à Los Angeles et tous les comédiens occidentaux sont mauvais. Le scénario lorgne parfois du côté de **The Karate Kid**. Allez savoir pourquoi...

1991

Once Upon a Time in China de Tsui Hark. La consécration. Ce très gros succès au box-office local est parfois décrit comme le **Barry Lyndon** chinois. Ce qui est peut-être un peu excessif.

1992

Once Upon a Time in China 2 de Tsui Hark. Loin dêtre une exploitation, cette suite directe est encore plus réussie que l'original et approfondit le personnage incarné par Jet Lee.

Swordsman 2 de Ching Siu Tung. Jet Lee reprend le rôle tenu par le comédien Sam Hui dans **Swordsman 1**, un film de sabre loufoque et débridé. Tsui Hark est producteur mais a très largement supervisé le tournage.

Legend of Fong Sai Yuk de Yuen Kwai. Jet Lee s'illustre dans le rôle d'une autre icône des arts martiaux. Un titre plus léger, plus comique que les **Once Upon a Time in China**, mais qui renforce la popularité de Jet Lee.

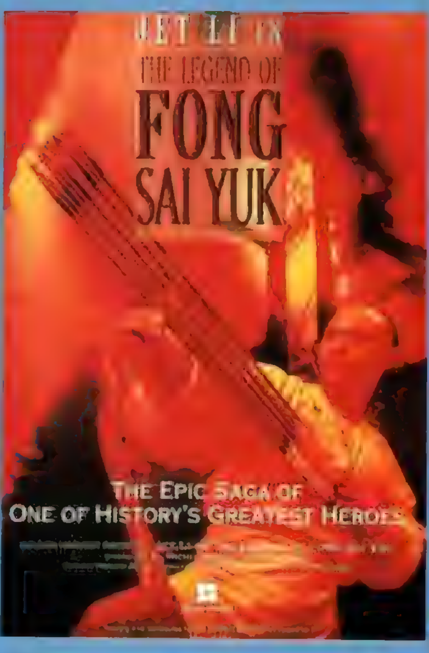
1993

Once Upon a Time in China 3 de Tsui Hark. Dernière collaboration de Jet et Tsui Hark avant la brouille. Cet opus 3 est par certains aspects le meilleur de la série. La saga est enclenchée et chaque épisode explore un nouvel angle du personnage.

Fong Sai Yuk 2 de Yuen Kwai. Moins réussi que le premier, pur produit d'exploitation.

Last Hero in China de Wong Jing. Jet Lee fait du surplace, reprend le rôle de Huang Fei Hong dans cette parodie inutile et signe un contrat mirobolant avec Wong Jing, producteur mercantile et faux cinéaste qui ne réalise pas les films qu'il signe.

The Kung Fu Cult Master de Wong Jing. En fait réalisé par Samo Hung, c'est plutôt une bonne surprise malgré un rythme en dents de scie. Il s'agit d'un film de sabre classique revisité à la sauce fantastique moderne.



The New Legend of Shaolin de Wong Jing. Jet incarne Hung Hei Kwan, une autre figure légendaire, dans ce pompage de la série japonaise **Baby Cart**.

1994

The Tai chi Master de Yuen Woo Ping. Excellent hommage aux films de la *Shaw Brothers* malgré trente minutes de comédie idiote au milieu.

Bodyguard from Beijing de Yuen Kwai. Aberration typiquement hongkongaise, c'est un remake pirate du **Bodyguard** avec Kevin Costner et Whitney Huston. Amusant.

Fist of Legend de Gordon Chan. Superbe. Jet Lee reprend le rôle tenu par Bruce Lee dans **La Fureur de Vaincre**. L'un des deux ou trois meilleurs morceaux d'une filmographie parfois décevante.

1995

My Father is a Hero de Yuen Kwai. Jet Lee retrouve l'enfant qui l'accompagnait dans **New Legend of Shaolin** et rencontre la belle Anita Mui, star de la canto-pop. Rien à voir avec le Depardieu.

High Risk de Wong Jing. Tentative d'action à la **Die Hard**. Jet Lee s'amuse et tire au Uzi. Le chanteur Jackie Cheung parodie Bruce Lee et Jackie Chan. Curieusement, le film se plante à Hong Kong.

1996

Dr Wai in the Scriptures with no Words de Ching Siu Tung. Très long titre pour ce qui n'est qu'une version hongkongaise du **Magnifique** de Philippe deBroca. Jet Lee y incarne un écrivain qui se rêve en Indiana Jones chinois.

Black Mask de Daniel Lee. Adaptation coproduite par Tsui Hark et foirée d'une jolie bande dessinée hongkongaise. Jet Lee est impressionnant dans son costume noir mais les chorégraphies molles et déjà vues lassent vite. Jet semble devenir paresseux.

1997

Once Upon a Time in China and America de Samo Hung. Retour tant attendu de Jet Lee dans le rôle du docteur Huang Fei Hong. Tourné au Texas, le film oppose Jet Lee à des cow-boys peu sympathiques. Le pari est risqué mais peut s'avérer payant. La suite au prochain épisode...

■ H.D. ■



■ *Swordsman 2 : Jet Lee dans la frénésie fantastique des arts martiaux selon Tsui Hark* ■

Le Temple de Shaolin, **Les Arts Martiaux de Shaolin** et **Born to Defence** sont disponibles chez *HK Vidéo* en version originale sous-titrée et format respecté. **Dragon Fight** est sorti chez *Kara Films* sous le titre **The Defector**. La série **Once Upon a Time in China** sera projetée au prochain Festival du film d'action et d'aventures de Valenciennes (du 18 au 23 mars 1997).

no way home

Un homme sort de prison. Quelques flashes suggèrent qu'il a vécu l'enfer carcéral six années durant, suite à une condamnation pour le meurtre d'un épicier lors d'un casse minable. Libéré, Joey Larabito retrouve la maison familiale où habitent son frère, le rugueux Tommy, et sa femme, la blonde Lorrain. Désœuvré, Joey renoue avec le passé, avec un quartier qui a considérablement changé...
Désiré comme la version moderne d'Abel et Cain, **No Way Home** raconte ce vague à l'âme, cette errance dans des rues mal entretenues, envahies par les poubelles et les mauvaises herbes. Cette ville : New York. Ses faubourgs plutôt, que Buddy Giovinazzo décrit déjà, sous un angle nettement plus glauque, dans le terrible **Combat Shock** ainsi que dans le recueil de nouvelles «Life is a hot cracktown». Un environnement qui déteint sur ses habitants, qui impose l'inertie, le fatalisme, la farniente et la résignation. Dans la manière de le montrer, Buddy Giovinazzo n'a pas son pareil. Que Joey Larabito passe le plus clair de son temps à arpenter les rues sans but particulier, c'est le thème même du film. Ce sont les rues de Staten Island, cité victime de la dépression des années 90. Victime à l'instar des trois protagonistes principaux de **No Way Home**, englués dans une morne existence, sans espoir de lendemains meilleurs. Joey sort du gnouf, Tommy vit de combines douteuses, Lorrain arrondit les fins de mois en se déshabillant frileusement dans les anniversaires huppés de quinquagénaires bedonnants... Trois personnages arrachés au quotidien de Buddy Giovinazzo qui, naturellement, témoigne de la réalité. Sans fard, sans truc, sans dramatiser. Même lorsque les magouilles de Tommy débouchent sur un emprunt au caïd local. La situation se dégrade, les malfrats déboulent chez lui et, davantage par maladresse que par volonté de tuer, un sang poisseux souille le lino de la cuisine. Des effusions glissantes. De la violence au diapason du reste, décrite sans effet de montage.
Discret et modeste, interprété par des comédiens au service de leur personnage dont une Deborah Unger nature très loin de son rôle dans **Crash**, **No Way Home** est un tout petit film qui parle de gens ordinaires, dignes, de sentiments tout aussi ordinaires. D'un désespoir ordinaire. Des qualités cinématographiques extraordinaires.

■ Marc TOULLEC ■

Diaphana Distribution présente Tim Roth - Deborah Unger - James Russo dans une production **Goldcrest Films International** *NO WAY HOME*, ex-*GAZOLINE ALLEY* (USA - 1996) avec Bernadette Penotti - Larry Romano - Mike Grief - Brian Burke - James Starace **photographie de** Claudia Raschke **produit par** Robert Nickson & Lisa Bruce **écrit et réalisé par** Buddy Giovinazzo

12 mars 1997 **1 h 36**


■ *Deborah Unger* ■


■ *Karen Mok* ■

les anges déchus

Incroyable ! À peine a-t-on eu le temps de voir **Les Cendres du Temps** de Wong Kar Wai sortir sur les écrans français en décembre 1996 que voici déjà **Les Anges Déchus**, dernière œuvre en date du prodige hongkongais qui débarque. Un débarquement en catimini, car le film n'apparaît comme le précédent que dans une unique salle, mais tout de même. Voilà un phénomène qui vaut bien qu'on s'y arrête cinq minutes.
Parce qu'enfin, c'est tout de même incroyable qu'en l'espace de deux ans, quatre films d'un même cinéaste culte sortent en France sans que personne ne les voie. C'est vrai, **Chungking Express** avait plutôt bien marché pour un film de Hong Kong. Mais les deux suivants, malgré une presse unanime, n'ont pas attiré les foules. Il faut dire que **Nos Années Sauvages** et **Les Cendres du Temps** étaient moins accessibles. Plus «crypto-ésotériques» pour le spectateur français lambda. Mais qu'à cela ne tienne, **Les Anges Déchus** revient dans la veine urbano-mélancolique du premier. Une bonne occase pour rattraper votre retard et découvrir un réalisateur incontournable et salement doué pour la chose cinématographique.
Surtout que **Les Anges Déchus** est un bon condensé de l'univers du jeune cinéaste. Filmé caméra à l'épaule dans les rues grouillantes de Wanchaï, le quartier le plus chaud de la colonie britannique, le film raconte les destins croisés de quelques losers en mal d'amour. Un tueur à gages qui vit dans un taudis et fume des cigarettes. Sa complice, qu'il ne voit jamais mais qui l'aime en secret. Un jeune cinglé qui ouvre les commerces par effraction la nuit et vend sa camelote de force. Une ou deux paumées qui cherchent une épaule pour pleurer. Et au-dessus de tout ce petit monde, le ciel bas et pesant, lourd d'humidité et de pollution d'une ville en état de décomposition avancée.
Versant noir et désespéré de **Chungking Express**, **Les Anges Déchus** est donc un polar qui n'en est pas un. Un flirt effarouché avec le cinéma de genre. Un film noir sans intrigue, sans fil conducteur, qui suit ses personnages au gré de leurs rencontres fortuites, de leurs promenades solitaires. Le tueur à gages rencontre un pote de lycée juste après avoir rempli un «contrat». Le cinglé filme au camescope un père auquel il n'arrive pas à parler. La complice du tueur se masturbe en pensant à celui qui ne lui revient jamais... Et tout ce petit monde se perd dans un récit ironique et décousu rythmé par une version chinoise du «Karma Koma» de Massive Attack.
Objet étrange, à la fois fascinant et un peu vain, **Les Anges Déchus** n'offre que peu de prises au spectateur. Bourré de belles idées, de trouvailles bouleversantes, d'une sensibilité «à fleur de peau», le film de Wong Kar Wai montre une facette peu connue du cinéma de Hong Kong. Celle d'un cinéma qui oublie d'être simplement efficace, qui s'éloigne des recettes et des formules pour se perdre dans les méandres d'un labyrinthe de contemplations. Sans pour autant mettre de côté le glamour qui à chaque seconde est célébré comme un véritable art de vivre (Wong Kar Wai est esthète et érotomane - un homme de goût donc), **Les Anges Déchus** possède tous les charmes d'un vrai film de dandy décadent. Il est sucré mais sulfureux, léger mais tragique, grotesque mais profondément bouleversant.

■ **Hervé DANTE** ■

ARP présente Leon Lai & Michelle Lee dans une production **Jet Tone** *FALLEN ANGELS* (Hong Kong - 1995) avec Takeshi Kaneshiro - Karen Mok - Charlie Young **photographie de** Christopher Doyle **musique de** Frankie Chan et Roel A. Garcia **produit par** Chen Yi-Cheng **écrit et réalisé par** Wong Kar Wai

5 mars 1997 **1 h 36**

mesure d'urgence

Mesure d'Urgence, ou comment prendre un minimum de risque lorsqu'on se lance dans la production cinématographique. 1) choisir une formule : ***Urgences*** (pour le contexte) + ***X-Files*** (pour l'atmosphère mystérieuse) + **Morts Suspectes** de Michael Crichton (pour s'inspirer d'un très bon film dont personne ne se souvient). 2) Mettre aux commandes un réalisateur, Michael Apted, dont les derniers films incolores et inodores (**Blink**, **Nell**) ont convenablement marché. 3) Investir dans un bon casting (Gene Hackman, Sarah Jessica Parker, David Morse) pour se donner des airs respectables. 4) Traiter d'une douloureuse question morale en faisant mine de douter de la réponse.
C'est donc selon ces principes assez misérables (encore un téléfilm en scope) que le couple médiatique Elizabeth Hurley (productrice)/Hugh Grant (star ?) accouche du thriller niais de la semaine. Niais, mais distrayant, comme quand Hugh Grant, dans le rôle du docteur Luthan, cherche à détrôner George Clooney dans le cœur des midinettes en abusant d'effets de manche dans la salle d'opération (vachement compétent, le toubib !). Intrigué par les violents symptômes d'un malade qui lui claque entre les mains et la disparition soudaine de son cadavre, Luthan avance en terrain miné vers un programme privé de recherches médicales. Episode croustillant dans le périple du docteur : un détour par les égouts new yorkais où il rencontre le «peuple du dessous», des homeless inquiétants au début mais finalement très gentils (ouf). L'idée n'a rien d'original et sort des tiroirs tous les deux ou trois ans (**Demolition Man** pour l'exemple précédent), mais tire ici son efficacité du fait qu'elle se situe, évidemment, «aux frontières du réel», avec forces lampes torches éclairant des passages secrets. A sauver de la fadeur ambiante une scène assez glaçante, où Hugh Grant se réveille à l'hôpital pour s'apercevoir qu'il est entièrement paralysé. Interdit de gesticulation, l'acteur s'y révèle très bon.

■ **Vincent GUIGNEBERT** ■

PS : Encore bravo, Messieurs les distributeurs, pour votre admirable bande annonce de **Mesure d'Urgence** démasquant les coupables, résolvant le mystère, et montrant avec une désinvolture sidérante la dernière scène du film.

UGC Ph - **Castle Rock Turner** & **UFD** présentent Hugh Grant - Gene Hackman - Sarah Jessica Parker dans une production **Simian Films** *MESURE D'URGENCE* (*EXTREME MESAURES* - USA - 1996) avec David Morse - Bill Nunn - John Toles-Bey - Paul Guilfoyle - Debra Monk - Shaun Austin-Olsen **photographie de** John Bailey **musique de** Danny Elfman **scénario de** Tony Gilroy d'après le roman de Michael Palmer **produit par** Elizabeth Hurley **réalisé par** Michael Apted

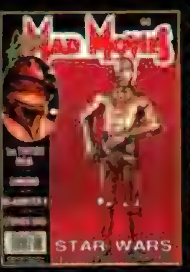
5 février 1997 **1 h 58**


■ *Hugh Grant* ■

COMMANDEZ LES ANCIENS NUMÉROS

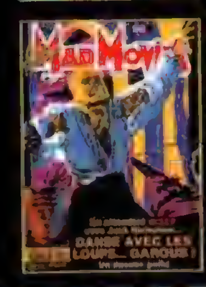
MAD MOVIES





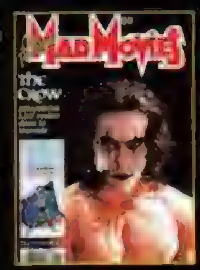


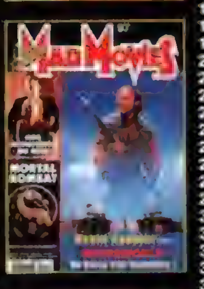


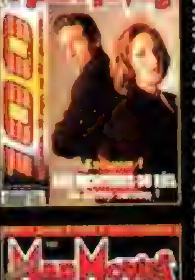


26 Les «Mad Max», Cronenberg, Avoriaz 1983
27 Le Retour du Jedi, Creepshow, Les Prédateurs, B. Steele
29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984
30 Maquillage : Ed French, Cronenberg, L. Bava
32 David Lynch, La Compagnie des Loups, maquillages
33 Gremlins, Les effets spéciaux d'Indiana Jones
34 Les Griffes de la Nuit, Dune, Brazil, Avoriaz 1985
36 Day of the Dead, Lifeforce, Tom Savini, Re-Animator
37 Mad Max 3, Legend, Ridley Scott
38 Retour vers le Futur, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?
39 La Revanche de Freddy, Avoriaz 1986
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock
41 House, Psychose, Dossier : le gore au cinéma
42 From Beyond, F/X, Rencontres du 3ème Type
43 Aliens, Critters, Les Aventures de Jack Burton
44 Massacre à la Tronçonneuse 2, Stephen King
45 La Mouche, Star Trek 4, Avoriaz 1987
46 King Kong (tous les films), Superman, entr. maquilleur
47 Robocop, Indiana Jones, Freddy 3, Evil Dead 2
49 Hellraiser, Dossier Superman, Série B US, Fulci
50 Robocop, Hidden, Effets spéciaux, Index des n°23 à 49
51 Avoriaz 1988 : Robocop, Hellraiser, Near Dark, Elmer, Hidden
52 Running Man, Hellraiser, les films de J. Carpenter
53 Dossier «zombies», Near Dark, Elmer, Festival du Rex 1988
54 I. Jones, Mad Max, Conan, etc., Les «Vendredi 13»
55 Roger Rabbit, les films de «Freddy», Bad Taste
56 Beetlejuice, Freddy 4, Near Dark, FX de Evil Dead 2
57 Le Blob, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? 2, Avoriaz 1989
58 Dossier Cronenberg, Brazil, Horror Show, Carpenter
59 Batman, Hellraiser 2, Freddy (série TV), Cyborg
60 Freddy 5, Re-Animator 2, Les «méchants» du Fantastique
61 Indy 3, Abyss, Batman, Les super-héros (Hulk, Spiderman...)
62 Spécial effets spéciaux : de Star Wars à Roger Rabbit
63 Avoriaz 1990 : Simetierre, Re-Animator 2, Elvira, Society
64 Dossier Frankenstein, Cabal, Basket Case 2, Freddy TV
65 Total Recall, Akira, Tremors, Halloween 4, Lamberto Bava
66 Robocop 2, Freddy 5, La Nurse, Maniac Cop 2, Star Trek 5
67 Dossier Total Recall, Robocop 2, Dick Tracy, Lucio Fulci
68 Les Tortues Ninja, Darkman, George Lucas
69 Avoriaz 1991, Cabal, Highlander 2, Henry, Les Feebles
70 Predator 2, Massacre à la Tronçonneuse 3, Twin Peaks
71 Terminator 2, Akira, Hardware, Ça, La Nuit des Morts-Vivants
72 Les Feebles, Warlock, Dossier «La Malédiction», Freddy 6
73 Numéro spécial Terminator 2, Fisher King
74 Evil Dead 3, Rocketeer, Freddy 6, Hellraiser 3, Forum «T2»
75 Avoriaz 1992, Tetsuo, Freddy 6, Le Sous-sol de la Peur
76 Le Festin Nu, Hook, Brain Dead, La Famille Addams
77 Alien 3, Universal Soldier, Batman le Retour
78 Dossiers Batman le Défi & Alien 3, Le Cobaye, Star Trek 6
79 Dossier «Vampires», Dracula de Coppola, Innocent Blood
80 Numéro spécial «Stephen King», entr. Roger Corman
81 Dracula de Coppola, tous les films d'Avoriaz 1993
82 Fortress, Star Trek Deep Space Nine, Argento, Joe Dante
83 Last Action Hero, Robocop 3, Body Snatchers, Stephen King
84 Jurassic Park, entretiens George Romero & Dick Smith
85 «Spécial Dinosaures» : du Monde Perdu à Jurassic Park
86 Demolition Man, La Famille Addams 2, Action Mutante
87 «Fantastica 1994» : tous les films, Evil Dead 3, Carpenter
88 Dossier Loup-Garou, Wolf avec J. Nicholson, Body Melt
89 Dossier TV : Batman, Robocop, Superman, Indiana Jones
90 X-Files 1ère saison, The Crow, Les Flintstones, Eraserhead
91 Dossier «Manga», Wolf, Tetsuo, The Mask, Ed Wood
92 L'Étrange Noël de Mr Jack, Entretien avec un Vampire
93 «Fantastica 1995», Stargate, Frankenstein, Highlander 3
94 Streetfighter, entretiens Tobe Hooper & John Carpenter
95 Ed Wood, Batman Forever, Freddy 7, Fred Olen Ray
96 Judge Dredd, Tank Girl, Le Village des Damnés, Congo
97 Aux Frontières du Réel, Waterworld, Mortal Kombat
98 Dossier X-Files, Johnny Mnemonic, Une Nuit en Enfer
99 Seven, The Crow 2, L'Armée des 12 Singes, Fantastic'Arts
100 Sp. 100 pages : X-Files, «Nos 100 meilleurs films fantastiques»
101 Terminator 2-3D, Independence Day, Une Nuit en Enfer
102 Sp. 100 pages : X-Files (dossier + poster), Crash, Barbwire
103 Independence Day, Cœur de Dragon, Multiplicity, Tsui Hark
104 L.A. 2013, Fantôme du Bengale, Disjoncté, X-Files, Millennium
105 Mars Attacks !, The Crow 2, Ghost in the Shell, Lost Highway

IMPACT

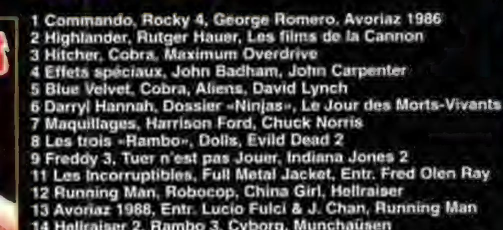


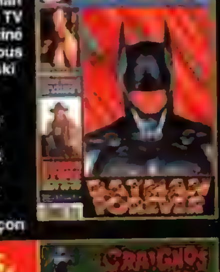














1 Commando, Rocky 4, George Romero, Avoriaz 1986
2 Highlander, Rutger Hauer, Les films de la Cannon
3 Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive
4 Effets spéciaux, John Badham, John Carpenter
5 Blue Velvet, Cobra, Aliens, David Lynch
6 Darryl Hannah, Dossier «Ninjas», Le Jour des Morts-Vivants
7 Maquillages, Harrison Ford, Chuck Norris
8 Les trois «Rambo», Dolls, Evild Dead 2
9 Freddy 3, Tuer n'est pas Jouer, Indiana Jones 2
11 Les Incorruptibles, Full Metal Jacket, Entr. Fred Olen Ray
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser
13 Avoriaz 1988, Entr. Lucio Fulci & J. Chan, Running Man
14 Hellraiser 2, Rambo 3, Cyborg, Munchaüsen
15 Double Détente, Beetlejuice, Maniac Cop, Flic ou Zombie
16 Spécial Rambo 3, Cyborg, Munchaüsen
17 Freddy 4, Piège de Cristal, Traci Lords, Rambo 3
18 Les «Inspecteur Harry», Avoriaz 1989, Tsui Hark
19 Avoriaz 1989, Munchaüsen, Punisher, Schwarzenegger
20 Indiana Jones, Simetierre, Punisher, La Mouche 2
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2, Haute Sécurité
23 Spécial les trois «Indiana Jones», Punisher
24 Ciné-muscles : Van Damme, Schwarzie, B. Lee, etc.
25 Robocop 2, Total Recall, Entretien Roger Corman
26 Dossier «Super Nanas», Maniac Cop 2, Effets Spéciaux
27 Gremlins 2, Van Damme, Jackie Chan, Traci Lords
29 Total Recall, Predator 2, Stallone et Arnold (20 ans d'action)
30 La saga des Rocky, Arnold, Hong Kong Connection, Cabal
31 Coups pour Coups, Highlander 2, le retour du Western
32 Le Silence des Agneaux, Predator 2, Muscles
33 Terminator 2 (entretien Arnold), Van Damme
34 Double Impact, Backdraft, Robin des Bois, Hudson Hawk
35 Terminator 2, entretien Schwarzenegger, Jackie Chan
36 Vingt ans d'Avoriaz (tous les films), Universal Soldier, Alien 3
37 Les Nerfs à Vif, JFK, Hook, Le Dernier Samaritain
38 Basic Instint, entretien Stallone, Batman 2, Arts Martiaux
39 Universal Soldier, L'Arme Fatale 3, Jeux de Guerre
40 Les trois «Alien», Reservoir Dogs, Cliffhanger, Impitoyable
41 Van Damme, programme 93, Dossier «Flics», Jeux de Guerre
42 Dracula, Van Damme (Chasse à l'Homme), Steven Seagal
43 Cavale sans Issue, Steven Seagal, Body, Bad Lieutenant
44 Cliffhanger, Action Men (dossier), True Romance
45 Dossier Robocop, John Woo, Last Action Hero, Dragon
46 Dans la Ligne de Mire, Le Fugitif, Last Action Hero
47 Dossier Spielberg, Cliffhanger, entr. Stallone et John Woo
48 Dossier Space Opera, K. Costner, Jackie Chan, Peckinpah
49 Space Opera 2, Demolition Man, L'Impasse, Van Damme
50S Spécial Action : Seagal, Van Damme, Arnold, Stallone
51 Amicalement Vôtre, Pulp Fiction, Killing Zoé, Rapa Nui
52 Speed, Brandon Lee, Killing Zoé, Wyatt Earp, Pierce Brosnan
53 True Lies, Danger Immédiat, TimeCop, Pulp Fiction, Batman TV
54 Frankenstein, Entretien avec un Vampire, Dossier : la BD au ciné
55 Les jeux vidéo à l'écran (Streetfighter), Stars sous les verrous
56 Judge Dredd, The Killer, James Bond, Entr. Jim Wynorski
57 Batman Forever, Mort ou Vif, Die Hard 3, Cannes 1995
58 Judge Dredd, Desperado, Bruce Willis, USS Alabama
59 Mortal Kombat, Assassins, Apollo 13, Mel Gibson, Jade
60 GoldenEye, Dossier James Bond, Seven, Showgirls
61 Broken Arrow, Heat, Casino, L'Île aux Pirates, Tsui Hark
62 Dossier Crying Freeman, Mort Subite, Ultime Décision
63 L'Effaceur, Le Grand Tournoi, The Rock, Twister, Fargo
64 Mission : Impossible, L.A. 2013, Poursuite, John Woo
65 Au Revoir À Jamais, Daylight, Risque Maximum, La Rançon

ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RETOUR

(par Jean-Pierre PUTTERS)

216 pages sur les Robots d'Acier, Insectes Géants, Monstres Japonais, Créatures de Frankenstein, Savants Fous, Envahisseurs, Yétis, Géants Humains... Que du bon en 600 photos. Tout en couleurs. Brochage de luxe [illegible] cartonnée. 240 F (port compris)

Également disponible la réédition du premier tome ZE CRAIGNOS MONSTERS 240 F (port compris)

Bon de Commande

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Chaque exemplaire : 25 F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon (*Mad* n°1 à 25, 28, 31, 35 et 48 : épuisés, ainsi que *Impact* n°10 et 28). Frais de port gratuits à partir d'un envoi de deux numéros (sinon : 5 F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

NOM ______________ PRÉNOM ______________

ADRESSE ______________

____

____

désire recevoir les numéros entourés ci-contre, règlement joint

MAD MOVIES 26 27 29 30 32 33 34 36 37
38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 49 50 51
52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64
65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77
78 79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90
91 92 93 94 95 96 97 98 99 100 101 102 103
104 105

IMPACT 1 2 3 4 5 6 7 8 9 11 12
13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25
26 27 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39
40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52
53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65

❑ ZE CRAIGNOS MONSTERS

❑ ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RETOUR

vidéo

RAYON INÉDITS

par Marc TOULLEC

Des acteurs ? Rosanna Arquette - Drew Barrymore - Jeff Bridges - Jim Brown - Charles Bronson - Jeff Goldblum - Samuel L. Jackson - Michael Paré - Alicia Silverstone - Fred Williamson - Sean Young

Des réalisateurs ? Larry Cohen - John Frankenheimer - Walter Hill - Mika Kaurismäki - Ted Kotcheff - Tony Randel - Reginald Hudlin

Leurs films ? Tous inédits au cinéma, en France

La vidéo dans *Impact*, ou quand le petit écran complète positivement le grand



▲ *Samuel L. Jackson dans La Couleur de l'Arnaque* ▲

la couleur de l'arnaque

▲ **La Couleur de l'Arnaque** ne s'inscrit pas en lettres d'or dans les annales du film de boxe. C'est une comédie pachydermique, très laborieusement mise en images par le réalisateur de **House Party** et **Boomerang.** Une comédie axée sur le Révérend Fred Sultan, petit magouilleur devenu manager de James Roper, champion du monde poids lourd invaincu. Parce qu'il ne trouve pas d'adversaire à sa mesure, la cote de Roper baisse en flèche, les rentrées de dollars aussi. Pour redorer le blason du champion, Fred Sultan exhume le seul homme qui l'a envoyé au tapis, il y a de ça une dizaine d'années, lorsqu'il n'était qu'un amateur. Il s'agit de Terry Conklin, chanteur de rock galvanisé par la cause des sans-abri. Pendant que Conklin s'entraîne dur, Roper flemmarde devant la télé en ingurgitant des tonnes de crème glacée. Avec la complicité de Mitchell Kane, un journaliste «intègre» qu'il parvient à corrompre, Fred Sultan fait monter la mayonnaise...
Avec l'amoralité pour seule qualité, **La Couleur de l'Arnaque** abandonne ses interprètes au cabotinage, l'humour à la scatologie et les rebondissements de l'intrigue au prévisible. Si l'on peut parfois déceler un pastiche du monde de la boxe et de ses combines, l'ensemble sombre très vite dans une cacophonie continue où se débattent des comédiens livrés à eux-mêmes. Samuel L. Jackson sourit en permanence de toutes ses dents et Jeff Goldblum n'a jamais été aussi translucide. Seul Peter Berg (le bouseux floué de **Last Seduction**) donne du relief à son personnage de boxeur sur le retour, une sorte de neuneu humaniste suivi par une meute de groupies prêtes à tout pour combler leur idole.

20th Century Fox Home Entertainment présente *LA COULEUR DE L'ARNAQUE* (*THE GREAT WHITE HYPE* - USA - 1996) avec Samuel L. Jackson - Peter Berg - Jeff Goldblum - Damon Wayans - Corbin Bernsen - Jon Lovitz - John Rhys-Davies - Cheech Marin **réalisé par** Reginald Hudlin

family of cops

▲ A 75 ans, Charles Bronson ne désarme pas. Est-ce bien raisonnable ? L'ex-Justicier dans la Ville, malgré le dépassement de la limite d'âge, fait plutôt bonne figure dans ce polar familial. Familial dans la mesure où le scénario s'articule autour de l'anniversaire de Paul Fein, un commissaire de police de la vieille école. A cette occasion, il réunit ses enfants et petits enfants. Deux fils flics, une fille avocate et une autre franchement plus délurée. C'est par cette dernière que les ennuis arrivent. Un soir de biture sévère, elle couche avec le richissime Adam Novacek. Au petit matin, elle se réveille auprès du même type, mais refroidi d'une balle dans la tête. Paul Fein croit à son innocence et prend vigoureusement l'affaire en main. Après que l'aîné, Ben Fein, a été gravement blessé dans la traque du tueur à gage, la piste mène à deux Madame Novacek : l'ex, internée depuis vingt ans pour schizophrénie, et l'actuelle...
Réalisateur du premier **Rambo**, Ted Kotcheff n'accorde visiblement qu'une importance relative à l'action, aux gunfights et aux poursuites. Quoique Charles Bronson tienne encore la forme, tout ridé comme une pomme reinette et empesé qu'il est, le cinéaste s'attarde plus volontiers sur les rapports au sein de la famille Fein. Les rivalités, les querelles entre Jackie et Ben, les motivations d'ordre architectural du dernier, l'esprit clinique... Ce n'est évidemment pas un traité de psychologie qui fera date, mais un tableau assez attachant d'une communauté attachée à certaines valeurs traditionnelles. Naturel que **Family of Cops** s'achève sur le ralliement au groupe de Jackie l'indisciplinée, un rôle qui révèle d'ailleurs la troublante Angela Featherstone, féline aux yeux d'un bleu abyssal.

Film Office présente *FAMILY OF COPS* (Canada - 1995) avec Charles Bronson - Dan Baldwin - Angela Featherstone - John Vernon - Caroline Barclay - Lesley Ann-Down - Simon MacCorkindale - Barbara Williams **réalisé par** Ted Kotcheff

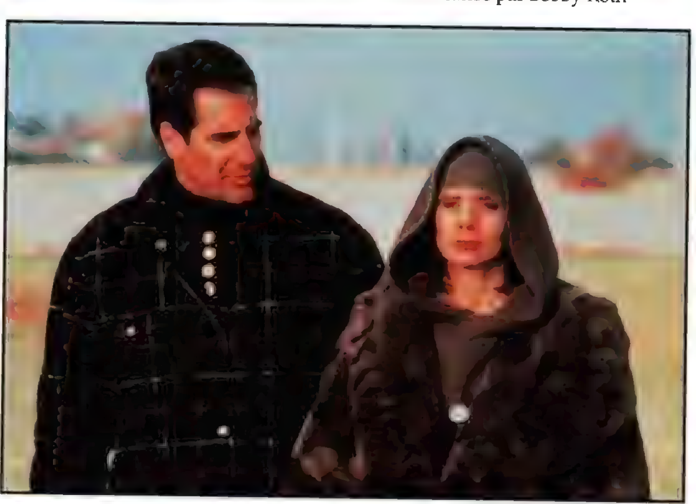
surveillance rapprochée

▲ Au départ, on se croit dans une version réaliste de **L'Effaceur.** La grande bourgeoise Sarah Blake obtient le divorce de son mari promoteur immobilier. La moitié de sa fortune lui revient ainsi que la garde du fiston. Rescapée d'une première tentative d'assassinat, elle se rend à l'évidence : son ex-conjoint veut sa peau car son témoignage aurait tôt fait de le faire tomber, de lever le voile sur son business avec la mafia et de sombres histoires de blanchiment d'argent de la drogue. Du jour au lendemain, Sarah Blake disparaît de la circulation, protégée par l'agent fédéral Kevin Nicholas. Ce dernier prend sa mission très à cœur, cachant la traquée friquée dans sa résidence, appuyant sa demande du programme de protection des témoins, à savoir l'accès à une nouvelle vie sous une nouvelle identité. Après que Kevin Nicholas a été relevé de son poste pour cause de liaison avec sa «cliente», l'affaire prend une tournure surprenante. Sarah Blake découvre l'incroyable imposture...
Un thriller malin, modelé sur des principes on ne peut plus hitchcockiens. Leçon bien apprise car le leurre fonctionne rondement jusqu'au dernier moment. Bobby Roth n'étant pas un cinéaste de gros calibre, il ne faut évidemment pas s'attendre à une date dans l'histoire du suspense. Il manifeste cependant assez d'habileté pour ferrer le poisson, jouant pour beaucoup sur la fragilité farouche de Rosanna Arquette et le stoïcisme viril de Scott Bakula. Procédé facile ? Probablement. Mais l'important n'est-il pas de se laisser mener par le bout du nez ? Pour ensuite mieux rire de sa crédulité et des rouages du subterfuge !

CIC Vidéo & Paramount présentent *SURVEILLANCE RAPPROCHÉE* (*NOWHERE TO HIDE* - USA - 1994) avec Rosanna Arquette - Scott Bakula - Max Pomeranc - Chris Mulkey - Clifton Powell - Richmond Arquette - Robert Wisden **réalisé par** Bobby Roth



▲ *Charles Bronson dans **Family of Cops*** ▲



▲ *Scott Bakula & Rosanna Arquette dans **Surveillance Rapprochée*** ▲

JEFF WINCOTT : LE RECYCLAGE

à propos de no exit & une balle dans la peau



▲ Jeff Wincott dans No Exit ▲

On n'arrête pas de l'écrire, mais les faits sont là : la baston basique, ça ne marche plus ou presque. Et ce n'est pas **Le Grand Tournoi**, pseudo-**Ben Hur** des arts martiaux, qui insuffle l'énergie nécessaire à son retour sur le devant des rayons de vidéo-clubs. A l'image de David Bradley, Don »The Dragon Wilson» et autre Gary Daniels, Jeff Wincott cherche de nouveaux repères. Piteux interprète, pas remarqué du tout dans **Le Bal de l'Horreur** et **La Guerre du Feu**, il doit sa relative notoriété à une série de polars post-Van Damme de qualité variable. Ce sont **Killing Machine**, **Traqués**, **Police Parallèle**, **La Loi des Arts Martiaux**, **Feu à Volonté**... Du passé. Aujourd'hui, Jeff Wincott voit plus grand. Associé avec le producteur-scénariste-cinéaste Damian Lee, ancien champion de ski devenu réalisateur de reportages sportifs pour la télévision, il se plie en quatre, se donne bien du mal pour s'affirmer en tant que comédien. Exercice difficile lorsqu'on a, jusque là, essentiellement joué de ses muscles et de sa souplesse dans la distribution des revers de savate. Fruit de cette collaboration : **No Exit** et **Une Balle dans la Peau**, deux séries B dont la modestie ne constitue pas la qualité essentielle. Visiblement, Mr. Wincott se croit habité de talent et Mr. Lee de dons pour la mise en scène. Deux grandes illusions.

Dans **No Exit**, Jeff Wincott interprète John Stoneman, universitaire new-yorkais enseignant la non-violence à ses étudiants. Après que sa femme enceinte a été mise à mal par des hooligans et que la presse a souligné ses exploits, le prof retient l'intérêt de Houston Armstrong, un millionnaire qui prospère grâce à une chaîne de télévision par satellite. Un réseau d'un genre particulier puisque, depuis une base du cercle arctique, il diffuse des spectacles snuff. Des candidats malgré eux concourent pour rester en vie devant les caméras. L'enjeu, au bout du tunnel : une clef magnétique qui explose le rival. Evidemment, tous les coups sont permis. De cette absence de règles se régalent Darcona, une brute sodomite, et des téléspectateurs capables de payer une redevance extrêmement onéreuse. Du genre zen, Stoneman refuse d'achever ses adversaires. Peut-être fera-t-il une entorse au règlement pour Darcona ? Et pour Armstrong qui l'accule à la défaite en prenant sa femme en otage...

Jeff Wincott renoue avec Damian Lee pour les besoins d'**Une Balle dans la Peau**. De la fonction de professeur, l'ex-petite star des arts martiaux devient toubib dans un grand hôpital. Lassé par des horreurs des urgences, Jack Davis erre dans les rues, sans but, bouteille à la main. Le hasard veut qu'il porte secours à Lisa, une jeune femme molestée. Laissé pour mort, il est désormais l'homme à abattre pour Nick Turner et son gang, des trafiquants de drogue influents. Après qu'une infirmière héroïque lui a permis de s'échapper, Davis se met dans la tête de nuire aux tueurs. Il leur pique donc une disquette contenant tous les appuis politiques dont ils bénéficient, les pots-de-vin et les comptes en banque idoines...

Damian Lee use et abuse des ralentis, se prend très au sérieux dans **No Exit** et **Une Balle dans La Peau**. Le premier disserte sur la violence à travers les propos fumeux d'un méchant adepte de la méditation zen. Entre **Running Man** et **Le Prix du Danger**, le côté science-fiction en moins, c'est un sous-produit fauché, prétentieux et outrancièrement violent. La prétention et la violence sont également au menu d'**Une Balle dans la Peau** qui ne lésine pas sur les cadavres. Un chauffeur de taxi brûlé vif, une femme de ménage exécutée, des bouillons de ketchup, des mutilations, une séance de torture à la **Marathon Man**, de la chirurgie moyenâgeuse façon **Rambo**... Damian Lee et Jeff Wincott mettent le paquet. A quoi bon ? Pour conclure sur le mea-culpa d'un sénateur véreux promettant d'endiguer le trafic de drogue ! Tant de naïveté laisse pantois. Autant que la farouche volonté des protagonistes de parler à tout bout de champ. Les retombées du syndrome Tarantino. A moins d'apprécier l'accumulation d'actes gratuits de sadisme, piment nécessaire à un scénario rabâché, **Une Balle dans la Peau** n'offre que l'intérêt du comique involontaire, denrée également présente dans **No Exit**, surtout lorsque Jeff Wincott s'entraîne, tous muscles bandés, dans des poses dignes du Charlie Sheen de **Hot Shots** !

PFC Vidéo & **Pathé Vidéo** présentent *NO EXIT* (Canada - 1995) avec Jeff Wincott - Richard Fitzpatrick - Guylaine Saint-Onge - Phillip Jarrett - Joseph DiMambro - Sven Ole-Thorsen **réalisé par** Damian Lee

Imatim Diffusion & **American Vidéo** présentent *UNE BALLE DANS LA PEAU (WHEN THE BULLET HITS THE BONE* - Canada - 1995) avec Jeff Wincott - Phillip Jarrett - Doug O'Keeffe - Michelle Johnson - Roy Lewis **réalisé par** Damian Lee



▲ Jeff Wincott dans **Une Balle dans la Peau** ▲



▲ *Jarrod Emick dans* **Andersonville** ▲

andersonville

Les nazis ont-il été les premiers à bâtir des camps de concentration ? **Andersonville** répond non. Andersonville, c'est le nom d'une gigantesque prison où se sont entassés plus de 45.000 nordistes durant la Guerre de Sécession. 12.912 y laissèrent la vie, une hécatombe qui valut au Colonel Wirz une condamnation à mort pour crime de guerre. Les geôliers de cet impressionnant enclos entassent les captifs et comptent quotidiennement les cadavres. Livrés à eux-mêmes et à la loi du talion d'une bande de racketteurs, les nordistes souffrent de la famine, de conditions d'hygiène déplorables, aggravées par un cours d'eau souillé en amont par leurs bourreaux. Gare aux candidats à l'évasion, notamment les Sergents Gleason et McSpadden et leurs hommes que le scénario suit plus particulièrement. A l'autre bout des tunnels, il y a la forêt, mais aussi des chiens particulièrement féroces. Malheur à ceux qui leur survivent ; ils sont mis au pilori. Seuls les plus robustes résistent à deux semaines de supplices continuels. Andersonville ou l'enfer sur terre, à peine atténué par les promesses du commandant du camp d'un prochain échange de prisonniers. Produit par *Turner Pictures* dans la mouvance du succès de **Gettysburg**, **Andersonville** lève le voile sur une page d'une Guerre fratricide. Un aveu courageux. Historiquement très bien documenté et, du coup, terriblement crédible, ce long téléfilm de deux heures trente n'édulcore pas le sujet. Faut dire que John Frankenheimer affiche une aisance dans la mise en scène qui fait défaut à son **Ile du Dr. Moreau**. Une mise en images puissante, brutale, particulièrement forte dans l'assaut des prisonniers contre la caste des racketteurs, attaque très violente suivie du jugement de leurs chefs, puis de leur pendaison. Des moments d'une rare intensité, dignes du réalisateur du **Prisonnier d'Alcatraz** et de **La Révolte d'Attica**, deux autres films carcéraux du même Frankenheimer. Evidemment, son efficacité a parfois la délicatesse d'une charge d'éléphants furax. Traitement pourtant justifié. Il fallait toute l'expérience d'un vieux professionnel comme lui, son aptitude à aller directement à l'essentiel, pour qu'**Andersonville** atteigne son objectif. Pour montrer la boue, les guenilles et des corps aussi décharnés que les victimes de l'Holocauste. Les incessantes allusions à Auschwitz et à la Shoah font terriblement mouche.

Warner Home Vidéo présente *ANDERSONVILLE* (USA - 1996) avec Jarrod Emick - Frederick Forrest - Ted Marcoux - William Sanderson Cliff De Young - William H. Macy - Thomas Aldredge - Carmen Argenziano **réalisé par** John Frankenheimer



▲ *Sean Young & Brighton Hertford dans **Le Visage du Diable*** ▲

le visage du diable

Il est question de pédophilie dans ce petit thriller tourné pour la télévision. Dans la région de Minneapolis, un maniaque enlève et tue des gamines. Après la disparition de la petite Bria, les autorités locales contactent Gwen Garrell, portraitiste pour la police. Très réputée, elle n'a pas son pareil pour réveiller la mémoire des témoins et croquer des portraits d'une précision inouïe. Petite particularité de cette nouvelle mission : les faits se déroulent à quelques kilomètres du théâtre de son enfance houleuse. En interrogeant Bria, miraculeusement sortie d'affaire, Gwen renoue avec son passé. La description du suspect coïncide curieusement avec le souvenir qu'elle conserve de son beau-père. Serait il encore vivant ? Et si le coupable supposé, un pédophile mystique, n'était qu'un bouc-émissaire trop évident dans le collimateur d'un agent du FBI excessivement entreprenant ? Avec l'aide du flic local Tom Saywer (!), Gwen affronte ses propres démons lorsque réapparaît l'homme qui a assassiné sa mère, un cauchemar vivant qui la hante depuis toujours...

Traitement ordinaire pour un script qui aurait nécessité une poigne plus ferme, des ficelles moins épaisses et un pourcentage de clichés revus à la baisse. Tout se termine sur la confrontation avec le vilain dans le plus pur style psycho-killer, après que Gwen fragilisée soit tombée dans les bras du beau policier du cru. Bref, le réalisateur-scénariste, en dépit de quelques bonnes idées (le prétendu maniaque sortant d'un cinéma programmant **Les Petites Canailles** !), se laisse aller au conventionnel, à la terreur pour soirée familiale du samedi. Pas forcément désagréable mais franchement volatile, malgré le beau visage de porcelaine de l'éternellement éthérée Sean Young.

CIC Vidéo & Universal présentent ***LE VISAGE DU DIABLE*** (***EVIL HAS A FACE*** - USA - 1995) avec Sean Young - William R. Moses - Joe Guzaldo - Brighton Hertford - Chelcie Ross **réalisé par** Rob Fresco



▲ *Olivier Gruner dans **Texas Fighter*** ▲

texas fighters

Le kickboxing ordinaire à bout de souffle, quelques producteurs cherchent à exploiter le filon jusqu'à la dernière pépite. L'idée d'introduire la savate, antique art martial français, au Far West n'est pas mauvaise en soi. Surtout qu'un spécialiste dans ce domaine, Olivier Gruner, se charge de la représentation. Il aurait vraiment eu de quoi aboutir à une efficace conjugaison entre action et western. Les talents derrière la caméra n'étant guère des pointures, **Texas Fighters** mord rapidement la poussière. Que raconte-t-il ? Une histoire entendue dans mille westerns et une rivalité mise en scène dans cent films de kickboxing. Sur un argument vieux comme **L'Homme des Vallées Perdues** (1953), **Texas Fighters** assiste donc aux méfaits de Benedict, un potentat local qui use de moyens musclés pour racheter des fermes contre une bouchée de pain. Cain Parker et sa sœur Mary lui tiennent tête. En découvrant le Français Joseph Charlemont (historiquement le véritable père de la savate) inanimé dans le désert, ils trouvent aussi un allié de poids. Après la mort de Cain Parker, Charlemont prend la relève dans un tournoi de boxe dont la récompense permettrait aux fermiers de réunir la somme nécessaire au paiement de taxes exorbitantes. A cette occasion, Charlemont, ancien officier, retrouve le prussien Siegfried Von Trotta, responsable de la mort de son frère Philippe. Ils pourraient en découdre le plus loyalement du monde si Benedict ne retenait pas Mary Cain en otage...

Une musique plagiée sur celles d'Ennio Morricone pour les Sergio Leone, des plans entiers volés à ce dernier, des flashes-back piqués à **Il Etait une Fois dans l'Ouest**... Sans imagination aucune, Isaac Florentine réchauffe des valeurs sûres. Si encore la cuisson flattait le palais. Même pas ! Maladroit, fauché, caricatural jusqu'à la parodie, **Texas Fighters** ne peut plaire ni aux amateurs de western, déçus du traitement, ni aux amateurs de castagne en quête de figures nouvelles, ici absentes.

20th Century Fox Home Vidéo présente ***TEXAS FIGHTERS*** (***SAVATE*** - USA - 1994) avec Olivier Gruner - Ian Ziering - Ashley Laurence - R. Lee Ermey - Marc Singer- James Brolin- Michael Palance **réalisé par** Isaac Florentine



▲ *Rally Vincent, une beauté portée sur les gros canons* ▲

gun smith cats

Kenichi Sonoda est, depuis son enfance, un passionné d'armes, de voitures et d'Amérique. La mythologie américaine, il lui voue un véritable culte, si ardent, si fort, que **Gun Smith Cats**, son manga devenu dessin animé, en fait la promotion sur une heure trente de fiction. Quatre vingt-dix minutes réparties sur trois OAV. Les Gun Smith Cats en question forment une sorte de mini-brigade féminine dont une armurerie constitue la façade. Elles sont trois. Rally Vincent d'abord, experte dans le maniement des armes à feu et pilote automobile d'une redoutable dextérité. May Hopkins ensuite, une Lolita pour qui les explosifs n'ont aucun secret. Becky Farrah, un rien espiègle, complète cette escouade de charme. Le domaine de cette jouvencelle un peu coincée : la collecte des informations, le surf sur Internet. Parce que le flic William Collins menace de mettre un terme légal à leur commerce, elle accepte de piéger le trafiquant d'armes Washington, une brute épaisse qui, dans le deuxième épisode, se range du côté de la police. Sous haute protection, il est néanmoins liquidé par Natacha Radinov, ex-agent du KGB devenue tueur à gages. Au service du député Haints, candidat à la mairie et militant pour un contrôle accru de la vente des armes, c'est un Terminator au féminin, extrêmement rancunière et dont le long manteau blindé contient un véritable arsenal.

Si le graphisme et le design des protagonistes se conforment aux règles basiques du genre, **Gun Smith Cats** rentre dans la catégorie des mangas décents, appréciables. Tiré vers le haut par la connaissance de Kenichi Sonada des Etats-Unis, **Gun Smith Cats** se distingue du lot par un découpage cinématographique d'une étonnante rigueur. Pas un plan qui ne soit pas chiadé, qui ne se justifie pas. Dans l'action surtout. Dans une poursuite automobile et dans des gunfights parfois très sanglants d'où ressort la passion maniaque de l'auteur pour les flingues. Visiblement, Kenichi Sonada connait ses classiques jusque dans le moindre détail. Les amateurs d'armes apprécieront les chutes de douilles sur le sol, les impacts de balles... Manga oblige, les auteurs se laissent aller aux fantasmes de rigueur. Petites culottes, dessous affriolants, postures très suggestives... La routine des érotomanes du dessin animé nippon. Mais **Gun Smith Cats** ne se limite pas à ces quelques coups d'œil de vieux cochon ; c'est un bel hommage au cinéma américain, un coup de chapeau qui ne cherche pas l'originalité mais les références. A ce titre, c'est gagné !

Kaze Animation & Polygram Vidéo présentent ***GUN SMITH CATS*** (Japon - 1995/96) épisodes **Neutral Zone/Zone Neutre - Swing High !/Haute Voltige - High Speed Edge/Lame de Fond - design & animation de** Tokuhiro Matsubara & Toshimitsu Kobayashi **scénario de** Atsuji Kanako d'après le manga et les personnages de Kenechi Sonoda **produit par** Yoshimasa Mizuo - Umeo Itoh - Hiroo Takimoto - Toshiaki Okuno pour OLM/Kodansha/Kenechi Sonada **réalisé par** Takeshi Mori

3 X 30mn actuellement disponible à la vente en version française



▲ *Natacha Radinov : exécutrice à la solde d'un politicien véreux* ▲



LE MEILLEUR DE
L'ACTION !
UN FILM DE
JOHN WOO
THE KILLER
TF1 VIDEO
UN FILM DE
JOHN WOO
LE SYNDICAT DU CRIME 2
TF1 VIDEO
UN FILM DE
JOHN WOO
LE SYNDICAT DU CRIME 1
TF1 VIDEO
SKYROCK
METROPOLITAN FILM & VIDEO
EN VENTE PARTOUT
TF1 VIDEO
"The Killer" - © Film Workshop Co. Ltd. Tous droits réservés.
"Le syndicat du crime 1 & 2" - © Cinema City Production
J.L. Monio Interdit aux moins de 16 ans
36 15
Vidéo



▲ *Jim Brown dans* ***Original Gangstas*** ▲

original gangstas

▲ Le retour de la blaxploitation. Orchestré par le réalisateur de deux de ses fleurons (**Black Caesar-Le Parrain de Harlem, Casse sur la Ville**), Larry Cohen, **Original Gangstas** se situe dans l'Indiana à Gary, cité vidée d'un fort pourcentage de sa population suite à la quasi-faillite de son industrie. Vingt ans après les fermetures massives ne reste plus qu'une ville à l'abandon dont trois gangs se partagent la «propriété». Après le meurtre d'un membre d'une bande rivale et la tentative d'assassinat de l'épicier du coin, le seul à dénoncer ouvertement les coupables, John Bookman revient au pays. Star du football américain reconverti dans les affaires, c'est lui le fondateur des Rebels, le gang qui aujourd'hui terrorise le quartier. Un gang qui, au fil des années, s'est considérablement durci. Devant l'impossibilité d'aboutir à une conciliation, à une trêve, John Bookman prend les choses en main et décide d'éradiquer ce qu'il a lui-même bâti. En compagnie de l'ex-boxeur Jake Trevor et de la mère du gamin abattu, eux aussi à l'origine des Rebels, il sort les flingues...
Voir Pam Grier, Jim Brown, Ron O'Neal
et Richard Roundtree réunis, en rang d'oignon les armes à la main, constitue le plus bel hommage à la blaxploitation des seventies. Les quatre plus grandes stars du genre tiennent d'ailleurs la forme, un peu épaissies certes mais toujours vaillantes dans la distribution des baffes. Vaillant comme un Larry Cohen qui connaît les règles du jeu, à mi-chemin entre la justice façon **Un Justicier dans la Ville** et un constat social qui condamne la désertification des cités industrielles.
Ambigu dans sa démarche (les anciens éliminent leurs héritiers comme on arrache de la mauvaise herbe), **Original Gangstas** n'en demeure pas moins une excellente série B. Violente, nerveuse, partagée entre gospel et rap, spectaculaire, le film transporte littéralement à l'âge d'or du genre, lorsque sortaient sur les écrans de cinéma **Coffy, La Panthère Noire de Harlem, Shaft** et autre **Casse de l'Oncle Tom**.

IMATIM Diffusion & **CTV** présentent ***ORIGINAL GANGSTAS***, ex-***HOT CITY*** (USA - 1996) avec Fred Williamson Pam Grier - Jim Brown - Ron O'Neal, Richard Roundtree - Paul Winfield - Charles Napier - Wings Hauser - Robert Forster **réalisé par** Larry Cohen

▲ *Michael Paré dans* *La Course du Coyote* ▲

la course du coyote

▲ Jamais Michael Paré n'a pu se relever de l'échec des **Rues de Feu** et de **Philadelphia Experiment** au box-office. Promis à un bel avenir avec **Eddie & the Cruisers**, il végète depuis le milieu des années 80 dans de modestes films d'action tournés pour le marché vidéo. Il collectionne ainsi les **Dragon Fight, Warriors, Dangerous, Into the Sun**... **La Course du Coyote** détonne un peu dans cette filmographie au profil bas. Il s'agit encore d'un film d'action de série B, mais différent des autres par son ambiance, son humour, sa décontraction mêlée de violence. Son préambule surtout, dont le point fort réside dans le massacre de gangsters arrosés de plomb à travers un plancher où figure, inscrit à la craie, leur place autour d'une table ronde. Une bonne idée pour ouvrir le bal. Une autre, un bémol en dessous pour conclure, dans une grange-église embrumée de fumigènes. Entre ces deux pôles, **La Course du Coyote** se perd à suivre Pershing, ancien mercenaire porté sur la bouteille depuis que son frère d'arme, Clifton Sentier, l'a trahi en Afrique. C'est justement Clifton Sentier qu'il retrouve dans son patelin après un beau carnage. Suppléant d'un shérif absent, il se lance à ses trousses jusqu'à Montréal. Flanqué d'une strip-teaseuse, Pershing pourchasse son ex-compagnon, en pleine ascension vers les cimes d'une puissante organisation criminelle et frappé de mysticisme religieux à ses heures. Ironiquement, Pershing et Sentier renouent face à un ennemi commun sous les yeux d'un flic patient...
De l'ironie, il y en a effectivement beaucoup dans **La Course du Coyote**. A travers une musique cajun, des personnages zarbis (deux inénarrables frangins obèses), des rapports ambigus entre les frères ennemis allongés et vivants dans un même cercueil. Visiblement, Shimon Dotan manifeste une ambition absente de la presque totalité des films de Michael Paré. Mais l'ambition, c'est bien lorsqu'on a le talent qui va avec. Dans le cas contraire résulte des efforts une petite chose inégale, tantôt drôle, tantôt iconoclaste, souvent maladroite à trouver la note juste, souvent étrange et décalée. Davantage une curiosité qu'une réussite.

PFC Vidéo présente ***LA COURSE DU COYOTE (COYOTE RUN*** - Québec - 1996) avec Michael Paré - Peter Greene - Magha Grenon - Michel Perron - Ian MacDonald - Robert Morelli **réalisé par** Shimon Dotan



▲ *Le gangster torture le flic au scalpel : rien que du très normal dans* ***The Big Heat*** ▲

the big heat

▲ De l'authentique polar made in Hong Kong, labellisé Tsui Hark. Accro à la violence sèche modèle Kirk Wong (**Gunmen**, **Crime Story**), très loin des élans romantiques de John Woo, c'est du brut de décoffrage, de l'action qui fait passer les artisans américains du genre pour d'aimables chochottes. Bien que son tournage n'ait pas été des plus calmes (les réalisateurs s'y sont succédé, notamment Tsui Hark lui-même et le monteur David Wu), **The Big Heat** compte parmi les grandes réussites de la *Workshop*, la prolifique compagnie de son prestigieux producteur. D'une extrême violence, à la limite de la bestialité, **The Big Heat** embraye d'un électrochoc à l'autre. Torche humaine, autopsie, tête tranchée par une plaque de tôle, main éclatée par l'explosion d'un barillet, torture au scalpel, lame de rasoir coupant une veine, passage à tabac, corps criblés de balles, jets d'hémoglobine, écartèlement dans une cage d'ascenseur... De la folie furieuse, rageuse, imprégnée de la rétrocession de Hong Kong à Pékin en 1997. Les méchants ? Des ordures finies ! Les flics ? Prêts à tout pour les coincer.
Alors qu'il allait remettre sa démission, deux semaines avant son mariage, l'inspecteur John Wong apprend la mort, en Malaisie, de son ami Skinny Tse. Tout indique qu'il faisait chanter le banquier Mr. Ho pris en photo en compagnie d'un prostitué mâle. Determiné à faire toute la lumière sur son exécution, Wong monte une équipe de flics endurcis parmi laquelle un novice apprend le métier. Ils déclarent la guerre à Ching Han, prétendu homme d'affaires à la tête d'un réseau de trafiquants de drogue, réseau qu'il veut étendre au continent dès 1997. Obstinée et jusqu'au-boutiste, la brigade de John Wong espère, en ressortant les clichés compromettants, obtenir de Ho des aveux. Ils ne parviennent qu'à l'acculer au suicide, tentative à laquelle il survit. Hospitalisé, sous haute surveillance, il reste menacé. Une menace d'autant plus présente que Ching Han graisse la patte à quelques flics bien placés...

▲ Shooté à l'adrénaline, au plomb et à la dynamite, **The Big Heat** ouvre à Hong Hong la vogue des polars ultra-saignants. Des polars emballés par des Messieurs Plus de la violence urbaine, des cinéastes qui foulent du pied tous les interdits du cinéma de Hong Kong, qui sacrifient les héros généralement épargnés, qui liquident quelques gosses au passage. Monstrueuse, à ce titre, la séquence de l'hôpital où le tueur de Ching Han abat, parmi tant d'autres, un gamin cloué sur une chaise roulante.
Sous les ordres dictatoriaux de Tsui Hark, les divers réalisateurs de **The Big Heat**, unifiés au montage par l'incroyable travail de David Wu, accèdent à une densité rare. A une peinture aussi réaliste, aussi crue de Hong Kong que la description de New York par le William Friedkin de **French Connection**. Une comparaison sans gratuité aucune car les ressorts de l'intrigue, l'opiniâtreté de flics sans scrupules, le comportement des malfrats et la fluidité de la caméra s'y rapportent également. Même constat funèbre, cynique : on ne peut éradiquer le crime qu'en usant de méthodes qui ne figurent pas dans les manuels de police. John Wong, incarné par Waise Lee (salaud dans **Le Syndicat du Crime** et **Une Balle dans la Tête**) et ses hommes en font une stupéfiante démonstration. Dans **The Big Heat**, les héros sont aussi des salopards.

HK Vidéo & **New Games** présentent ***THE BIG HEAT*** (***CHANG SHI HE JING*** - Hong Kong - 1988) avec Waise Lee, Phillip Kwok, Matthew Wong, Chu Kong, Wang Tsu Hsien **réalisé par** Andrew Kam & Johnny To *(Disponible à la vente en version originale sous-titrée, format cinéma respecté)*



▲ *Un Dirty Harry menace un ripoux : tout le charme de* ***The Big Heat*** ▲



▲ Jeff Bridges dans **Wild Bill** ▲

wild bill

Des westerns, Walter Hill en tourne un brillant (**Long Riders - Le Gang des Frères James**) et un autre moins (**Géronimo**). **Wild Bill** aurait plutôt tendance à se situer dans la première catégorie. A la fois adapté d'une biographie du célèbre gunfighter et d'une pièce de théâtre, il conte les derniers jours de l'existence de Wild Bill Hickok, l'un des plus rapides tireurs de la légende de l'Ouest. A 39 ans, quoique menacé de cécité des suites d'une maladie vénérienne, il tient encore la forme et règle leur compte à tous ceux qui se mesurent à lui. Arrive pourtant le jour où il fait le point sur sa vie et se souvient, via des flashes-back d'un noir et blanc exsangue, de son tumultueux passé. Notamment de sa liaison avec la belle Susannah Moore dont le fils, Jack McCall, le harcèle aujourd'hui. Celui-ci, incapable d'abattre seul Wild Bill, engage une équipe de tueurs pour mener à bien l'opération après la désertion de Deadwood par ses habitants brusquement attirés par la découverte d'une nouvelle mine d'or. Jack McCall s'est effectivement fixé pour objectif d'éliminer celui qui fit tant souffrir sa mère, après avoir descendu son père dans un duel réglo...
La réussite relative de **Wild Bill** revient pour beaucoup à Jeff Bridges, littéralement habité par cette figure mythique. Le mythe, Walter Hill et lui le rationalisent, portés par la vision de Doc Holliday par Dennis Quaid et Lawrence Kasdan dans **Wyatt Earp**. Sans idéal particulier, grand consommateur de whisky, client des bordels, fumeur d'opium, joueur invétéré, coureur de jupons et passablement mégalomane, Wild Bill Hickok ne s'intégrerait pas à la légende de l'Ouest s'il ne possédait la faculté de dégainer à une vitesse surnaturelle. L'autopsie d'un mythe dont l'homme ne ressort pas grandi. Faut croire que Walter Hill a même pris un malin plaisir à le charger plus que de raison. Il abat par erreur son adjoint, se laisse surprendre pendant que, pantalons baissés, il besogne Calamity Jane, vit aux crochets de sa réputation, accepte un duel contre un paralytique, s'offre une malheureuse escapade par le cirque de Buffalo Bill... Un cursus qui n'est pas des plus estimables. Mais Jeff Bridges parvient à rendre attachant ce **Wild Bill**, ce film inégal, tenté par les ambiances fantastiques lors des quelques incursions dans un Chinatown inquiétant, fantômatique.

Warner Home Vidéo présente *WILD BILL* (USA - 1995) avec Jeff Bridges - Ellen Barkin - John Hurt - David Arquette - Keith Carradine - Christina Applegate - James Remar - Diane Lane - Bruce Dern - Marjoe Gortner **réalisé par** Walter Hill

alerte rouge

Frère de Aki Kaurismäki avec qui il réalise **The Saima Gesture** en 1981, le Finlandais Mika Kaurismäki (**Helsinki-Napoli**) plante ses caméras dans un véritable pénitencier pour les besoins de cette love-story carcérale. Ses protagonistes : Daniel Capelli, un maton du genre rude au coup de poing facile, et Gidell, une belle captive derrière les barreaux par amour pour un malfrat. Transféré pour motif disciplinaire au quartier des femmes, Capelli tombe amoureux de Gidell. Accro, il frappe son protecteur, le trafiquant Angel, en visite. Mis à pied, il organise l'évasion de sa tendre et chère qu'il croit enceinte de lui. Hors des murs de la prison d'Homelsberg à Philadelphie, les choses se gâtent car Gidell n'a pas vraiment oublié son cher Angel, lui-même en délicatesse avec le caïd Klein...
Du nouveau dans la description de l'univers carcéral à l'écran ? Pas vraiment, en dépit d'une histoire d'amour maton/détenue et de la volonté de Mika Kaurismäki d'échapper aux poncifs de rigueur. Crédible dans le mal-être de son taciturne



▲ *James Russo dans Alerte Rouge* ▲

héros, crédible encore lorsqu'il s'enferme dans le pénitencier, le film sombre ensuite dans la facilité, les règlements de compte et les compromis. Volonté des producteurs américains ? Probable. **Alerte Rouge** aurait gagné à ne pas jouer, en dernier recours, le joker com mercial du polar quoique le récit, annonce le générique, s'inspire dans son intégralité d'une histoire vraie.

Delta Vidéo & IMATIM Diffusion présentent *ALERTE ROUGE (CONDITION RED* - Finlande/USA - 1995) avec James Russo - Cynda Williams - Paul Calderon - Victor Argo - John Ashton **réalisé par** Mika Kaurismäki



▲ *James Remar dans Confiance Aveugle* ▲

confiance aveugle

A l'image de Tony Hickox avec **Payback, la Dette**, Tony Randel (**Hellraiser II, Ticks**) passe assez heureusement du fantastique au thriller. Un thriller qui débute sur de très ordinaires retrouvailles, le fait du hasard. Directeur d'une société spécialisée dans les jeux vidéo, Matt Forrest renoue avec l'homme qui l'a sorti d'une voiture en feu douze ans auparavant, à Panama. Eternellement reconnaissant, Forrest se renseigne sur son sauveur pour apprendre qu'il vit dans la précarité. Il donne donc à Simon Jury un boulot au service courrier de son entreprise, le loge dans un bungalow jouxtant sa résidence... Par l'intermédiaire du détective hier chargé de le retrouver, Forrest apprend petit à petit la vérité sur son protégé dont la fréquentation lui vaut quelques ennuis conjugaux. Jury révèle à Laura, l'épouse de Forrest, la présence d'une femme dans le véhicule piégé, glisse une bouteille de vodka dans le réfrigérateur de son propriétaire. Plutôt embarrassant pour un alcoolique repenti. Adroitement, Jury sème la suspicion dans le couple. Comme s'il avait un vieux compte à régler avec celui qui s'ingénie à le sortir de la mouise. Forrest va de surprise en surprise. Toutes désagréables, victime d'un manipulateur machiavélique à peine sorti de prison et dont il ne soupçonnait pas la très rancunière jalousie...
Un petit thriller bien ficelé, adroitement construit et dont les rebondissements interviennent essentiellement dans la seconde moitié. Si la vraisemblance ne constitue pas le point fort du scénario, Tony Randel le mène au dénouement attendu avec le professionnalisme d'un solide artisan de série B, nourri des incontournables références hitchcockiennes. Comme de coutume dans le cinéma américain, la morale est sauve, le couple se retrouvant plus soudé après l'épreuve terrible qu'il vient de traverser. **Confiance Aveugle** milite pour la paix des ménages.

Polygram Vidéo & Delta Vidéo présentent *CONFIANCE AVEUGLE (ONE GOOD TURN* - USA - 1995) avec Lenny Von Dohlen - James Remar - Suzy Amis - John Savage - Audie England **réalisé par** Tony Randel

true crime

Graine de psychopathe dans **Diabolique Séduction**, la Lolita Alicia Silverstone joue les apprentis Sherlock Holmes dans **True Crime**. Fille d'un flic tué en service, son personnage, Mary Giordano, se passionne pour la criminologie. Depuis le placard de sa chambre, elle mène des enquêtes, renseignée par le réceptionniste du commissariat du coin. Elève d'un institut catholique, l'adolescente se focalise sur le meurtre de jeunes femmes. Douée, elle recoupe les indices pour arriver à la conclusion que les assassinats sont commis au gré des déplacements d'un parc d'attractions, qu'ils sont inévitablement commis le dernier vendredi du mois... Suspect numéro un : un employé de ce luna park, mutilé à la main gauche. Un coupable idéal. Mais, progressivement, Mary s'aperçoit qu'elle fait fausse route. Et si Tony Campbell, flic débutant pour lequel elle en pince, la menait en bateau ? S'il la manipulait adroitement pour mieux la piéger ? S'il était le serial killer qu'elle recherchait ?
Un récit assez astucieux pour un film très ordinaire dans sa confection, édulcoré quant à la fascination de Mary Giordano pour le crime et ses rapports trou-



▲ *Alicia Silverstone dans True Crime* ▲

bles avec le tueur. Révélation de **Clueless**, Alicia Silverstone tire son épingle du jeu en gamine opiniâtre que le dénouement voue à une brillante carrière de flic.

Film Office présente *TRUE CRIME* (USA - 1994) avec Alicia Silverstone - Kevin Dillon - Bill Nunn - Michael Bowen **réalisé par** Pat Verducci



BON DE COMMANDE à découper ou à recopier et à retourner à CINESTORE - 5, rue Meissonier - 75017 Paris

❑ Oui, je désire recevoir les produits officiels suivants :

RÉF.	DÉSIGNATION	TAILLES	Prix Unité	Qté	Total

UN CADEAU CINÉMA POUR 300 F D'ACHATS* (hors frais de port) — Frais de port + 30 Frs

LIVRAISON : 8 à 15 jours. **TOTAL A PAYER**

Je joins mon règlement à l'ordre de SANS INTERDIT ❑ Chèque ❑ C. Remboursement + 28 Frs

❑ Mandat ❑ CB N° Date validité

Nom Prénom

Adresse

Code Postal Ville

Tél. Né(e) le

Signature Obligatoire

CINÉ STORE

Conformément à la loi informatique et libertés du 6 Juin 1978, vous disposez d'un droit de rectification aux données vous concernant. Par notre intermédiaire, vous pourrez être amené à recevoir des propositions d'autres entreprises. Si vous ne le souhaitez pas, il vous suffit de nous écrire en indiquant vos nom, prénom et adresse.

OUVREZ-LA !

flying jaquettes

Salut à vous ô grandissimes journalistes. Tout d'abord bonne année à tous et bravo à vos deux mags qui sont vraiment bien fichus et qui me donnent chaque mois beaucoup de plaisirs, et ceci n'est pas une euphorie exacerbée de sentimentalisme !
Je vous écris pour vous donner à titre d'infos les renseignements suivants qui pourraient intéresser d'autres lecteurs. Il est possible de se procurer pour 39,90F les deux premiers films de Brandon Lee (pratiquement introuvables) dans les magasins *Cora* (bacs à soldes vidéos), mais attention à la fumisterie de ces «flying jaquettes».
Sous la jaquette **Soldier** se cache donc **L'Héritier de la Violence** (**Legitime Vengeance**) de Ronny Yu avec M. Wong, R. Kent et Bolo Yeung. Fausses photos et fausse distribution sur la jaquette, faux générique (on pique l'œuvre de Ronny Yu et on l'attribue à Beau Davis avec Ernest Borgnine, etc, du film **Laser Mission**)...
Pour le deuxième film, sous la jaquette **Fire Mission** se planque en fait **Laser Mission**, celui-là bien de Beau Davis avec Ernest Borgnine. Ici, la jaquette donne la bonne distribution, les photos sont OK, sauf celle de l'affiche issue de **Rapid Fire**.
Les arnaques sont plutôt courantes dans les bas prix. J'ai récemment acheté 49 F **Shogun Assassin** avec Toshiro Mifune dans une *Foirfouille*, et j'ai eu la bonne surprise de constater que la K7 était encore vierge à son âge !

Sonny Parpaiola

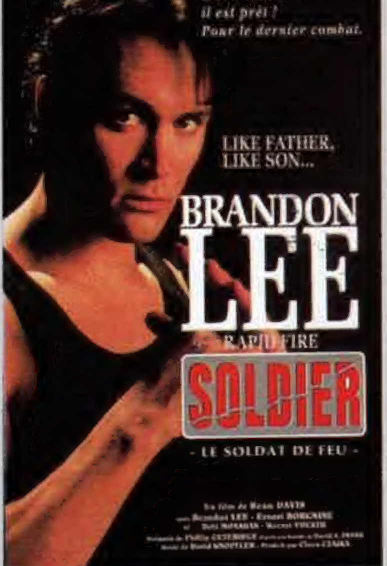
Comment posséder la filmo de Brandon Lee à moindres frais. Merci pour ces informations capitales, et avis aux lecteurs : les «flying jaquettes» concernant Impact *sont les bienvenues.*

Renny la honte

Très honorable Marc Toullec et toute la clique... **Au Revoir à Jamais** est à chier. L'article toullequien positiviste d'*Impact* n°65, en grande partie grâce auquel j'y ai cavalé à mon ciné, reste un mystère pour moi. Après le surgonflé **58 Minutes pour Vivre**, on savait que Renny Harlin ne brillait pas par sa finesse et sa pertinence, et ce ne sont pas **Cliffhanger** et **L'Ile aux Pirates** qui ont infirmé l'imposante tendance. Adepte de l'effet immédiatement déflagrant et pachydermiquement appuyé, ce gesticulant manipulateur de la hache et du sécateur nous balance ici une illustration pétaradante et épileptique de son «style» tout en impacts et pirouette hallucinatoires.
Faisant fi des invraisemblances vertigineuses du scénar qui, à la limite, auraient pu entre d'autres mains être escamotées par un brin de savoir-faire et de roublardise (oui, Brian De Palma par exemple), l'individu nous bombarde des kilos d'ellipses stratosphériques dont le seul et énervant effet est de charcuter et d'éparpiller sa narration déjà pas trop équilibrée, et nous achève par une migraine ophtalmique foudroyante assenée à coup de gunfights confettisés et pop-cornisés. Le 1% à sauver : quelques scènes aux idées bien enlevées, mais au traitement hélas à la cave.
Nous faites plus des coups comme ça les gars, siouplait, quoi...

Jean-Marc Ponce

*Même si **Au Revoir à Jamais** est plutôt à l'opposé de l'idéal de cinéma d'action que nous cherchons à défendre, on adore tous ici le film de Renny Harlin, au point de l'avoir vu plusieurs fois (vicieux, non ?). C'est assez indéfendable, mais c'est comme ça. Tu nous pardonnes ?*





Quand les premiers films de Brandon Lee se retrouvent dans les bacs à soldes



avis aux amateurs

L'association Hobby One est née en octobre 1996, régie sous la loi du 1er juillet 1901. Notre but principal est de réunir un maximum de gens, passionnés de la merveilleuse saga **Star Wars**, afin de célébrer dignement son vingtième anniversaire, ainsi que la sortie sur les écrans, en mars 1977, de **l'Edition Spéciale**. Nous préparons, avec l'aide du Comité des Expositions de Paris, une gigantesque opération au Salon International de la Maquette et du Modèle Réduit, Porte de Versailles, du 5 au 13 avril 1997. *Lucasfilm* devrait aussi être présente, ainsi que *Lucasfilm Magazine France*. Aujourd'hui, nous avons besoin de vous tous, mais aussi de ceux capables de fabriquer des maquettes **Star Wars**, en vue d'un championnat organisé au Salon. Au travers de notre magazine *Hobby One* trimestriel, en couleur, traitant de nombreux sujets sur la saga et son univers, nous publierons des plans à l'échelle qui vous permettrons de fabriquer des maquettes inédites, comme le Rebel Blockade Runner (voir photo ci-dessus) et bien d'autres ! Si vous désirez en savoir plus et rejoindre l'Association Hobby One, n'hésitez pas à nous écrire : Association Hobby One, B.P. 95, 75223 Paris Cédex 15.

A la veille de l'an 2000, la violence se déchaîne dans un monde où tout est possible et rien n'est interdit...

ralph fiennes
angela bassett
juliette lewis

strange days

Le film 100% action du créateur de Terminator et de la réalisatrice de Point Break.

EN VENTE EN VIDÉO LE 6 FÉVRIER 1997



